



black moon

L.J. SMITH

JOURNAL DE
STEFAN
TOME 1

EN COLLABORATION AVEC
J. PLEC ET K. WILLIAMSON

L.J. SMITH

***JOURNAL
DE
STEFAN***

Tome - 1

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aude Lemoine



hachette

Photo de couverture/Key Artwork :
© 2011 Warner Bros. Entertainment Inc. All Rights Reserved.

© 2010 by Alloy Entertainment and L. J. Smith.

© Hachette Livre, 2011, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-01-202268-3

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue anglaise chez Harper Teen, an imprint of HarperCollins Publishers, sous le titre :
Stefan's Diaries : Origins

Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.

Prologue

Ils l'appellent l'heure fatale, ce moment, vers la mi-nuit, où tous les humains dorment, lorsque les créatures de l'ombre peuvent les entendre respirer, sentir leur sang, regarder leurs rêves se déployer. À cette heure, le monde nous appartient : nous sommes libres de chasser, de tuer, de protéger.

C'est le moment auquel j'éprouve l'envie la plus forte de boire. Pourtant, je me retiens. De cette façon, en choisissant pour seules proies des animaux dont le sang jamais ne se précipite sous l'effet du désir, dont le cœur ne palpite pas de joie, des animaux non animés de rêves, je garde mon destin en main. Je tiens à distance les forces du mal et je parviens à maîtriser mon pouvoir.

C'est pourquoi, au cours des nuits où l'odeur du sang m'assaille, sachant que, d'une seconde à l'autre, je pourrais rallier cette force à laquelle j'ai résisté si longtemps et que je continuerai de rejeter pour l'éternité, il faut que j'écrive. En rédigeant mon histoire, en voyant diverses scènes et années de ma vie s'articuler ainsi les unes par rapport aux autres, comme des perles sur une chaîne sans fin, je peux rester en contact avec l'homme que j'étais autrefois, à l'époque où seule la musique du sang battant mes tempes ou frappant ma poitrine me parvenait...

1.

Le jour où mon destin bascula débuta comme n'importe quel autre. C'était en août 1864, un jour de chaleur si oppressante que même les mouches avaient cessé de grouiller autour des écuries. Les enfants des domestiques, qui d'ordinaire batifolaient et se pourchassaient en criant entre deux corvées, restaient silencieux. Tout était calme, l'air semblait suspendu au fil d'un orage fortement attendu. L'après-midi, j'avais prévu de monter ma jument, Mezzanotte, dans la fraîcheur de la forêt qui bordait le domaine de Veritas où j'habitais avec ma famille. J'avais glissé un livre dans ma sacoche, bien décidé à m'éclipser, en toute simplicité.

Mon été avait pour l'essentiel été rythmé par ces escapades. Du haut de mes dix-sept ans, je ne tenais pas en place et n'étais disposé ni à partir au combat aux côtés de mon frère, ni à écouter mon père m'expliquer comment diriger la propriété. Tous les après-midi, le même espoir m'habitait : à savoir que plusieurs heures de solitude m'aideraient à découvrir qui j'étais vraiment et, surtout, ce que je voulais devenir. J'avais terminé ma scolarité au lycée de garçons au printemps et mon père m'avait contraint à repousser mon inscription à l'université de Virginie jusqu'à ce que la guerre soit terminée. Depuis, j'avais étrangement louvoyé dans un entre-deux – n'étant plus un garçon mais pas encore un homme non plus, j'ignorais quoi faire de ma vie.

Le pire, c'est que je n'avais personne à qui me confier. Mon frère Damon avait rallié les troupes du général Groom à Atlanta ; la majeure partie de mes amis d'enfance, quand ils n'avaient pas eux-mêmes rejoint de lointains champs de bataille, s'apprêtaient à se fiancer ; quant à mon père, il passait le plus clair de son temps enfermé dans son bureau.

— Va faire encore bien chaud ! cria Robert, notre contremaître, depuis l'entrée de l'écurie où il observait deux lads qui essayaient de brider l'un des chevaux que Père avait acquis à une vente aux enchères la semaine précédente.

— Ouais ! grommelai-je.

Autre problème : alors que je mourais d'envie de trouver quelqu'un à qui parler, face à un interlocuteur je n'étais jamais satisfait. J'aurais voulu pouvoir rencontrer une personne qui me comprendrait, avec laquelle je pourrais discuter de la vie en général et de la littérature en particulier et pas seulement de météorologie. Robert était gentil et c'était l'un des conseillers de Père les plus respectés, mais il ne parlait pas, il criait, avec une exubérance telle que même une conversation de dix minutes risquait de m'épuiser.

— Vous avez entendu la dernière ? me demanda-t-il, abandonnant le cheval pour marcher vers moi.

Intérieurement, je lâchai un grognement, puis fis non de la tête.

— Je n'ai pas lu les journaux. Qu'est-ce que le général Groom a encore fait ? répondis-je malgré moi.

Les conversations sur la guerre me mettaient toujours mal à l'aise.

D'une main, Robert protégea ses yeux du soleil tandis qu'il secouait la tête.

— Rien à voir avec la guerre. Des animaux ont été attaqués. Les Griffin ont perdu cinq poulets. Tous présentaient une entaille au cou.

Je me figeai sur place, les cheveux hérissés sur la nuque. Tout l'été, nous avons entendu parler d'étranges attaques d'animaux survenues dans des plantations voisines. Le plus souvent, les bêtes étaient petites – des poulets ou des oies pour la plupart – mais, au cours des dernières semaines, quelqu'un, Robert probablement, après quatre ou cinq verres de whisky, avait lancé une rumeur selon laquelle les attaques étaient perpétrées par des êtres démoniaques. Personnellement, je n'en croyais pas un mot. Cette histoire ne servait qu'à me rappeler encore une fois que le monde dans lequel je vivais ressemblait de moins en moins à celui de mon enfance. Tout changeait, que ça me plaise ou non.

— Probablement un chien errant, conclus-je avec un geste impatient de la main pour paraphraser Père, que j'avais surpris en pleine discussion avec Robert à ce propos quelques jours plus tôt.

Une brise souffla soudain et les chevaux frappèrent du pied avec nervosité.

— Eh bien, j'espère qu'un de ces chiens errants ne s'en prendra pas à vous pendant une de vos balades quotidiennes.

Sur ces paroles, Robert s'éloigna à grands pas en direction du pâturage.

Je pénétrai dans l'écurie, fraîche et sombre. La respiration régulière des animaux et leurs ébrouements me détendirent aussitôt. J'empoignai la brosse de Mezzanotte accrochée au mur et commençai à lisser sa douce robe couleur de charbon. Elle poussa un petit gémissement de plaisir.

Au même moment, la porte du bâtiment s'ouvrit et Père entra. De haute stature, il dégagait une telle force, un tel charisme, que toute personne croisant sa route s'en trouvait facilement intimidée. Son visage strié de rides n'en paraissait que plus autoritaire ; en dépit de la chaleur ambiante, il portait un complet gris.

— Stefan ? appela-t-il en balayant les stalles du regard.

Bien qu'il ait vécu à Veritas toute sa vie d'homme, il n'avait dû mettre les pieds dans les écuries que de rares fois, car il préférait qu'on lui prépare son cheval et qu'on le lui amène à la porte.

Je sortis du box de Mezzanotte et Père avança prudemment vers le fond de la bâtisse. Ses yeux se posèrent soudain sur moi : j'étais gêné qu'il me voie ainsi, couvert de sueur et de crasse.

— Si nous avons des garçons d'écurie, ce n'est pas pour rien, fils !

— Je sais, dis-je avec l'impression de l'avoir déçu.

— Il y a un temps pour tout, y compris pour s'amuser avec des chevaux. Vient un jour où un garçon doit devenir un homme.

Père donna un coup sec à Mezzanotte au niveau du flanc. Elle s'ébroua et recula d'un pas.

Je serrai les mâchoires et me préparai au traditionnel récit : à mon âge, il avait quitté l'Italie pour s'installer en Virginie, n'emportant avec lui que les vêtements qu'il avait sur le dos. Et il s'était battu, marchandant jusqu'au dernier *cent*, pour pouvoir acheter une petite parcelle de terrain d'un demi-hectare environ qu'il avait transformée par la suite en un domaine deux cents fois plus grand, baptisé Veritas (« vérité », en latin). D'après lui, tant qu'un homme cherchait la vérité dans sa vie et combattait le mensonge, il n'avait besoin de rien d'autre.

Père s'appuya contre la porte de la stalle.

— Rosalyn Cartwright vient de fêter son seizième anniversaire. Elle cherche un mari.

— Rosalyn Cartwright ? répétais-je.

À l'époque de nos douze ans, Rosalyn était partie dans une école de jeunes filles près de Richmond ; je ne l'avais pas vue depuis une éternité. C'était une fille effacée, aux cheveux châains et aux yeux marron. Dans mes souvenirs, elle portait toujours une robe de la même couleur que ses iris. Elle ne m'avait jamais fait l'effet d'être une fille joyeuse, rieuse comme Clementine Haverford, ou

charmeuse et pleine d'entrain comme Amelia Hawke, ou encore avec la vivacité d'esprit et la personnalité taquine de Sarah Brennan. Ce n'était qu'une ombre à l'arrière du tableau. Si elle s'était toujours montrée disposée à nous suivre dans nos aventures tout au long de notre enfance, jamais elle n'en avait initié la moindre.

— Oui. Rosalyn Cartwright. (Père m'adressa un de ses rares sourires, le coin de ses lèvres si pincé que ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu croire qu'il affichait une sorte de mépris.) Son père et moi nous sommes entretenus et nous sommes d'avis qu'il s'agit de l'union parfaite. Elle t'a toujours beaucoup aimé, Stefan.

— Je ne suis pas certain que Rosalyn Cartwright et moi formerions un bon couple, dis-je entre mes dents, avec la sensation que les murs des écuries se refermaient sur moi.

Évidemment, Père et M. Cartwright avaient parlé ensemble : l'homme était propriétaire d'une banque en ville. Si Père formait une quelconque alliance avec lui, il lui serait plus facile de continuer à étendre Veritas. Et, étant donné qu'ils avaient discuté, autant marier leurs enfants tant qu'ils y étaient.

— Bien sûr que non, tu n'en es pas certain, fils ! s'esclaffa Père en me donnant une tape dans le dos.

Il était d'extrêmement bonne humeur. Moi, en revanche, je sentais mon moral chuter en flèche à mesure qu'il parlait. J'ai pressé les paupières avec l'espoir que tout ça ne soit qu'un mauvais rêve.

— Je ne connais aucun garçon de ton âge qui sache ce qui est bon pour lui. C'est bien pour cette raison que tu dois me faire confiance. J'organise un dîner en votre honneur la semaine prochaine. Entre-temps, rends-lui visite. Apprends à mieux la connaître. Complimente-la. Qu'elle tombe amoureuse de toi.

Pour finir, Père prit ma main et enfonça une boîte dans ma paume.

« Et moi alors ? Et si je n'ai pas envie qu'elle tombe amoureuse de moi ? » avais-je envie de répliquer. Je m'en abstins et fourrai l'écrin dans ma poche arrière sans regarder à l'intérieur avant de retourner m'occuper de Mezzanotte, que je brossai si fort qu'elle secoua la tête et fit quelques pas en arrière en signe d'indignation.

— Bien content que nous ayons eu cette conversation, fils !

J'attendis que Père remarque que j'avais à peine ouvert la bouche pour parler et qu'il se rende compte de l'absurdité de la situation : me demander d'épouser une fille que je n'avais pas vue depuis des années.

— Père ? commençai-je, dans l'espoir que cela le pousserait à ajouter quelque chose qui me délivrerait du destin qu'il m'avait déjà tout tracé.

— Je pense qu'octobre serait parfait pour un mariage, déclara-t-il finalement et la porte se referma dans un « clac » derrière lui.

Des larmes de colère me piquèrent les yeux. Je repensai à mon enfance, aux fois où on nous forçait, Rosalyn et moi, à nous asseoir l'un à côté de l'autre lors des barbecues du dimanche ou des fêtes paroissiales. Le rapprochement forcé n'avait jamais fonctionné et, dès que nous fûmes assez grands pour choisir nous-mêmes nos compagnons de jeux, Rosalyn et moi prîmes des routes divergentes. Notre relation ne serait en rien différente de ce qu'elle avait été dix ans plus tôt, quand nous nous ignorions l'un l'autre tout en obéissant à nos parents pour leur faire plaisir. Sauf qu'à présent, m'aperçus-je avec horreur, nous serions liés l'un à l'autre pour toujours.

2.

Le lendemain après-midi, je me retrouvai assis sur une chaise dure en velours et au dossier incliné dans le salon des Cartwright. Chaque fois que je changeais de position pour tenter de trouver un peu de confort sur le siège, je sentais le regard de Mme Cartwright, celui de Rosalyn et enfin celui de la bonne peser sur moi. J'avais l'impression d'être un personnage dans un tableau de musée du type « portrait de famille ». L'endroit, dans son ensemble, me rappelait le décor d'une pièce de théâtre : difficile de s'y détendre. Encore plus d'y discuter, d'ailleurs. Pendant les quinze minutes qui suivirent mon arrivée, nous avons superficiellement et sans conviction abordé les sujets du climat, du nouveau magasin ouvert en ville et de la guerre.

Après, de longs blancs s'étaient installés, rompus par le seul son creux des aiguilles à tricoter de la bonne. Je jetai à nouveau un œil à Rosalyn dans l'espoir de trouver un compliment à formuler. Elle avait un visage jovial, avec une fossette au menton et de petits lobes d'oreilles symétriques. Au vu du demi-centimètre de cheville que j'apercevais sous l'ourlet de sa robe, elle semblait avoir des os fins.

Tout à coup, je ressentis une douleur vive à la jambe. Je laissai échapper un cri, puis regardai par terre, où un minuscule chien au poil roux de la taille d'un rat, pas beaucoup plus, avait planté ses crocs pointus dans ma chair, au niveau de ma cheville.

— Oh, c'est Penny ! Elle veut juste dire bonjour, n'est-ce pas, Penny ? roucoula Rosalyn.

Elle prit le petit animal dans ses bras. Le chien me fixa droit dans les yeux en continuant à montrer les dents. Je m'enfonçai plus profondément dans mon siège.

— Elle est... euh... jolie, commentai-je, sans saisir l'intérêt d'avoir un chien si petit.

Dans mon esprit, les chiens étaient censés vous tenir compagnie quand vous partiez chasser, pas faire office de décoration assortie aux meubles.

— C'est vrai, vous trouvez ? (Rosalyn leva les yeux vers moi, en extase.) C'est ma meilleure amie et je dois avouer qu'en ce moment je suis terrifiée à l'idée de la laisser sortir, avec toutes ces histoires d'animaux tués !

— Nous sommes terrorisées, Stefan, c'est moi qui vous le dis ! intervint aussitôt Mme Cartwright tandis qu'elle lissait le corset de sa robe bleu marine. Je ne comprends pas le monde dans lequel nous vivons. En tant que femmes, nous ne pouvons même plus mettre un pied dehors.

— J'espère qu'il ne s'en prendra pas à nous, peu importe de quoi il s'agit. Parfois, même en plein jour j'ai peur de sortir, ajouta Rosalyn, qui tenait sa chienne bien serrée contre elle. (La chienne jappa et sauta de ses genoux.) S'il arrivait quoi que ce soit à Penny, j'en mourrais.

— Je suis certain qu'il ne lui arrivera rien. Et puis, les attaques ont eu lieu dans les fermes environnantes, pas en ville, dis-je sans conviction pour tenter de la rassurer.

— Stefan ? m'interpella sa mère de sa voix perçante, la même qu'elle prenait autrefois pour nous réprimander, Damon et moi, lorsque nous chuchotions pendant la messe. (Elle avait les traits tirés et on aurait dit qu'elle venait de mordre dans un citron.) Ne trouvez-vous pas que Rosalyn est

particulièrement en beauté aujourd'hui ?

— Oh si, mentis-je.

L'intéressée portait une robe d'un brun terne, assorti au châtain de ses cheveux. Des boucles au ressort fatigué tombaient sur ses frêles épaules. Sa tenue tranchait avec les teintes du salon, meublé en chêne, avec des chaises tapissées de brocart et des tapis orientaux qui se chevauchaient sur le parquet luisant. Au fond de la pièce, dans un coin, au-dessus de la tablette de cheminée en marbre, trônait un portrait de M. Cartwright. Il donnait l'impression de me toiser, son visage anguleux marqué par l'austérité. Je lui décochai un regard curieux. Contrairement à sa femme, bien en chair et au visage rougeaud, l'homme avait le teint pâle et un corps menu, avec des yeux légèrement menaçants qui rappelaient ceux des vautours qui avaient tournoyé au-dessus du champ de bataille l'été dernier. Étant donné le physique de ses parents, Rosalyn s'en tirait plutôt bien, finalement.

La jeune fille rougit. Sur le bord de ma chaise, je bougeai légèrement et sentis le petit écrin dans ma poche arrière. La veille, incapable de trouver le sommeil, j'avais jeté un coup d'œil à la bague et l'avais reconnue tout de suite : une émeraude sertie de diamants, fabriquée par le meilleur joaillier de Venise et portée par ma mère jusqu'au jour de sa mort.

— Alors, Stefan, que pensez-vous du rose ? me demanda Rosalyn, me tirant par la même occasion de ma rêverie.

— Je vous prie de m'excuser ?

Mme Cartwright m'adressa un regard courroucé.

— Le rose ? Pour le dîner de la semaine prochaine. C'est tellement gentil à votre père de l'organiser.

Les joues cramoisies, Rosalyn fixa le sol.

— Je pense que le rose vous irait à ravir, mais vous serez très belle quoi que vous portiez, commentai-je avec raideur, tel un acteur qui récite son texte appris par cœur.

Mme Cartwright approuva d'un sourire tandis que la petite chienne courait vers elle pour bondir sur un coussin à ses côtés. La femme se mit à caresser sa fourrure.

L'air du salon parut soudain se charger d'une chaleur humide. Le mélange des parfums écœurants de la mère et de la fille me tournait la tête. En vitesse, je regardai la vieille pendule du grand-père, dans le coin. Il y avait cinquante-cinq minutes seulement que j'étais là et j'avais pourtant l'impression que cela faisait cinquante-cinq ans.

Je me mis debout, les jambes flageolantes.

— J'ai été ravi de vous rendre visite, madame et mademoiselle Cartwright, mais vous me verriez extrêmement confus d'empiéter plus avant sur le reste de votre après-midi.

— Merci. (La maîtresse de maison hocha vivement la tête sans bouger de son canapé.) Maisy va vous raccompagner.

Elle leva le menton vers la bonne qui s'était assoupie sur son tricot.

Je poussai un soupir de soulagement en quittant la maison. L'air rafraîchit ma peau moite ; j'étais bien content de ne pas avoir demandé à notre cocher de m'attendre. Je pourrais ainsi mettre de l'ordre dans mes idées le temps du trajet de trois kilomètres. Le soleil allait doucement se perdre à l'horizon. L'air était saturé d'un parfum de chèvrefeuille et de jasmin.

Je portai mon regard en direction de Veritas tout en gravissant la colline à grandes enjambées. Des lys en fleur entouraient les hautes vasques qui balisaient la voie jusqu'à la porte d'entrée. Les colonnes blanches du fronton réfléchissaient l'orangé du soleil couchant et la surface lisse de l'étang luisait au loin. J'entendais l'écho des cris des enfants des domestiques qui jouaient dans les quartiers de leurs parents. Cette propriété, c'était chez moi. Je l'adorais.

Mais je ne pouvais me résoudre à la partager avec Rosalyn. J'enfonçai mes poings au fond de mes poches et donnai un coup de pied furieux dans un caillou, sur la route.

À l'extrémité de l'allée, je marquai une pause. Une calèche que je ne reconnaissais pas était garée devant la maison. Je l'examinai avec curiosité – les visiteurs étaient rares chez nous – quand un cocher aux cheveux blancs sauta de son siège pour ouvrir la porte du véhicule. Une superbe femme au teint pâle et aux boucles brunes qui tombaient en cascade en sortit. Elle portait une robe blanche bouffante, avec un ruban couleur pêche noué autour de sa taille de guêpe. Un chapeau de la même couleur posé sur sa tête dissimulait ses yeux.

Comme si elle avait senti mon regard, elle se tourna vers moi. Inconsciemment, ma mâchoire tomba : la femme n'était pas belle, elle était sublime, divine, époustouflante de beauté. Même à vingt mètres de distance, je pouvais voir ses paupières papillonner sur des yeux de braise et ses lèvres rosées se plisser dans un petit sourire. Ses doigts allongés touchèrent le collier à camée bleu qui ornait sa gorge – geste que j'imitai par réflexe, imaginant quelle sensation provoquerait sa petite main sur ma propre peau.

Ensuite, elle se retourna à nouveau et une femme – sa domestique, probablement – émergea de la calèche puis se mit à frotter ses jupes.

— Bonjour ! lança l'inconnue.

— Bonjour... répondis-je d'une voix rauque.

En inspirant, je détectai un mélange entêtant de parfums de gingembre et de citron.

— Je m'appelle Katherine Pierce. Et vous êtes ? demanda-t-elle avec espièglerie.

Elle avait parfaitement conscience du fait que sa beauté me coupait le souffle. Quant à moi, je ne savais pas si je devais me sentir mortifié ou reconnaissant de la voir engager la conversation.

— Katherine, répétai-je lentement, et là je me souvins.

Père avait évoqué des amis d'amis à Atlanta. Leurs voisins avaient péri dans l'incendie de leur maison pendant le siège du général Sherman, laissant pour seule survivante une jeune fille de seize ans sans famille. Immédiatement, Père avait proposé de l'héberger dans notre seconde maison, bâtiment annexe que nous réservions à nos invités. Tout cela avait paru très mystérieux et romantique et, lorsque Père m'en avait parlé, j'avais lu dans ses yeux à quel point l'idée de secourir une jeune orpheline lui plaisait.

— Oui, acquiesça-t-elle, les yeux scintillants. Et vous vous appelez...

— Stefan ! m'empressai-je de terminer. Stefan Salvatore. Je suis le fils de Giuseppe. J'ai été désolé d'apprendre la tragédie qui s'est abattue sur vos proches.

— Merci. (Ses yeux, tout à coup, s'assombrirent.) C'est très gentil à vous et à votre père de nous accueillir, ma demoiselle de compagnie, Emily, et moi. Je ne sais pas comment nous aurions fait sans vous.

— Ce n'est rien du tout. (Soudain, je fus pris d'un réflexe de protection.) Vous logerez dans l'annexe. Vous voulez que je vous montre le chemin ?

— Nous allons nous débrouiller. Merci, Stefan Salvatore. (Katherine suivit le cocher qui portait un gros coffre en direction de la maison, située légèrement en retrait de la résidence principale. Ensuite, elle se retourna pour me fixer droit dans les yeux.) Ou bien dois-je vous appeler Stefan le Sauveur ?

Après un clin d'œil, elle fit volte-face.

Je l'observai alors qu'elle avançait dans le soleil couchant, sa servante sur les talons. Ce jour-là, je sus que ma vie ne serait plus jamais la même.

3.

Le 21 août 1864

Je n'arrête pas de penser à elle. Si je n'écris pas son nom, c'est parce que je n'ose même pas. Elle est si belle, envoûtante, à part. Lorsque je suis avec Rosalyn, je suis le fils de Giuseppe, le garçon Salvatore au même titre que Damon, avec lequel je suis interchangeable. Je sais que ça serait complètement égal aux Cartwright si Damon prenait ma place. Si c'est moi, c'est juste parce que Père savait pertinemment que Damon n'accepterait jamais un tel arrangement tandis que je dirais oui, comme toujours.

Mais quand je l'ai vue, avec sa silhouette élancée, ses lèvres rouges, ses yeux aux paupières papillonnantes, tristes et exaltés à la fois... j'ai eu l'impression d'être enfin moi-même, Stefan, tout simplement.

Il faut que je sois fort. Que je la considère comme une sœur. C'est de ma future femme qu'il faut que je tombe amoureux.

Mais voilà : je crains qu'il ne soit déjà trop tard...

Rosalyn Salvatore... Je goûtai les mots en pensée alors que je passais la porte, prêt à aller accomplir mon devoir en rendant une seconde visite à ma promise. Je m'imaginai vivre avec Rosalyn dans la maison annexe – ou dans une résidence plus modeste que mon père nous aurait fait bâtir en guise de cadeau de mariage –, moi travaillant à longueur de journée, absorbé dans les livres de comptes de mon père, près de lui, dans son bureau à l'odeur de renfermé, pendant qu'elle s'occuperait des enfants. De toutes mes forces, j'essayai d'être transporté de joie à cette idée, mais tout ce que j'éprouvai se limitait à de l'effroi et me glaçait le sang.

J'empruntai le vaste chemin qui cernait Veritas et levai les yeux, l'air miné et songeur, sur la petite demeure qui jouxtait la nôtre. Je n'avais pas revu Katherine depuis son arrivée, la veille. Père avait envoyé Alfred la convier à dîner avec nous, mais elle avait décliné l'invitation. J'avais passé la soirée à regarder par la fenêtre en direction de l'annexe, mais n'avais pas aperçu la moindre lueur de chandelle. Si je n'avais pas su qu'Emily et elle avaient emménagé, j'aurais pu croire que la maison était inoccupée. Pour finir, je m'étais couché sans cesser une seule seconde de me demander ce que Katherine pouvait bien faire et si elle avait besoin de réconfort.

Je me forçai à détacher mes yeux des stores baissés à l'étage pour descendre l'allée en traînant les pieds. Sous mes semelles, le chemin en terre était dur, le sol craquelé : une bonne averse, voilà ce dont nous avons besoin. Sans brise, l'air paraissait figé. Pas une âme qui vive à l'horizon et pourtant, au fur et à mesure que j'avançais, mes cheveux se hérissaient dans mon cou, et j'eus soudain la désagréable sensation d'être suivi. Aussitôt, les mises en garde de Robert au sujet de mes balades solitaires me revinrent à l'esprit.

— Ho hé ? appelai-je brusquement en faisant volte-face.

Je sursautai. À quelques mètres de moi seulement, appuyée contre l'une des statues d'anges qui bordaient l'allée, se tenait Katherine. Elle portait une capeline blanche qui protégeait sa peau ivoire et une robe blanche clairsemée de minuscules boutons de rose. En dépit de la chaleur, sa peau claire semblait aussi fraîche que l'étang par un matin de décembre.

Elle m'adressa un sourire qui révéla des dents blanches parfaitement alignées.

— J'avais espéré que vous me feriez faire le tour du propriétaire, mais il semble que vous ayez d'autres engagements.

En entendant ce mot, je sentis mon cœur marteler ma poitrine et l'écrin, dans ma poche, peser soudain une tonne.

— Je n'ai pas... Non. Je veux dire... balbutiai-je, ... je peux rester.

— Non non. (Katherine secoua la tête.) J'habite déjà votre seconde maison. Je ne vais pas, en plus, abuser de votre temps.

Elle leva un sourcil en forme d'accent circonflexe.

Jamais auparavant je n'avais rencontré une fille qui semblait si sûre d'elle et bien dans sa peau. Je fus pris de l'envie subite de sortir précipitamment la bague de ma poche pour la présenter à Katherine, à genoux. Cependant, je pensai tout à coup à Père et m'obligeai à laisser ma main où elle était.

— Puis-je au moins faire un bout de chemin avec vous ? m'interrogea-t-elle en balançant son ombrelle d'avant en arrière.

Nous longeâmes la route comme l'auraient fait deux camarades, si ce n'est que je ne cessais de jeter de tous côtés des regards inquiets, incapable de comprendre comment Katherine pouvait rester aussi détendue alors qu'elle se promenait seule avec un homme. Peut-être était-ce lié au fait qu'elle était orpheline, livrée à elle-même dans ce vaste monde ? Quelle qu'en soit l'explication, j'éprouvais de la reconnaissance face à tant de décontraction de sa part.

Un faible vent nous enveloppa. Des effluves de son parfum citron-gingembre m'emplirent les narines ; j'aurais pu mourir sur place, là, heureux, près de Katherine. Ma simple présence à ses côtés me rappelait que, même si je ne pouvais pour ma part y avoir accès, la beauté et l'amour existaient sur terre.

— Je crois que je vais vous rebaptiser Stefan le Silencieux, décida Katherine tandis que nous marchions sous les chênes qui marquaient la frontière entre la petite ville de Mystic Falls et les plantations environnantes.

— Je suis désolé... commençai-je, terrifié à la perspective de paraître aussi ennuyeux et terne à Katherine que Rosalyn me le semblait à moi. Vous savez, nous n'avons pas l'habitude des étrangers à Mystic Falls. Et c'est difficile pour moi de discuter avec quelqu'un qui ne connaît pas déjà tout de mon histoire. Je suppose qu'en plus je ne veux pas vous ennuyer. Après Atlanta, vous devez trouver la vie ici bien calme, j'en suis certain.

À l'instant où je prononçai ces paroles, je me sentis affreusement gêné : ses parents étaient *décédés* à Atlanta, et je parlais comme si elle avait quitté une vie trépidante pour venir vivre dans notre région ! Je me raclai la gorge :

— Enfin, je n'ai pas voulu dire que vous regrettiez la vie à Atlanta ou que vous n'aviez pas de bonnes raisons de vouloir vous en éloigner.

Katherine sourit.

— Merci, Stefan. C'est très gentil.

Au ton de sa voix, je compris qu'elle ne souhaitait pas s'attarder sur la question.

Nous continuâmes en silence pendant un bon moment. Volontairement, je faisais de petits pas afin que Katherine puisse suivre. Après, sans que je sache s'il s'agissait d'un accident ou d'un geste intentionnel de sa part, elle me toucha le bras du bout des doigts. Ils étaient glacés malgré l'air

humide.

— Pour votre information, il n’y a *rien* que je trouve ennuyeux chez vous.

Tout mon corps s’enflamma. Je me concentrai sur la route qui montait devant moi, faisant mine de décider quel serait le meilleur itinéraire, alors qu’en réalité je tentais de dissimuler mon émoi à Katherine. La bague pesa à nouveau bien lourd au fond de ma poche. Plus lourd que jamais.

Je me tournai pour faire face à Katherine. Pour lui dire quoi, je n’en étais pas vraiment sûr, mais déjà elle avait disparu.

— Katherine ? l’appelai-je, la main en visière pour me protéger du soleil.

J’attendis que son rire mélodieux s’élève du sous-bois en bordure de la route, mais tout ce que j’entendis fut l’écho de ma voix.

Elle s’était volatilisée.

4.

Je ne rendis pas visite aux Cartwright ce jour-là. À la place, après avoir cherché partout sur la route, je parcourus à toute allure les cinq kilomètres qui me séparaient de la maison, redoutant que Katherine ait pu être traînée de force dans la forêt par une main inconnue, la main de la créature qui terrorisait les plantations de la région.

En arrivant, pourtant, je la trouvai assise sur la balancelle du porche à discuter avec sa femme de chambre, un verre de limonade couvert de buée près d'elle. Sur son teint pâle, ses yeux langoureux donnaient l'impression que jamais de sa vie elle n'avait couru. Comment avait-elle fait pour rejoindre l'annexe avec une telle rapidité ? Cela me démangeait d'aller lui poser la question sans attendre, mais je me retins : je passerais pour un fou, songeai-je alors qu'un tourbillon de pensées continuait à faire rage dans ma tête.

À cet instant, Katherine leva les yeux et les abrita d'une main.

— Déjà rentré ? lança-t-elle, comme si elle était surprise de me voir.

Sans une parole, je hochai la tête tandis qu'elle quittait la balancelle pour pénétrer dans la maison.

Le lendemain, l'image de son visage souriant revint me hanter à maintes reprises tandis que je m'obligeais à aller voir Rosalyn. Ce fut encore pire que la première fois. Mme Cartwright s'assit juste à côté de moi sur le canapé et, au moindre de mes changements de position, elle écarquillait les yeux pour me signifier de donner la bague de fiançailles à sa fille. J'avais réussi à articuler deux ou trois questions à propos de Penny, des chiots qu'elle avait eus en juin et de l'avancée du travail d'Honorina Fells, la couturière de la ville, sur la robe rose de Rosalyn. Cependant, malgré tous mes efforts, je cherchais la première occasion de m'échapper afin d'aller passer du temps avec Katherine.

Pour finir, je baratinaï une excuse à propos du danger qu'il y aurait à rentrer chez moi de nuit. D'après Robert, d'autres animaux avaient été tués, y compris le cheval de George Brower, juste devant chez l'apothicaire. J'éprouvai presque de la culpabilité à voir Mme Cartwright me mettre quasiment à la porte ; à croire que je partais pour la guerre et non pas pour chez moi, à cinq kilomètres seulement de là.

De retour au domaine, je fus très déçu de ne trouver Katherine nulle part. Je m'apprêtais à rebrousser chemin en direction des écuries pour aller brosser Mezzanotte lorsque j'entendis des éclats de voix en provenance des fenêtres ouvertes de la cuisine de la résidence principale.

— J'aimerais bien voir ça : qu'un de mes fils me désobéisse ! Tu dois repartir, reprendre ta place sur cette terre.

C'était la voix de Père, colorée de son accent italien d'autant plus prononcé lorsqu'il était très furieux.

— Ma place est ici. L'armée, ce n'est pas pour moi. Qu'y a-t-il de mal à suivre mes propres désirs ? s'éleva une autre voix, pleine de confiance, de fierté et de colère mêlées.

Damon.

Mon cœur s'emballa alors que j'entrai dans la cuisine et trouvai mon frère. C'était mon ami le plus proche, la personne que j'admirais le plus au monde – plus encore que Père, même si jamais je n'aurais osé le formuler à voix haute. Je ne l'avais pas vu depuis un an, lorsqu'il avait rejoint les troupes du général Groom. Il paraissait plus grand et ses cheveux semblaient avoir foncé. Dans son cou, sa peau bronzée arborait une multitude de taches de rousseur.

Je l'entourai de mes bras, content d'être rentré à la maison au moment opportun. Père et lui ne s'étaient jamais entendus et, lors de leurs disputes, ils en venaient souvent aux mains.

— Grand frère !

Notre étreinte terminée, il me flanqua une généreuse tape dans le dos.

— Je n'en ai pas fini avec toi, Damon ! le prévint notre père avant de battre en retraite vers son bureau.

Damon se tourna pour me faire face.

— Père ne change pas, à ce que je vois.

— Il n'est pas si terrible !

Je me sentais mal de ne pas prendre davantage la défense de Père, mais mes fiançailles forcées avec Rosalyn me mettaient en colère.

— Tu viens d'arriver ? demandai-je pour changer de sujet.

Damon sourit. Des ridules se formèrent au coin de ses yeux, impossibles à remarquer pour qui ne connaissait pas leur existence.

— Il y a une heure. Je ne pouvais tout de même pas rater l'annonce des fiançailles de mon frère cadet, n'est-ce pas ? répondit-il, une pointe de sarcasme dans la voix. Père m'a raconté. On dirait qu'il compte sur toi pour perpétuer le nom de la famille. Et puis, imagine, d'ici le bal des Fondateurs tu seras marié !

Cette perspective me crispa. J'avais complètement oublié ce bal. C'était l'événement de l'année : Père, le shérif Forbes et le maire Lockwood le préparaient depuis des mois. Moitié occasion pour les habitants de profiter des derniers jours de l'été, moitié opportunité pour les élus de la ville de se donner des tapes dans le dos, le bal des Fondateurs avait toujours figuré au palmarès de mes traditions de Mystic Falls préférées. À présent, j'avais envie de le fuir comme la peste.

Damon dut détecter mon inconfort, car il se mit à fouiller dans son sac à dos en toile. Il était crasseux, avec une tache dans un des coins qui ressemblait à du sang. Il sortit finalement une grosse balle en cuir difforme, plus large et allongée qu'une balle de base-ball.

— Ça te dit de jouer ? lança-t-il en la faisant passer dans une main puis dans l'autre.

— C'est quoi ?

— Un ballon de football. Avec les autres, on joue quand on n'est pas sur le champ de bataille. Ça te fera du bien. Tu as besoin de prendre des couleurs. Et puis, il ne faudrait pas que tu te ramollisses, déclara-t-il en imitant si bien la voix de mon père que je ne pus m'empêcher de rire.

Damon sortit et je lui emboîtai le pas tout en enlevant ma veste en lin. Soudain, le soleil semblait briller plus fort, l'herbe s'adoucir – tout m'apparaissait sous un meilleur jour que quelques minutes plus tôt.

— Attrape ! s'écria Damon, me prenant par surprise.

Je levai les bras et réceptionnai le ballon contre ma poitrine.

Une voix de femme s'éleva brusquement :

— Je peux jouer ?

Katherine. Elle portait une robe fourreau d'été toute simple, couleur lilas. Ses cheveux étaient ramassés dans un chignon qui arrivait à la base de son cou. Je remarquai que ses yeux foncés s'accordaient à la perfection avec le collier à camée bleu brillant qui reposait dans le creux de sa gorge. Un fantôme s'empara de moi : j'enlaçais mes doigts aux siens, si délicats, avant d'embrasser

son cou à la blancheur vive.

Je me forçai finalement à détacher mon regard d'elle.

— Katherine, je vous présente mon frère, Damon. Damon, voici Katherine Pierce. Elle loge chez nous, expliquai-je avec raideur tandis que j'examinais à tour de rôle mon frère et notre pensionnaire, tentant d'interpréter la réaction de Damon.

Les pupilles de Katherine dansaient comme si elle trouvait mon excès de formalisme incroyablement amusant. Même chose pour mon frère.

— Damon, vous m'avez l'air d'être aussi gentil que votre frère, commenta-t-elle avec un accent du Sud forcé.

Bien que ce soit le genre de phrase que n'importe quelle fille du comté aurait prononcée pour s'adresser à un homme, venant de Katherine, elle paraissait vaguement moqueuse.

— Ça, l'avenir nous le dira. (Damon sourit.) Alors, petit frère, que penses-tu de laisser Katherine se joindre à nous ?

— Je n'en sais rien. Quelles sont les règles du jeu ? hésitai-je subitement.

— Des règles ? Pour quoi faire ?

Sur ces paroles, Katherine nous décocha un de ses sourires parfaits.

Je fis tourner le ballon dans ma main.

— Mon frère y va fort quand il joue, déclarai-je pour la mettre en garde.

— Quelque chose me dit qu'il va trouver plus fort que lui.

En un éclair, Katherine me vola le ballon des mains. Tout comme la veille, les siennes étaient froides, voire glaciales, en dépit de la température de l'après-midi. À son contact, je sentis une décharge électrique parcourir mon corps jusqu'au cerveau.

— Le perdant devra préparer mes chevaux ! cria-t-elle tandis que le vent faisait battre ses cheveux derrière elle.

Damon la regarda courir, puis il leva un sourcil interrogateur à mon intention.

— Visiblement, elle attend que nous lui courions après.

Alors, Damon enfonça ses talons dans le sol et s'élança, son corps puissant dévalant la colline en direction de l'étang.

Passé une seconde, je cavalai à mon tour. Le vent me sifflait aux oreilles.

— Je vous aurai ! m'écriai-je.

Je n'aurais pas dit autre chose si j'avais eu huit ans et que j'avais été en train de jouer avec des filles de mon âge. Sauf qu'en l'occurrence je me rendais compte que l'enjeu était autrement plus important. Plus que jamais, en fait.

5.

Le lendemain matin, je me réveillai avec l'annonce par une des domestiques de Rosalyn de la terrible nouvelle : Penny, sa chienne bien-aimée, avait été attaquée. Mme Cartwright me convoqua sur-le-champ dans les appartements de sa fille, au prétexte que Rosalyn était inconsolable. Je tentai de l'apaiser, mais les sanglots qui la secouaient jamais ne cessèrent.

Tout ce temps, Mme Cartwright m'adressa des regards de désapprobation, l'air de dire : « Vous pourriez faire mieux pour remonter le moral de Rosalyn ! »

— Vous m'avez moi, me risquai-je même avec brusquerie, à un moment.

Sur ces paroles, Rosalyn jeta ses bras autour de mon cou et versa tant de larmes sur mon épaule qu'elles laissèrent une trace humide sur ma veste. Je m'efforçai de compatir, mais je commençais à perdre patience qu'elle ne se soit toujours pas ressaisie. Après tout, je n'avais jamais pleuré de cette manière au décès de ma mère. Père ne me l'aurait pas permis.

— Il faut que tu sois fort, que tu te battes, m'avait-il dit le jour de l'enterrement.

Et j'avais obéi. Je n'avais pas pleuré lorsque, une semaine seulement après la mort de Mère, Cordelia, notre nourrice, avait, sans réfléchir, commencé à chanter la berceuse en français que Mère chantait toujours. Ni quand Père avait fait enlever le portrait de Mère qui était accroché dans le vestibule. Ni même lorsque Artemis, le cheval préféré de Mère, avait dû être abattu.

— Tu as vu la chienne ? demanda Damon alors que nous marchions vers la ville pour nous rendre à la taverne, ce soir-là.

À l'approche du dîner au cours duquel j'étais censé faire ma demande en mariage officielle à Rosalyn, nous avons l'intention d'aller boire un whisky afin de célébrer mes noces imminentes. En tout cas, c'était le nom que leur avait donné mon frère, en forçant son accent traînant du Sud, caractéristique des habitants de Charleston, et en remuant les sourcils en même temps. Je tentai de sourire comme s'il s'agissait d'une bonne blague, mais je savais pertinemment que, si j'ouvrais la bouche pour parler, je ne pourrais dissimuler mon désarroi de devoir me marier avec Rosalyn. Je n'avais rien contre elle. C'est juste que... ce n'était pas Katherine.

Je repensai à Penny.

— Oui. Elle avait une entaille dans le cou mais, quel que soit l'animal qui l'a tuée, il ne l'a pas fait pour ses entrailles. Étonnant, n'est-ce pas ? dis-je en allongeant le pas pour ne pas me laisser distancer.

L'armée l'avait rendu plus fort et plus rapide.

— Nous vivons une étrange époque, petit frère, répondit Damon. C'est peut-être un coup des Yankees^[1], plaisanta-t-il, un sourire suffisant aux lèvres.

Tandis que nous descendions les rues pavées, je remarquai que des affiches étaient placardées à la plupart des portes. On offrait une récompense de cent dollars à toute personne qui trouverait la bête sauvage qui se cachait derrière toutes ces attaques. Je fixai l'affiche. Si c'était moi qui mettais la main

sur l'animal, avec l'argent j'achèterais un billet de train pour Boston ou New York ou n'importe quelle autre grande ville dans laquelle personne ne nous connaîtrait, ni moi ni Rosalyn Cartwright. Je souris en moi-même. C'était le genre de choses que Damon aurait pu faire : il ne se souciait jamais des conséquences de ses actes ou de ce que pouvaient ressentir les gens autour de lui. Je m'apprêtais à lui montrer l'affiche pour savoir à quoi il emploierait l'argent de la récompense quand je vis quelqu'un nous adresser de grands signes devant la boutique de l'apothicaire.

— Ce sont les frères Salvatore ? lança une voix en haut de la rue.

Je plissai les yeux dans la lumière du crépuscule et reconnus Pearl, debout devant la vitrine de son magasin, avec sa fille Anna. Pearl et Anna avaient elles aussi été victimes de la guerre : le mari de Pearl avait péri au cours du siège de Vicksburg, au printemps de l'année dernière. En suite de quoi Pearl avait emménagé à Mystic Falls, où elle tenait la pharmacie, toujours pleine. Jonathan Gilbert, en particulier, s'y trouvait immanquablement chaque fois que j'y passais, à se plaindre de quelconques douleurs ou à la recherche de tel ou tel remède. La rumeur courait en ville qu'il avait un petit faible pour l'apothicaire.

— Pearl, vous vous souvenez de mon frère, Damon ? lui dis-je alors que nous traversions la place pour aller la saluer.

L'intéressée hocha la tête en souriant. Son visage, dénué de rides, avait inspiré aux filles du coin un jeu consistant à déterminer son âge. Sa fille avait seulement quelques années de moins que moi, et elle ne pouvait donc pas être si jeune que ça.

— Eh bien, vous êtes aussi beaux l'un que l'autre, commenta-t-elle naïvement.

Anna et sa mère se ressemblaient comme deux gouttes d'eau et lorsqu'elles étaient ainsi, côte à côte, on aurait pu les prendre pour des sœurs.

— Anna, vous êtes de plus en plus jolie. Vous avez l'âge d'aller danser, maintenant ? voulut savoir Damon, les yeux pétillants.

Je ne pus réprimer un sourire. Damon ne reculait devant rien, pas même devant la tentation de charmer la mère *et* la fille.

— Presque, répondit Anna, et ses yeux étincelèrent à cette idée.

À quinze ans, les filles étaient autorisées à rester à table tout le long du dîner et à écouter les musiciens entonner une valse.

Pearl se servit d'une clé en fer forgé pour fermer son magasin, puis elle se tourna vers nous.

— Damon, pouvez-vous me rendre un service et veiller sur Katherine demain soir ? Elle est adorable et... enfin, vous connaissez la manie qu'on a ici de parler des étrangers. Personnellement, je la connaissais à Atlanta.

— Je vous le promets, fit-il sur un ton solennel.

Je me raidis à cette idée. Damon servirait-il de cavalier à Katherine le lendemain soir ? Je n'aurais pas cru qu'elle viendrait à la soirée. La perspective de faire ma demande en mariage devant elle me semblait absolument impossible. Seulement, avais-je le choix ? Pouvais-je dire à Père que Katherine n'était pas la bienvenue ou ne pas demander à Rosalyn de m'épouser ?

— Amusez-vous bien ce soir, les garçons, nous lança Pearl, interrompant ainsi ma rêverie.

— Attendez ! m'écriai-je soudain, oubliant un instant le sujet du dîner.

Pearl pivota, une expression de perplexité sur le visage.

— Il fait nuit et, avec ces nouvelles attaques, vous ne voulez pas que nous vous raccompagnions à la maison, mesdames ?

L'apothicaire refusa d'un signe de tête.

— Anna et moi sommes des femmes fortes. Nous n'avons rien à craindre. En outre... (Elle rougit et lança des regards tout autour comme si elle avait peur qu'on ne surprenne sa conversation.) Je crois que Jonathan Gilbert va peut-être nous raccompagner. Merci quand même de vous inquiéter.

Damon agita ses sourcils et laissa échapper un sifflement à peine audible.

— Tu sais quel effet me font les femmes fortes, chuchota-t-il.

— Damon, fais attention à ce que tu dis, grondai-je en le tapant sur l'épaule.

Après tout, il n'était plus sur un champ de bataille. Ici, c'était Mystic Falls et les gens aimaient les rumeurs – qu'il s'agisse de les initier ou de les répandre. Avait-il déjà oublié ?

— Entendu, tante Stefan ! me taquina mon frère d'une voix subitement haut perchée.

Incapable de réprimer un rire, je continuai sur ma lancée et le frappai à nouveau, sur le bras cette fois. Mon coup de poing, bien que léger, me fit du bien : il me permit de libérer une partie de ma jalousie à l'idée qu'il puisse servir de cavalier à Katherine au dîner.

Bien évidemment, il me frappa en retour avec bonhomie et, s'il n'avait pas ouvert la porte en bois de la taverne de Mystic Falls, le jeu aurait tourné à la traditionnelle bagarre fraternelle. Aussitôt, la voluptueuse serveuse rousse, derrière son comptoir, nous gratifia d'un sourire complice. Damon avait de toute évidence passé quelques bonnes soirées dans ces lieux.

Nous nous frayâmes un passage vers le fond de l'établissement. La salle, remplie d'hommes en uniforme, sentait la sueur et la sciure de bois. Certains d'entre eux avaient la tête bandée, d'autres un bras en écharpe, d'autres encore sautillaient vers le comptoir sur des béquilles. J'aperçus Henry, un soldat à la peau mate qui avait pratiquement élu domicile à la taverne, où il passait son temps à boire du whisky dans un renforcement. Robert m'avait raconté deux ou trois choses à son propos, notamment qu'il n'adressait jamais la parole à personne et que pas une fois on ne l'avait vu à la lumière du jour. La rumeur disait qu'il avait peut-être un rapport avec les attaques, mais comment était-ce possible sachant qu'il ne quittait jamais l'établissement ?

Je détachai mes yeux de lui pour examiner le reste de la salle. Dans un coin, des hommes plus âgés, serrés autour d'une table, jouaient aux cartes et buvaient du whisky, à l'opposé d'un groupe de femmes. Je devinais sans peine, à en juger par leur rouge à joues et leurs ongles vernis, qu'elles n'étaient pas du genre à fréquenter nos amies d'enfance, Clementine Haverford et Amelia Hawke. Alors que je passais, l'une d'entre elles m'effleura le bras.

— Ça te plaît ? me demanda Damon, qui écartait du mur une table en bois, un sourire amusé aux lèvres.

— Je crois, oui.

Je me laissai tomber sur le banc en bois dur et repris mon observation des lieux. Le fait d'être entré dans la taverne me donnait l'impression d'avoir maladroitement infiltré une société secrète réservée aux hommes – une réalité de plus que je n'aurais pas le temps d'explorer avant d'être marié et attendu à la maison tous les soirs.

— Je vais nous chercher à boire, m'avertit Damon.

Il se dirigea vers le bar et je l'observai tandis qu'il s'accoudait au comptoir et parlait en toute décontraction à la fille au comptoir, qui rejeta la tête en arrière et rit à gorge déployée comme s'il lui avait raconté une anecdote hilarante. Ce qu'il avait certainement fait. L'humour de Damon faisait toujours succomber les femmes.

— Alors, quel effet ça fait d'être un homme marié ?

Je tournai sur moi-même et me retrouvai face à face avec le docteur Janes. À soixante-dix ans bien tassés, le médecin était gagné par la sénilité et on clamait souvent haut et fort à qui voulait l'entendre que c'était le whisky qui le maintenait en vie.

— Je ne suis pas encore marié, docteur.

Je lui adressai un sourire forcé en pensant : « Faites que Damon revienne avec nos verres *maintenant*. »

— Oh, mon garçon, mais c'est pour bientôt. Mme Cartwright ne parle plus que de ça, à la banque. La jeune Rosalyn. Joli poisson ! conclut le médecin tout haut.

Je jetai des regards inquiets autour de moi, avec l'espoir que personne n'ait entendu.

Au même instant, mon frère revint et posa en douceur nos whiskies sur la table.

— Merci, dis-je avant d'avaler d'un trait le mien.

Le docteur Janes s'éloigna en titubant.

— Sacrée soif ! constata Damon avec compassion, tout en avalant une petite gorgée de son propre whisky.

Je répondis d'un haussement d'épaules. Autrefois, je n'avais aucun secret pour mon frère. Seulement, me confier au sujet de Rosalyn semblait soudain dangereux. Et, quoi que je dise ou ressente, je n'avais d'autre choix que de l'épouser. Si jamais quelqu'un apprenait que j'avais ne serait-ce qu'une once de regret, j'en entendrais parler pour le restant de mes jours.

Un nouveau verre de whisky se matérialisa comme par magie sur la table en bois mal dégrossie. En levant les yeux, je découvris, debout près de nous, la jolie serveuse à qui Damon avait parlé.

— Vous avez l'air d'avoir besoin d'un remontant. La journée a été rude ?

La fille m'adressa un clin d'œil.

— Merci, dis-je avant de tremper mes lèvres, plein d'une subite gratitude.

— Il n'y a pas de quoi, me répondit-elle au son du froufrou de ses jupes en crinoline sur ses hanches.

Je la suivis du regard tandis qu'elle repartait vers le comptoir. Je trouvais toutes les femmes de la taverne, même celles dont la réputation était douteuse, plus intéressantes que Rosalyn. Mais peu importe celle ou celles que j'observais du coin de l'œil, la seule image qui me venait à l'esprit était celle du visage de Katherine.

— Tu plais à Alice, commenta Damon.

Je secouai tristement la tête.

— Tu sais bien que je ne peux pas. D'ici à la fin de l'été, je serai un homme marié. Toi, par contre, tu es libre comme l'air.

Alors que je voulais simplement faire une observation, les mots retentirent tel un jugement.

— C'est vrai, reconnut mon frère avec gentillesse, mais tu sais aussi que tu n'es pas obligé de faire quelque chose juste parce que Père en a décidé ainsi, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas aussi simple.

Je serrai les mâchoires. Damon ne pouvait pas comprendre : il était rebelle et le serait toujours, à tel point que Père m'avait confié à moi, le plus jeune, l'avenir de Veritas, une responsabilité que je trouvais très pesante à présent.

Un sentiment de trahison m'envahit, de penser ainsi que c'était la faute de Damon si je devais assumer une telle charge. Je remuai la tête pour tenter d'évacuer cette idée et bus une nouvelle gorgée de whisky.

— C'est très simple, reprit Damon sans prêter attention à ma réaction. Tu n'as qu'à lui dire que tu n'es pas amoureux de Rosalyn, que tu as besoin de découvrir ta voie toi-même sans suivre aveuglément les ordres d'un autre. C'est ce que j'ai appris à l'armée : à croire en ce qu'on fait. Sinon, à quoi bon ?

Une fois de plus, je réagis en secouant la tête.

— Je ne suis pas comme toi. Je fais confiance à Père. Et je sais qu'il ne veut que mon bien. C'est juste que j'aurais voulu... j'aurais préféré avoir plus de temps, finis-je par avouer.

Ce qui était la vérité. Peut-être qu'avec le temps je réussirais à aimer Rosalyn, mais la perspective de me marier et d'avoir un enfant en l'espace de un an seulement me terrorisait.

— Mais tout ira bien, conclus-je irrévocablement pour couper court à la conversation.

Il le fallait.

— Que penses-tu de notre nouvelle invitée ? lançai-je pour changer de sujet.

Damon sourit.

— Katherine, commença-t-il en détachant les syllabes de son prénom comme s'il les savourait une par une. Voilà une fille difficile à cerner, tu ne trouves pas ?

— Si, consentis-je, soulagé que Damon n'ait pas deviné que je rêvais de Katherine toutes les nuits tandis que, la journée, je m'appuyai contre la porte de l'annexe dans l'espoir de la surprendre en train de rire avec sa femme de chambre. Une fois, j'avais même fait un détour par le box de son cheval Clover pour humer l'odeur à l'endroit où on posait la selle et voir si son parfum citron-gingembre y était encore décelable. Non. À cet instant précis, entouré des chevaux dans l'écurie, je m'étais rendu compte que je perdais pied.

— Des filles comme elle, on n'en fait pas à Mystic Falls. Tu crois qu'elle a un soldat, quelque part ? me demanda mon frère.

— Non ! m'exclamai-je, gagné par l'énervement. Elle est en deuil : ses parents sont décédés ! Je serais étonné qu'elle soit à la recherche d'un mâle.

— Bien sûr. (Damon afficha un air contrit.) Je ne sous-entendais rien en particulier. Seulement, si elle a besoin d'une épaule pour pleurer, je lui prête volontiers la mienne.

À ces mots, mes propres épaules se soulevèrent avec rigidité. Bien que j'aie personnellement abordé le sujet, je n'étais plus certain de vouloir entendre ce que mon frère pensait de Katherine. D'ailleurs, si jolie soit-elle, j'avais presque envie qu'un de ses parents éloignés surgisse de Charleston, de Richmond ou d'Atlanta pour lui proposer le gîte et le couvert. Si je ne la voyais plus, peut-être me résoudrais-je à aimer Rosalyn ?

Damon me fixa droit dans les yeux et je sus instantanément quelle impression de tristesse je devais véhiculer à cet instant.

— Haut les cœurs, petit frère. La nuit ne fait que commencer, et c'est ma tournée !

Pourtant, tout le whisky de Virginie n'aurait pas suffi à me faire aimer Rosalyn... ni à me faire oublier Katherine.

6.

Aucun orage n'éclata avant la date de mes fiançailles, quelques jours plus tard. Même à cinq heures de l'après-midi, l'air était toujours aussi chargé d'humidité. Dans la cuisine, j'avais surpris les domestiques en train de raconter que ce temps étrange, qui ne changeait pas, était une conséquence directe des actes des démons qui tuaient les animaux de la région. Pour autant, ces histoires n'empêchèrent pas les gens de tout le comté de venir au manoir de la Grange pour rendre hommage aux États confédérés. L'enfilade de calèches n'en finissait pas de s'allonger le long de l'allée en gravillons qui menait à l'imposant bâtiment en pierre.

— Stefan Salvatore ! entendis-je au moment où je sortais de voiture derrière mon père.

À la seconde où mon pied toucha terre, je vis Ellen Emerson et sa fille, Daisy, qui marchaient bras dessus, bras dessous, leurs deux domestiques sur les talons. Des centaines de lanternes éclairaient les marches en pierre qui menaient aux portes en bois blanc. Du dedans nous parvenaient les accents d'un morceau de musique – une valse.

— Madame Emerson... Daisy...

Je leur tirai la révérence. Depuis notre plus tendre enfance, quand Damon m'avait convaincu de la pousser dans la rivière de Willow Creek, Daisy me détestait.

— Ma parole, ce sont les superbes dames Emerson. (Père s'inclina glamment devant elles.) Merci à toutes les deux d'être venues à ce modeste dîner. C'est un plaisir de voir tous les habitants de la ville. Aujourd'hui plus que jamais, nous devons faire bloc.

Père croisa le regard de la mère.

— Stefan, répéta Daisy avec un petit hochement de tête courtois alors qu'elle prenait ma main.

— Daisy, vous embellissez à vue d'œil. Pourriez-vous s'il vous plaît pardonner à un gentilhomme ses erreurs de jeunesse ?

Elle me décocha un regard noir et, au fond de moi, je poussai un gros soupir. Les mystères ou les cachotteries n'existaient pas à Mystic Falls. Tout le monde savait tout sur tout le monde. Si Rosalyn et moi devions nous marier, nos enfants danseraient avec ceux de Daisy. Ils partageraient leurs conversations, riraient des mêmes blagues, seraient impliqués dans des batailles communes. Le même cycle continuerait à se perpétuer.

— Ellen, me feriez-vous l'honneur de me laisser vous escorter à l'intérieur ? demanda Père, clairement tendu à l'idée que le manoir puisse ne pas être décoré avec exactitude selon ses directives.

La mère de Daisy accepta d'un signe de tête et je restai seul au côté de sa fille, sous les regards vigilants des deux domestiques.

— J'ai appris que Damon était rentré. Comment va-t-il ?

Daisy daignait enfin me parler.

— Mademoiselle Emerson, nous ferions mieux d'aller retrouver votre maman à l'intérieur, l'interrompit sa bonne en la tirant par le bras vers les vastes portes du manoir.

— J'ai hâte de revoir Damon ! Faites-lui passer le message, lança Daisy par-dessus son épaule.

Après un soupir, je pénétrai dans l'édifice. Situé entre la ville et le domaine, il avait autrefois servi de lieu de réunion à la noblesse terrienne du comté avant de devenir l'arsenal de fortune qu'il était actuellement. Ses murs étaient couverts de lierre et de glycine, puis, plus haut, des drapeaux de la Confédération. Des musiciens perchés sur une estrade dans un coin interprétaient avec entrain *Bonnie Blue Flag*^[2] pendant qu'une cinquantaine de couples, au bas mot, circulaient dans la salle un verre de punch à la main. Visiblement, Père n'avait fait l'économie d'aucune dépense et l'évidence sautait aux yeux : c'était plus qu'un simple dîner de bienvenue en l'honneur des troupes.

Je poussai un nouveau soupir et me dirigeai vers le bar.

Je n'avais pas parcouru deux mètres que je sentis une main me taper dans le dos. Dans un demi-tour, je me préparai à sourire faiblement et à accepter les maladroits compliments qui fusaiement déjà ici et là. Quel intérêt d'organiser un dîner pour annoncer des fiançailles si tout le monde était déjà au courant ? me demandai-je avec aigreur.

Je me trouvai nez à nez avec M. Cartwright. Aussitôt, j'affichai ce qui, je l'espérais, ressemblait à de l'excitation.

— Stefan, mon garçon ! L'homme du jour !

Il me tendit un verre de whisky.

— Monsieur. Merci de m'accorder le plaisir de la compagnie de votre fille, dis-je automatiquement avant de tremper, seulement, mes lèvres.

Le lendemain du jour où Damon et moi étions allés à la taverne, je m'étais réveillé avec un mal de tête terrible. J'avais passé la journée au lit, une compresse froide sur le front, tandis que mon frère avait à peine paru affecté par tout le whisky qu'il avait ingurgité. Je l'avais entendu pourchasser Katherine dans le labyrinthe, au fond du jardin. Et chaque éclat de rire m'avait fait l'effet d'un coup de poignard dans la tempe.

— Tout le plaisir est pour moi. Je sais qu'il s'agit d'une bonne fusion. Pratique, à faible risque et avec de nombreuses opportunités de croissance.

— Merci, monsieur. Je suis vraiment désolé pour le chien de Rosalyn.

M. Cartwright remua la tête.

— Ne dites rien à ma femme ou à Rosalyn, mais j'ai toujours eu ce cabot en horreur. Je ne dis pas que je lui souhaitais de mourir comme ça, tué par une autre bête, mais je pense que tout le monde en fait trop. Ces discussions sur des pseudo-démons qu'on entend partout. Les rumeurs sur le fait que la ville est maudite. C'est ce genre de conversations qui inquiètent les habitants, les poussent à croire à d'éventuels dangers. Ça les angoisse de mettre leur argent à la banque, tempêta M. Cartwright, attirant l'attention de plusieurs personnes au passage.

Je souris nerveusement.

Du coin de l'œil, j'aperçus Père qui se comportait en parfait hôte, escortant un à un les convives le long de la longue table au centre de la pièce. Je remarquai qu'à chaque place le couvert était mis avec le délicat service en porcelaine à motifs de fleur de lys de Mère.

— Stefan, m'appela mon père. (Il me tapa vigoureusement l'épaule.) Tu es prêt ? Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Oui.

Je touchai la bague dans la poche de ma veste et le suivis vers l'extrémité de la table. Rosalyn, debout près de sa mère, adressait des sourires crispés à ses parents. Ses yeux rougis, marqués par toutes les larmes qu'elle avait versées sur sa pauvre chienne Penny, juraient avec le rose de sa robe démesurée et ornée d'un trop-plein de fanfreluches.

Alors que nos voisins de table prenaient place, je me rendis compte qu'il restait deux sièges libres

à ma gauche.

— Où est ton frère ? m'interrogea Père à voix basse.

Je lançai un coup d'œil vers la porte. Les musiciens continuaient à jouer ; l'excitation montait dans la salle. Finalement, les portes s'ouvrirent dans un fracas et Damon et Katherine firent leur entrée. Ensemble.

« Ce n'est pas juste », pensai-je hors de moi. Damon avait le droit de se comporter en gamin, de boire et de flirter sans lendemain. Moi j'avais toujours bien agi, en garçon responsable, et à présent j'avais l'impression qu'on me punissait pour ça en me forçant à devenir un homme.

La colère qui me gagna me surprit moi-même. Rongé par une culpabilité immédiate, je m'efforçai d'étouffer mon émotion en avalant d'un trait le verre de vin qui se trouvait à ma gauche. Katherine n'allait tout de même pas venir à un dîner toute seule, si ? Quant à Damon, il ne faisait que se comporter en parfait gentleman et en gentil grand frère.

En outre, ils n'avaient pas d'avenir tous les deux. On n'approuvait les mariages, en tout cas dans notre société, qu'à condition qu'ils permettent à deux familles de s'unir. Et, en tant qu'orpheline, qu'avait Katherine à offrir hormis sa beauté ? Père ne m'aurait jamais laissé l'épouser, mais il en allait de même pour Damon. Enfin, mon frère n'irait pas jusqu'à se marier avec une femme contre l'avis de Père, n'est-ce pas ?

Néanmoins, je ne parvenais pas à quitter des yeux le bras de mon frère qui entourait la taille de guêpe de Katherine. Elle portait une robe verte en mousseline dont le tissu épousait les cerceaux et baleines de sa crinoline. Des murmures s'élevèrent alors qu'elle et Damon rejoignaient leurs places vides au centre de la table. Autour de son cou, son collier bleu brillait ; avant de s'asseoir près de moi, elle me fit un clin d'œil. Sa hanche frôla la mienne et je changeai de position sur ma chaise, mal à l'aise.

— Damon.

Père lui adressa un hochement de tête sévère tandis qu'il prenait place à sa gauche.

— Alors, vous croyez vraiment que les troupes seront descendues jusqu'en Géorgie d'ici l'hiver ? demandai-je exagérément fort à Jonah Palmer, contournant ainsi le danger de parler à Katherine.

En entendant sa voix mélodieuse, je risquai de ne plus avoir le cran de demander Rosalyn en mariage.

— Ce n'est pas la Géorgie qui m'inquiète, mais de rassembler la milice pour régler les problèmes à Mystic Falls. Ces attaques doivent cesser : elles sont intolérables, s'exclama Jonah, le vétérinaire de la ville, qui avait également formé la milice locale.

Il frappa du poing sur la table, si fort que le service en porcelaine émit un son aigu.

Au même instant, une ribambelle de domestiques défila dans le manoir avec des assiettes de faisan. Je pris ma fourchette en argent et jouai avec la viande : je n'avais pas faim. Tout autour résonnaient les conversations habituelles : à propos de la guerre, de ce qu'on pourrait faire pour nos pauvres enfants en uniforme, des dîners et des barbecues à venir, sans oublier les rassemblements paroissiaux. De l'autre côté de la table, Katherine hochait la tête à l'intention d'Honoraria Fells, l'air totalement absorbée. Tout à coup, j'éprouvai une intense jalousie à l'égard d'Honoraria avec ses cheveux grisonnants et crépus. Dans cette discussion en tête à tête dont j'avais tant rêvé, elle jouissait de la pleine attention de Katherine.

— Prêt, fils ?

Lorsque Père me donna un coup de coude dans les côtes, je m'aperçus que les invités avaient déjà vidé leurs assiettes. On remplit à nouveau les verres de vin, le groupe de musiciens, qui avait marqué une pause pendant qu'on servait le plat principal, se remit à jouer, en retrait. Le moment que tout le monde attendait était arrivé : les gens savaient qu'on porterait un toast en l'honneur d'une occasion

spéciale et qu'après on pourrait fêter ça et danser. Les dîners se déroulaient toujours de cette façon à Mystic Falls. Sauf que, personnellement, je n'avais jamais été ainsi le centre de l'attention générale. Comme par hasard, juste à cet instant, Honoria se pencha vers moi tandis que Damon m'adressait un sourire d'encouragement.

Une énorme boule au ventre, j'inspirai profondément et fis tinter mon verre en cristal avec mon couteau. Instantanément, le silence tomba dans la salle et même les domestiques s'arrêtèrent en plein élan pour me fixer.

Je me levai, avalai une grande gorgée de vin pour me donner du courage et me raclai la gorge.

— Je... euh... (Ma voix, basse et forcée, semblait appartenir à un étranger.) J'ai une annonce à faire. (D'où j'étais, je pouvais voir Père serrer sa flûte à champagne, prêt à bondir sur ses jambes pour porter un toast. Je regardai Katherine. Elle m'examinait de ses yeux noirs perçants. Je détournai le regard et agrippai mon verre avec une telle force que je crus que j'allais le casser.) Rosalyn, j'aimerais vous demander votre main. Me feriez-vous cet honneur ? m'empressai-je de terminer tout en cherchant la bague dans ma poche.

Je sortis l'écrin et m'agenouillai devant elle, tournant les yeux vers les siens, bleus et humides.

— Pour vous, dis-je d'un ton bourru.

Je soulevai le couvercle de la boîte et lui présentai le bijou.

Rosalyn poussa un cri aigu et toute la salle se mit à applaudir. Quelqu'un me flanqua une tape dans le dos cependant que Damon me souriait à pleines dents. Katherine battait des mains avec politesse, le visage dénué d'expression.

— Ici.

Je saisis la petite main blanche de Rosalyn et enfilai l'émeraude autour de son doigt. Trop large, elle roula sur le côté vers son petit doigt. On aurait dit une enfant qui joue avec les bagues de sa mère. Cependant, Rosalyn ne parut pas s'offusquer que la bague ne lui aille pas. Au lieu de ça, elle tendit la main devant elle les doigts écartés, admirant les diamants dans lesquels se réfléchissait la flamme des bougies posées sur la table. Des femmes s'agglutinèrent aussitôt autour de nous pour s'extasier sur le bijou.

— Ça se fête ! s'écria mon père depuis la table. Cigares pour tout le monde ! Viens ici, Stefan, mon fils ! Tu fais de moi un père heureux et fier.

J'acquiesçai d'un hochement de tête et m'approchai de lui d'une démarche tremblante. Je trouvais ironique que, alors que je tentais d'obtenir l'approbation de mon père depuis toujours, ce qui le rend le plus heureux soit un acte qui me laissait sans vie, émotionnellement parlant.

— Katherine, accepteriez-vous de danser avec moi ? entendis-je Damon demander dans le tumulte des chaises raclées par terre et des verres entrechoqués.

Je me figeai sur place, l'oreille tendue en attendant sa réponse.

Katherine leva la tête et lança une œillade furtive dans ma direction. Elle soutint mon regard un long moment. Une terrible envie d'arracher la bague du doigt de Rosalyn pour la passer à celui de Katherine s'empara de moi, mais, au même moment, Père me donna un petit coup par-derrière et, avant que j'aie le temps de réagir, Damon saisit la main de Katherine pour la mener vers la piste de danse.

7.

La semaine suivante passa en un éclair, entre séances d'essayage au magasin de Mme Fells, visites auprès de Rosalyn dans le salon mal aéré des Cartwright et rendez-vous à la taverne avec Damon. Je tentai d'oublier Katherine et laissai mes volets fermés pour éviter la tentation de regarder, par-delà la pelouse, la maison d'à côté, tout en me forçant à sourire et à faire signe de la main à Damon et Katherine pendant leurs balades exploratoires des jardins.

Une fois, je montai au grenier pour jeter un œil au portrait de Mère. Je me demandai quel conseil elle m'aurait donné. « L'amour est patience », disait-elle avec son accent français mélodieux dans mes souvenirs, en écho aux écrits de la Bible. Cette notion me réconfortait. Peut-être que l'amour finirait par rejaillir sur Rosalyn et moi.

Après cela, je fis de mon mieux pour aimer Rosalyn ou, tout du moins, pour développer une sorte d'affection à son égard. Je savais que, sous les apparences d'une jeune fille taciturne aux cheveux d'un blond filasse, elle ferait grâce à sa gentillesse une épouse dévouée et une bonne mère. Les moments que nous avons passés ensemble récemment s'étaient relativement bien déroulés. D'ailleurs, Rosalyn s'était montrée d'extrêmement bonne humeur. Elle avait adopté un nouveau chiot, noir, au poil soyeux, qu'elle avait baptisé Sadie et traînait partout avec elle de peur qu'il ne connaisse le même destin tragique que Penny. À un moment, lorsque Rosalyn avait levé vers moi des yeux bleus remplis d'adoration afin de me demander si je préférerais les lilas ou les gardénias pour le jour de notre mariage, je faillis me prendre d'affection pour elle. Peut-être n'en faudrait-il pas plus ?

Père n'avait pas perdu de temps pour ce qui était d'organiser la fête suivant l'annonce de nos fiançailles. Cette fois, il s'agissait d'un barbecue au domaine auquel il avait convié tous les habitants dans un rayon de trente kilomètres. Je ne reconnus qu'une poignée de gens parmi les jeunes, les jolies filles et les soldats qui grouillaient près du labyrinthe et se comportaient comme si la propriété était la leur. Enfant, j'adorais les fêtes à Veritas – occasions parfaites pour courir jusqu'à l'étang avec nos amis, jouer à cache-cache dans les marais, faire une balade à cheval jusqu'au pont Wickery puis se défier de plonger dans les profondeurs glacées de Willow Creek. Aujourd'hui, en revanche, je n'attendais qu'une chose : que tout soit terminé pour pouvoir me retrouver seul dans ma chambre.

— Stefan, ça vous dit de partager un whisky avec moi ? me proposa Robert depuis le bar de fortune installé près du portique.

À en juger par son sourire en coin, il était déjà ivre.

Il me tendit un verre couvert de gouttes d'eau et inclina le sien pour trinquer.

— Bientôt, cet endroit grouillera de petits Salvatore qui courront partout. Vous imaginez ?

D'un grand geste de la main, il brassa l'air devant lui comme pour me montrer de quelle place ma famille imaginaire disposerait pour grandir.

Dans mon verre, je fis tourner mon whisky, l'air penaud, incapable de me représenter le tableau.

— En tout cas, c'est votre père qui a de la chance. Sans oublier Rosalyn, conclut Robert.

Il choqua son verre contre le mien une dernière fois avant d'aller rejoindre le contremaître des Lockwood pour discuter.

Je soupirai et m'assis sur la balancelle du porche, témoin en retrait des moments de gaieté environnants. J'aurais dû me sentir heureux, je le savais. Père ne voulait que mon bien, j'en étais persuadé. De même qu'il n'y avait rien à reprocher à Rosalyn.

Alors pourquoi ces fiançailles me faisaient-elles l'effet d'un couperet prêt à s'abattre sur moi ?

Sur la pelouse, des invités mangeaient, riaient et dansaient tandis qu'un groupe de musiciens amateurs composé de mes copains d'enfance Ethan Giffin, Brian Walsh et Matthew Hartnett jouait une version de *Bonnie Blue Flag*. Le ciel était dégagé et la douceur de l'air n'était perturbée que par le léger piquant de la brise qui nous rappelait que l'automne ne tarderait pas à s'installer. Au loin, des enfants de l'école se balançaient sur la grille en criant. De voir les autres éprouver autant de joie sans pouvoir la partager me plomba le cœur.

Je me levai et rentrai dans la maison en direction du bureau de Père. Je fermai la porte derrière moi et laissai échapper un soupir de soulagement. Un timide jet de lumière peinait à percer les lourds rideaux en soie damassée. La pièce, fraîche, sentait le cuir imbibé d'huile et les vieux livres. Je pris un mince volume des sonnets de Shakespeare et l'ouvris à la page de mon poème préféré. Il parvint à m'apaiser, ses vers me rappelant l'amour et la beauté du monde. Peut-être que de les trouver dans l'art me suffirait à tenir.

Je m'installai au fond du fauteuil de Père, dans un coin, et feuilletai distraitement les pages de papier pelure. Je ne pourrais dire avec précision combien de temps je restai assis là, bercé par les mots, mais plus je les lisais, plus je sentais le calme me gagner.

— Que lisez-vous ?

La voix me fit sursauter et le livre tomba de mes genoux avec fracas.

Katherine, debout à l'entrée du bureau, était vêtue d'une simple robe en soie blanche qui épousait chaque courbe de son corps. Toutes les autres femmes conviées à la fête portaient des crinolines et des couches de mousseline, véritable rempart entre elles et le monde. Katherine, à l'inverse, ne semblait pas du tout gênée d'exposer aux yeux de tous ses épaules à la peau blanche. Indifférent à l'égard du respect des bienséances, je détournai le regard.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec tout le monde ? dis-je, penché pour ramasser mon livre.

Katherine fit un pas vers moi.

— C'est à vous qu'il faut le demander. C'est une fête en votre honneur, non ?

Elle se percha sur l'accoudoir.

— Avez-vous lu Shakespeare ?

Je pointai du doigt le livre ouvert sur mes genoux, ne cherchant en réalité qu'à changer bêtement de sujet de conversation. Je n'avais encore jamais rencontré de fille connaissant bien son œuvre. Pas plus tard que la veille, Rosalyn avait avoué ne pas avoir ouvert un livre en trois ans, autrement dit depuis sa sortie de l'école de jeunes filles. Même alors, le dernier ouvrage qu'elle avait survolé était un banal manuel sur les règles de base pour être une épouse de sudiste modèle.

— Shakespeare, répéta-t-elle en appuyant de son accent sur les trois syllabes.

C'étaient de drôles d'intonations, qui différaient de tout ce que j'avais entendu auparavant chez les habitants d'Atlanta. Distraite, elle balançait ses jambes d'avant en arrière. J'en profitai pour remarquer qu'elle ne portait pas de bas. Avec peine, j'en détachai mes yeux.

— « Vous comparerai-je à un jour d'été ? » cita-t-elle.

Je levai les yeux, abasourdi.

— « Vous êtes plus tendre et bien plus tempérée », complétois-je.

Dans ma poitrine, mon cœur s'était emballé tandis que mon esprit semblait fonctionner au ralenti, ce qui me donnait l'étrange sensation d'être en train de rêver.

Katherine retira le livre de mes genoux et le referma dans un grand bruit.

— Non, déclara-t-elle avec fermeté.

— Mais c'est la suite de la citation, m'exclamai-je, irrité qu'elle mette fin à un jeu dont j'avais cru comprendre les règles.

— C'est ainsi que le vers se termine selon M. Shakespeare. Personnellement, je vous posais une simple question. Dois-je vous comparer à une journée d'été ? Êtes-vous digne de cette comparaison, monsieur Salvatore ? À moins que vous n'ayez besoin d'un livre pour vous décider ? termina Katherine, qui tenait le volume juste hors de ma portée, un grand sourire aux lèvres.

Je m'éclaircis la voix alors que, dans mon esprit, toutes sortes de pensées fusaient. Damon, à ma place, aurait naturellement trouvé quelque chose de spirituel à répondre. Seulement, lorsque j'étais en présence de Katherine, je me sentais tel un petit garçon qui essayait d'impressionner une fille en lui montrant un crapaud tout juste capturé au bord d'un étang.

— Eh bien, c'est plutôt mon frère que vous pourriez comparer à une journée d'été. Vu tout le temps que vous avez passé avec lui.

Aussitôt, mes joues s'empourprèrent. J'aurais tout donné pour pouvoir effacer ce que je venais de dire. La jalousie mesquine transparaissait si clairement dans ma voix.

— Disons une journée d'été avec quelques orages à l'horizon, précisa Katherine, les sourcils arqués. Mais vous, Stefan le Sage, êtes différent du sombre Damon. Ou... (Son regard se perdit dans le lointain tandis qu'un sourire passait sur son visage.) Du pimpant Damon.

— Je peux être pimpant moi aussi, quand je veux, rectifiai-je avec irritation avant même de me rendre compte de ce que j'avais dit.

Je secouai la tête, frustré. C'était comme si Katherine, parfois, me poussait malgré moi à parler sans réfléchir. Elle avait un esprit si vif que, quand je discutais avec elle, j'avais parfois l'impression d'être dans un état de rêverie où rien de ce que je disais n'aurait de conséquences mais où tout comptait néanmoins.

— J'aimerais bien voir ça, Stefan, commenta Katherine. (Elle plaça une main glacée sur mon front.) J'ai appris à connaître Damon, mais je vous connais à peine. C'est regrettable, vous ne trouvez pas ?

Au loin, les musiciens jouèrent les premières notes de *I'm a Good Old Rebel*^[3].

Je savais qu'il aurait fallu que je retourne dehors, fumer un cigare avec M. Cartwright, faire valser Rosalyn, porter un toast à mon statut de gentilhomme de Mystic Falls. À la place, je ne bougeai pas de mon fauteuil, regrettant de ne pouvoir rester ici, à respirer le parfum de Katherine, pour l'éternité.

— Puis-je faire une observation ? demanda-t-elle. (Elle s'inclina vers moi et une boucle brune rebelle rebondit sur son front. Je dus lutter de toutes mes forces pour ne pas en dégager son visage.) Je n'ai pas l'impression que ce qui se déroule en ce moment – le barbecue, les fiançailles, tout ça – vous plaise.

Mon cœur tambourina dans ma poitrine. Je cherchai du regard Katherine, ses yeux bruns. La semaine qui avait précédé, j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour ne pas laisser transparaître mes sentiments. M'avait-elle surpris à épier, près de la maison d'amis ? M'avait-elle vu chevaucher Mezzanotte vers la forêt pendant qu'elle et Damon se promenaient dans les jardins alors que je tentais d'échapper à l'écho de leurs rires ? Était-elle, pour une mystérieuse raison, capable de lire dans mes pensées ?

Katherine sourit tristement.

— Pauvre, gentil et loyal Stefan. On ne vous a pas encore appris que les règles sont établies pour être enfreintes ? Vous ne rendrez personne heureux – ni votre père, ni Rosalyn, ni les Cartwright – si

vous ne l'êtes pas vous-même.

Je me raclai la gorge, blessé par le constat que cette femme – une inconnue il y a encore quelques semaines – me comprenait mieux que mon propre père... ou même que ma future femme...

Katherine se leva pour examiner la bibliothèque. Elle en sortit un épais volume relié en cuir intitulé *Les Mystères de Mystic Falls*. C'était la première fois que je le voyais. Un sourire anima ses lèvres rosées et elle me fit signe de la rejoindre sur le canapé. Je savais pertinemment que l'idée était mauvaise mais je ne pus résister, comme en transe. Après avoir traversé la pièce, je m'enfonçai contre le coussin frais en cuir craquelé près du sien et me laissai aller.

Après tout, qui sait ? Peut-être que quelques moments passés en sa compagnie suffiraient à dissiper ma mélancolie.

8.

Difficile de dire avec certitude combien de temps nous restâmes dans le bureau, tous les deux. La vieille horloge de Grand-père battait la mesure, mais seule la mélodie rythmée de la respiration de Katherine me touchait, associée à la façon qu'avait la lumière de se poser sur ses mâchoires anguleuses et au rapide claquement du papier chaque fois que nous tournions la page. J'étais vaguement conscient que j'aurais dû prendre congé sans tarder, mais, chaque fois que je pensais à la musique, aux danses et aux assiettes de poulet frit ou encore à Rosalyn, la paralysie me gagnait. Littéralement.

— Vous ne lisez pas ! me lança Katherine à un moment, comme elle levait les yeux des *Mystères de Mystic Falls*.

— Non, en effet.

— Pourquoi ? Vous êtes distrait ?

Elle se leva et ses épaules menues s'étirèrent quand elle reposa le livre sur une étagère. Elle le rangea au mauvais endroit, près des manuels de géographie de Père.

— Ici, lui murmurai-je par-derrière alors que je prenais le livre pour le replacer sur l'étagère du dessus.

La senteur citron-gingembre m'emporta et je chancelai, étourdi. Elle me fit face, ses lèvres à quelques centimètres des miennes, et, tout à coup, l'enivrement procuré par son parfum atteignit la limite du supportable. Bien que, dans ma tête, je sache que c'était mal, mon cœur ne se départait pas de l'idée que, si je n'embrassais pas Katherine, je ne serais jamais rassasié et complètement moi. Mes paupières se fermèrent et je me penchai en avant jusqu'à effleurer sa bouche.

L'espace d'un instant, ma vie sembla prendre enfin sens. J'imaginai Katherine courant pieds nus dans les champs derrière l'annexe tandis que je galopais à ses trousses, notre jeune fils jeté par-dessus mon épaule.

Mais là, sans crier gare, une image de Penny, la gorge tranchée, frappa mon esprit. Je reculai aussitôt, comme si la foudre s'était abattue sur moi.

— Je suis désolé ! dis-je dans un mouvement de retrait, en trébuchant sur une petite table basse où s'empilaient des ouvrages de Père.

Ils tombèrent par terre, leur son étouffé par l'épaisseur des tapis d'Orient. Le goût d'une culpabilité cuisante emplit subitement ma bouche. Que venais-je de faire ? Et si mon père était entré, poussé par le désir de partager sa cave à cigares avec M. Cartwright ? Cette vision d'horreur se déchaîna subitement dans mon cerveau.

— Je dois... je dois y aller. Il faut que j'aille retrouver ma fiancée.

Sans un regard pour Katherine et l'expression d'incrédulité qui devait marquer son visage à cet instant, je fuis le bureau et traversai la véranda vide au pas de course, en direction du jardin.

La nuit tombait à peine. Les calèches se mettaient en route, transportant mères, jeunes enfants et

bons vivants qui restaient prudents et redoutaient d'être attaqués par un animal. C'était maintenant que l'alcool allait couler à flots, les musiciens hausser le volume et les filles se surpasser sur la piste de danse dans l'espoir d'attirer l'attention d'un soldat sudiste basé dans un camp voisin. Je retrouvai peu à peu ma respiration et mon calme. Personne ne pouvait savoir où j'étais passé et encore moins ce que j'avais fait, de toute façon.

D'un pas résolu, je rejoignis le cœur de la fête, faisant mine de ne m'être absenté que pour aller remplir mon verre au bar. J'aperçus Damon, assis avec d'autres soldats, qui jouait au poker dans un recoin du porche. À côté, cinq filles, serrées les unes contre les autres sur la balancelle, ricanaient et parlaient fort. Père et M. Cartwright marchaient vers le labyrinthe, un verre de whisky dans une main tandis que, de l'autre, ils ponctuaient de grands gestes une conversation de toute évidence passionnée sur – je l'aurais parié – les avantages de la fusion Cartwright-Salvatore.

— Stefan ! (Je sentis une main me taper dans le dos.) On se demandait où avaient disparu les invités d'honneur. De nos jours, il n'y a plus aucun respect pour les aînés, déclara Robert avec jovialité.

— Rosalyn n'est toujours pas arrivée ?

— Vous connaissez les filles. Elles doivent être impeccables partout où elles vont, surtout lorsqu'elles célèbrent leurs fiançailles.

Les paroles de Robert sonnaient juste, pourtant des frissons glacés que je ne pouvais expliquer montèrent le long de ma colonne vertébrale.

Était-ce mon imagination ou bien le soleil s'était-il couché remarquablement vite ? Les convives, sur la pelouse, s'étaient métamorphosés en silhouettes imprécises en l'espace des cinq minutes que j'avais passées dehors, et je ne parvenais plus à distinguer Damon parmi le groupe de joueurs sous le porche.

Laissant Robert, je me frayai un chemin parmi les invités. C'était étrange de la part de Rosalyn de ne pas être présente à une fête donnée en son honneur. Et si, sans que je sache comment, elle était entrée dans la maison et avait vu...

Non, c'était impossible. La porte était fermée, les stores baissés. Je marchai d'un bon pas vers les quartiers des domestiques, près de l'étang, où se déroulaient leurs propres festivités, souhaitant voir si le chauffeur de Rosalyn était arrivé.

La lune se reflétait dans l'eau, baignant d'une inquiétante lueur verdâtre les rochers et les saules qui cernaient l'étang. L'herbe, mouillée de rosée, portait encore les traces de notre partie de football, à Damon et à moi. La brume qui s'élevait de terre jusqu'à hauteur de genoux me fit regretter de ne pas porter mes bottes plutôt que des chaussures élégantes.

Je plissai les yeux. Au pied d'un saule – celui qu'avec mon frère j'avais passé des heures à escalader durant notre enfance – se profilait dans l'ombre une forme semblable à un gros nœud de racine. Sauf que je n'avais pas souvenir qu'il y avait une racine à cet endroit. Je me concentrai encore davantage sur la scène. Pendant un instant, je me demandai si ce n'était pas un couple d'amants enlacés essayant d'échapper aux regards indiscrets. Je souris malgré moi ; au moins quelqu'un avait trouvé l'amour au cours de cette fête.

Puis les nuages se déplacèrent et le clair de lune inonda l'arbre, ainsi que la forme au sol. Tétanisé, je me rendis compte que la silhouette n'était pas celle de deux amants enlacés. C'était Rosalyn, ma promise, la gorge béante, les yeux mi-clos et levés vers les branches comme si elles déterraient le secret de l'Univers dont elle était désormais exclue.

9.

J'ai du mal à décrire en détail les événements qui survinrent par la suite.

Je me souviens des bruits de pas et des cris, des domestiques qui priaient devant leur maison. Je me rappelle être resté à genoux à pousser des hurlements d'horreur, de pitié et d'effroi. Je revois M. Cartwright me tirer vers lui, laissant sa femme tomber à genoux et pleurer, pousser des plaintes d'animal blessé.

Je me souviens de l'arrivée de la police. De Père et Damon qui se tordaient les mains et chuchotaient à mon propos, tels deux alliés à la recherche de la meilleure stratégie pour me venir en aide. Je tentai de les rassurer, de leur dire que j'allais bien. Après tout, j'étais en vie. Les mots, pourtant, ne passaient pas la frontière de mes lèvres.

À un moment, le docteur Janes passa ses bras sous mes aisselles et me hissa sur mes pieds. Peu à peu, des hommes que je ne connaissais pas m'encerclèrent pour me traîner jusqu'au porche des quartiers des domestiques. Là-bas, on marmonna des paroles inaudibles et on convoqua Cordelia.

— Ça... ça va, soufflai-je enfin, gêné d'être l'objet de tant d'attentions alors que c'était Rosalyn qu'on venait d'assassiner.

— Chhh, Stefan. Ça suffit, répondit Cordelia, son visage à la peau parcheminée trahissant l'inquiétude.

Elle pressa ses mains sur ma poitrine et formula une prière à mi-voix avant de sortir une minuscule fiole de sous les pans volumineux de sa jupe. Elle l'ouvrit et la porta à mes lèvres.

— Buvez, m'enjoignit-elle.

Le liquide au goût de réglisse coula dans ma gorge.

— Katherine ! gémis-je.

Je plaquai alors ma main sur ma bouche, mais déjà la surprise se lisait sur le visage de Cordelia. Aussitôt, elle m'administra une autre dose de sa potion. Je battis en retraite vers les marches du porche, trop fatigué pour penser.

— Son frère n'est pas loin, déclara la guérisseuse d'une voix indistincte, comme si elle parlait sous l'eau. Allez le chercher.

Des bruits de pas se firent entendre et je rouvris les yeux, pour découvrir, un instant plus tard, Damon debout près de moi. Il avait le teint livide.

— Il tiendra le coup ? demanda-t-il en se tournant vers Cordelia.

— Je pense... commença le docteur Janes.

— Il a besoin de repos. Et de calme. Dans une chambre noire, déclara la femme avec fermeté.

Damon hocha la tête.

— Je suis le... Rosalyn... J'aurais dû...

Impossible de terminer ma phrase. Qu'aurais-je dû faire ? Partir à sa recherche bien plus tôt au lieu de passer mon temps à vouloir embrasser Katherine ? Insister pour lui faire escorte tout au long

de la soirée ?

— Chhh... fit Damon entre ses dents.

Il m'aida à me relever et je parvins à rester debout près de lui en dépit de mes jambes flageolantes. Père surgit de nulle part et m'empoigna l'autre bras. Ainsi, je réussis à quitter le porche d'une démarche mal assurée pour rejoindre la maison. Nos hôtes, debout sur la pelouse, s'agrippaient les uns aux autres tandis que le shérif Forbes ordonnait à la milice de fouiller les bois alentour. Damon me guida jusqu'à la porte de derrière puis dans l'escalier. Dans ma chambre, il me laissa m'affaler sur mon lit. J'eus le temps de sentir les draps de coton se refermer sur moi, et puis plus rien que le noir absolu.

Le lendemain matin, j'ouvris les paupières sur des faisceaux lumineux qui paraient d'une mosaïque éclatée le parquet en merisier de ma chambre.

— Bonjour, petit frère.

Damon était assis dans un renforcement, sur le rocking-chair de notre arrière-grand-père. Notre mère nous y avait bercés quand nous étions bébés au son de douces mélodies censées nous endormir. Mon frère avait les yeux injectés de sang. Avait-il passé toute la nuit là, à me veiller ?

— Rosalyn est morte ?

Pourquoi poser la question quand l'évidence de la réponse sautait aux yeux ?

— Oui.

Damon se leva et se dirigea vers la cruche en cristal posée sur la commode en châtaignier. Il remplit un gobelet d'eau qu'il me tendit. Je luttais pour me redresser.

— Non, ne bouge pas, commanda-t-il avec l'autorité d'un officier.

Jamais je ne l'avais entendu employer pareil ton. Je me laissai retomber contre les oreillers de plumes ; mon frère me fit boire comme un nouveau-né. Le liquide transparent et frais coula le long de mon œsophage tandis que je me repassai une nouvelle fois le film de la veille.

— A-t-elle souffert ?

Un flot d'images insoutenables déferla dans mon esprit. Au moment où je récitais des vers de Shakespeare, Rosalyn devait être en train de préparer son arrivée en fanfare. Elle avait dû éprouver une telle excitation à montrer sa robe, à faire se pâmer d'admiration les autres filles devant sa bague de fiançailles, à laisser les femmes plus âgées la prendre à part pour discuter des détails de sa nuit de noces. Je l'imaginai qui filait d'un bout à l'autre de la pelouse, puis, en entendant des bruits de pas se rapprocher dans son dos, je la voyais se tourner et sortir des crocs luisant au clair de lune. Je frissonnai à cette idée.

Damon s'approcha et posa une main sur mon épaule. La scène imaginaire et terrifiante stoppa net.

— Généralement, on meurt en moins d'une seconde. C'est comme ça que ça se passait dans les combats et je suis persuadé que ça a été le cas pour ta Rosalyn. (Il retourna s'asseoir et se massa les tempes.) Ils croient que c'était un coyote. La guerre attire les gens à l'est et, d'après eux, les animaux suivent la piste du sang.

— Des coyotes, répétais-je, ma voix se brisant sur la deuxième syllabe.

Le mot entraîna pour la première fois dans mon vocabulaire, comme « tuée » ou « veuf ».

— Évidemment, il y a les gens qui pensent qu'il s'agit de l'œuvre de démons. Père en fait partie. (Damon leva les yeux au ciel.) Il ne manquait plus que ça dans cette ville : une épidémie d'hystérie collective. Et le pire, dans cette petite rumeur en particulier, c'est que tant que les habitants seront convaincus que Mystic Falls est la proie d'une espèce de force satanique, ils cesseront de prêter attention à la guerre et au fait qu'elle est en train de déchirer notre pays. Cette façon de se voiler la face est vraiment une mentalité que je ne comprends pas.

Je hochai la tête sans vraiment écouter, incapable d'envisager la mort de Rosalyn à la lumière d'un débat sur la guerre. Au son du radotage de Damon, je me rallongeai et fermai les yeux. Je

convoquai le souvenir du visage de ma fiancée au moment où je l'avais trouvée. Là, dans l'obscurité, elle avait paru différente, avec des yeux étonnamment grands et luminescents. Comme si elle avait vu quelque chose d'affreux. Et qu'elle avait souffert atrocement.

10.

Le 4 septembre 1864

Minuit. Trop tard pour m'endormir et trop tôt pour être debout. Une bougie se consume sur ma table de nuit ; sa flamme qui vacille projette des ombres de mauvais augure.

Je suis déjà hanté. Me pardonnerai-je un jour de n'avoir pas trouvé Rosalyn avant qu'il soit trop tard ? Et pourquoi faut-il que je continue à penser à celle que je me suis juré d'oublier ?

Mon cœur bat la chamade. Cordelia reste en permanence à la porte pour me proposer quelque chose à boire, des pastilles pour la gorge, des herbes en poudre. Je dis oui à tout, comme le ferait un enfant en convalescence. Père et Damon me jettent des coups d'œil lorsqu'ils me croient endormi. Sont-ils au courant pour mes cauchemars ?

Je pensais que le mariage était un destin plus redoutable que la mort. J'avais tort. Je me suis trompé sur tant de choses, trop de choses... Tout ce qu'il me reste à faire est d'implorer le pardon dans mes prières et d'espérer qu'à un moment, d'une manière ou d'une autre, je parviens à rassembler suffisamment de force depuis les tréfonds de mon âme pour reprendre le chemin du bien et y avancer résolument. Je vais y arriver. Il le faut. Pour Rosalyn.

Et pour elle.

À présent, je vais souffler la bougie en espérant que le sommeil m'emporte rapidement...

— Stefan ! Il est l'heure de te lever ! s'écria Père en claquant la porte de ma chambre.

— Quoi ?

Je peinaï à me redresser. Quelle heure pouvait-il être ? Quel jour ? Combien de temps s'était-il écoulé depuis la mort de Rosalyn ? Impossible à dire. Les jours se fanaient dans les nuits sans que je puisse jamais vraiment faire autre chose que m'assoupir et vivre de terribles cauchemars. Sans Cordelia, je n'aurais rien mangé du tout, mais elle persistait à entrer dans ma chambre avec ses remèdes et me les administrait à la petite cuillère, histoire de s'assurer que je les prenais convenablement. Elle avait ainsi préparé du poulet frit avec des gombos et une sorte de purée épaisse qu'elle appelait « ragoût du malade » et qui, selon elle, contribuerait à mon rétablissement.

Elle en avait laissé un autre – sous forme de boisson cette fois – sur ma table de chevet. Je le bus d'un trait.

— Prépare-toi. Alfred va te donner un coup de main, me prévint mon père.

— Me préparer à quoi ?

Je balançai mes jambes dans le vide et les posai sur le plancher avant d'aller jusqu'au miroir en boitillant. Mon menton était couvert d'une barbe de plusieurs jours. Quant à mes cheveux couleur fauve, ils étaient dressés dans tous les sens. J'avais les yeux rouges et ma chemise de nuit tombait sur mes épaules. J'étais affreux.

Père, debout près de moi, examinait mon reflet dans la glace.

— Rends-toi présentable. Aujourd’hui c’est l’enterrement de Rosalyn, et il importe aux Cartwright, comme à moi d’ailleurs, que nous soyons présents. Nous voulons montrer à tout le monde que nous faisons front ensemble contre le mal qui ravage notre ville.

Tandis que Père pérorait au sujet des démons, je réfléchissais à la perspective de me trouver face aux Cartwright pour la première fois depuis l’événement. Je me sentais toujours atrocement coupable et je ne pouvais m’empêcher de penser que l’attaque n’aurait pas eu lieu si j’étais resté sous le porche à attendre Rosalyn au lieu de traîner dans le bureau en compagnie de Katherine. Dehors, je l’aurais aperçue qui traversait les champs dans sa robe rose. Peut-être aurais-je même affronté la mort à ses côtés et elle n’aurait pas été attaquée par cet animal de malheur toute seule. J’avais beau ne pas être tombé amoureux de Rosalyn, le fait de ne pas avoir été là pour la sauver m’était insupportable.

— Eh bien, allons-y, dit Père avec impatience au moment où Alfred entrait, une chemise en lin et un costume noir croisé en main.

Je blêmis. C’était la tenue que je devais porter à mon mariage. Quant à l’église où nous ferions nos adieux à Rosalyn, il était prévu que ce soit le lieu de l’échange de nos vœux matrimoniaux. Néanmoins, je réussis à enfiler le costume, laissai Alfred m’assister lors de mon rasage car mes mains tremblaient trop et émergeai une heure plus tard, paré pour accomplir mon devoir.

Je gardai la tête penchée tout en suivant Père et Damon jusqu’à la calèche. Mon père s’assit devant, près d’Alfred, tandis que mon frère prit place à mes côtés, derrière.

— Comment ça va, petit frère ? me demanda-t-il par-dessus le bruit des sabots de Duke et Jake qui claquaient sur Willow Creek Road.

— Pas très bien, répondis-je d’un air solennel, une grosse boule dans la gorge.

Damon posa une main sur mon épaule. Les pies jacassaient, les abeilles bourdonnaient et le soleil parait les arbres d’une auréole dorée. Toute la calèche embaumait le gingembre et je sentis mon estomac se soulever. Ce parfum, c’était celui de la culpabilité d’avoir convoité une femme qui ne serait jamais la mienne – c’était impossible.

— Ton premier mort... je veux dire... la première fois que tu es confronté à la mort, ça te change pour toujours, déclara finalement mon frère juste comme le véhicule s’arrêtait devant l’église blanche à clin.

Les cloches sonnaient et, dans la ville, toutes les boutiques étaient fermées pour la journée.

— Mais peut-être que ce changement est un bien, ajouta-t-il.

Nous parvînmes à l’entrée du bâtiment à l’instant où le docteur Janes y pénétrait en titubant, sa canne dans une main, une flasque de whisky dans l’autre. Pearl et Anna étaient assises l’une à côté de l’autre, Jonathan Gilbert derrière elles, les coudes appuyés sur le banc d’église de Pearl, à quelques centimètres de ses épaules.

Le shérif Forbes occupait sa place habituelle, au deuxième rang ; il foudroyait du regard l’attroupement des femmes de la taverne trop fardées, venues rendre hommage à la défunte. En bordure de leur groupe se tenait Alice, la fille du comptoir, qui se rafraîchissait avec un éventail en soie.

Calvin Bailey, l’organiste, jouait une adaptation du *Requiem* de Mozart, mais il faisait une fausse note toutes les mesures ou presque. Au premier rang, M. Cartwright regardait droit devant pendant que Mme Cartwright sanglotait dans un mouchoir en dentelle. Face à l’autel, un cercueil en chêne fermé trônait sous un lit de fleurs. Sans mot, je marchais jusqu’à lui et m’agenouillai.

— Je suis tellement désolé, murmurai-je en touchant le cercueil, qui me parut dur et froid.

Tout à coup, des images de ma fiancée se précipitèrent dans ma tête : Rosalyn riant avec son nouveau chiot, discutant avec insouciance des compositions florales pour notre mariage, bravant la colère de sa domestique alors qu’elle me plantait un baiser d’au revoir sur la joue, un jour où je lui

avais rendu visite. Je retirai ma main du cercueil et joignis les deux, en position de prière.

— J'espère que Penny et toi vous êtes retrouvées au paradis. (Je me penchai en avant pour effleurer le cercueil de mes lèvres. Je voulais qu'elle sache, où qu'elle soit, que j'aurais appris à l'aimer avec le temps.) Adieu.

Je fis demi-tour afin d'aller m'asseoir et me figeai sur place, nez à nez avec Katherine. Elle portait une robe de coton bleu marine qui tranchait avec la marée de crêpe noir qui recouvrait les bancs de l'église.

— Toutes mes condoléances, dit Katherine, une main posée sur mon bras.

Je tressaillis et me dégageai. Comment osait-elle me toucher avec une telle familiarité en public ? Ne se rendait-elle pas compte que, si nous n'étions pas restés si longtemps ensemble pendant le barbecue, cette tragédie ne se serait peut-être jamais produite ?

L'inquiétude se lut subitement dans ses yeux sombres.

— J'imagine combien cela doit être dur pour vous, poursuivit-elle. Si je peux faire quoi que ce soit...

Je fus pris d'une soudaine vague de culpabilité d'avoir pu croire qu'elle faisait autre chose que me témoigner de la compassion. Après tout, ses parents étaient décédés eux aussi. Ce n'était qu'une jeune fille soucieuse d'offrir son aide en pareille circonstance. Elle paraissait si triste que, l'espace d'une seconde, je fus tenté de la reconforter.

— Merci, dis-je à la place entre mes dents pour la préserver de mon haleine fétide de malade.

Je me dirigeai vers mon banc, où je me glissai près de Damon. Il avait les mains croisées pieusement sur un exemplaire de la Bible. Je le surpris à lever furtivement les yeux lorsque Katherine accomplit une rapide génuflexion devant le cercueil. En suivant le regard de mon frère, je remarquai que plusieurs de ses boucles, sorties de son chapeau, s'enroulaient autour du fermoir de son collier bleu.

Quelques minutes plus tard, le *Requiem* cessa et le pasteur Collins s'installa aussitôt devant l'autel.

— Nous sommes ici rassemblés pour rendre hommage à une vie reprise bien trop rapidement. Le diable est parmi nous, mais nous ne porterons pas seulement le deuil de cette tragédie, nous en ressortirons également renforcés, psalmodia-t-il.

Discrètement, je jetai un œil à Katherine, par-delà l'allée. Sa domestique, Emily, était assise d'un côté, tandis que Pearl se trouvait de l'autre. Elle avait les mains jointes en signe de prière. Elle se tourna légèrement, comme pour me regarder, et je me forçai à détourner les yeux avant que nos regards se croisent. Manquer de respect à Rosalyn en pensant à Katherine était la dernière chose que je voulais.

Je levai la tête vers le clocher de l'église, avec ses poutres enchevêtrées, et pensai : « Je vous demande pardon », dans l'espoir que Rosalyn, où qu'elle soit, entendrait mon message.

11.

La brume s'enroulait autour de mes chevilles alors que je marchais vers le saule. Le soleil déclinait rapidement, mais je parvenais tout de même à distinguer une silhouette tapie entre les racines.

Je risquai un nouveau coup d'œil. C'était Rosalyn dans sa robe de soirée qui scintillait dans la faible lueur de cette fin de journée. Un jet de bile remonta dans ma gorge. Comment pouvait-elle être là ? On l'avait enterrée, et elle reposait six pieds sous terre au cimetière de Fell's Church.

Tandis que je m'approchais, m'armant de courage, un couteau bien serré entre les doigts, dans ma poche, je remarquai que ses yeux sans vie réfléchissaient le vert des feuilles au-dessus d'elle. Ses boucles brunes collaient à son front moite et sa gorge n'était pas le moins du monde tranchée. Au lieu de ça, son cou portait la trace de deux petits trous. Comme guidé par une main invisible, je tombai à genoux près d'elle.

— Je suis désolé, chuchotai-je, les yeux baissés sur le tapis de terre craquelée.

Je levai ensuite la tête et me figeai d'horreur : ce n'était pas le corps de Rosalyn.

Mais celui de Katherine.

Un soupçon de sourire incurvait ses lèvres comme si elle avait été en train de rêver.

Une terrible envie de hurler m'envahit. Je n'allais pas laisser aussi Katherine mourir. Mais, alors que je m'approchais de ses blessures, elle se redressa. Son visage se métamorphosa, le brun de ses boucles laissant place à un blond filasse tandis que ses yeux rougeoyaient soudain.

Je fis un bond en arrière.

— C'est votre faute !

Les mots rompirent le silence de la nuit en émettant un son creux, comme surgi d'un autre monde, irréel. La voix n'était ni celle de Katherine, ni celle de Rosalyn. Elle appartenait à un démon.

Je me mis à hurler et, d'un geste vif, empoignai mon canif pour l'agiter devant moi. Le démon se jeta sur moi pour m'enserrer le cou de ses mains. Il abattit ses canines tranchantes sur la peau de ma gorge et tout devint noir...

Je me réveillai couvert d'une sueur froide et m'assis aussitôt. Dehors, un corbeau croassa. Au loin, j'entendis des enfants jouer. Le soleil mouchetait mon couvre-lit blanc de lumière. Sur mon bureau était posé un plateau-repas. Il faisait jour et le lit était le mien.

J'avais rêvé. Je me remémorai les funérailles, le retour de l'église, mon extrême fatigue alors que je gravissais les marches jusqu'à ma chambre. Ce n'était qu'un rêve, la conséquence directe d'un trop-plein d'émotions et de stimulation aujourd'hui. *Un rêve*, me répétais-je dans l'espoir de calmer les battements de mon cœur. Je bus une grande gorgée d'eau à même le pichet de la table de chevet. Mon cerveau, peu à peu, ralentit, mais mon cœur continuait à battre la chamade et mes mains restaient moites. Parce qu'il ne s'agissait pas *vraiment* d'un rêve, en tout cas cela ne ressemblait à aucun rêve que j'avais fait auparavant. On aurait dit que les démons avaient pris possession de mon esprit, et je

n'étais plus certain de savoir comment démêler le vrai du faux ni quoi penser.

Je me levai et tentai de chasser le cauchemar de ma tête avant de m'aventurer en bas. J'empruntai l'escalier de derrière afin d'éviter de tomber sur Cordelia dans la cuisine. Elle avait bien pris soin de moi, exactement comme elle l'avait fait pendant mon enfance, alors que je pleurais ma mère, mais quelque chose dans son regard un peu trop insistant et attentif me rendait nerveux. Je savais qu'elle m'avait entendu appeler Katherine et je priais pour qu'elle ne soit pas allée tout rapporter au reste des domestiques.

J'entrai dans le bureau de Père et considérai un instant ses étagères, attiré une fois de plus par la section des œuvres de Shakespeare. Samedi me paraissait déjà si loin. Pourtant, la bougie dans le chandelier en argent était exactement où Katherine et moi l'avions laissée et *Les Mystères de Mystic Falls* était toujours sur la chaise. En fermant les yeux, j'arrivais presque à déceler une odeur de citron.

Je chassai cette pensée et m'empressai de sortir un exemplaire de *Macbeth*, une pièce sur la jalousie et l'amour, la trahison et la mort – autant de thèmes parfaitement adaptés à mon état d'esprit.

Je me forçai à prendre place sur le fauteuil en cuir et jetai un œil au texte, tournant les pages sans conviction. Peut-être était-ce ce dont j'avais besoin pour continuer à vivre ? Si je me forçais à passer à l'action sans états d'âme, peut-être finirais-je par surmonter la culpabilité, la tristesse et la peur que je traînais avec moi depuis la mort de Rosalyn ?

À cet instant précis, quelqu'un frappa à la porte.

— Père n'est pas là, annonçai-je dans l'espoir que la personne, peu importe qui, s'en aille.

— Monsieur Stefan ? (C'était la voix d'Alfred.) Vous avez un visiteur.

— Non merci.

C'était probablement encore le shérif Forbes. Il était déjà venu quatre ou cinq fois pour parler à Damon et à Père. Jusqu'ici, j'avais réussi à échapper à ses visites. Je ne pouvais me résoudre à lui dire – ni à lui, ni à qui que ce soit d'autre d'ailleurs – où je me trouvais au moment de l'attaque.

— Votre visiteur insiste.

— Vous aussi, je vous ferais remarquer, commentai-je entre mes dents alors que j'allais ouvrir la porte à grandes enjambées.

— Elle vous attend au salon, m'avertit Alfred avant de tourner les talons.

— Une minute !

Elle. Se pouvait-il que ce soit... Katherine ? Mon cœur s'emballa sans que je puisse y remédier.

— Monsieur ? demanda Alfred, s'arrêtant à mi-chemin.

— J'arrive.

Dans un réflexe désespéré, j'aspergeai mon visage d'eau de la cuvette et, de mes mains mouillées, lissai mes cheveux vers l'arrière pour dégager mon front. J'avais toujours les paupières tombantes et des petits vaisseaux sanguins avaient éclaté dans le blanc de mes yeux, seulement il n'y avait rien que je puisse faire de plus pour paraître – et encore moins me sentir – davantage moi-même.

D'un pas résolu, je rejoignis le salon. Sur le coup de la déception, mon cœur cessa presque de battre. Au lieu de Katherine, assise dans le fauteuil en velours rouge, dans le coin, se tenait Emily. Un panier de fleurs sur les genoux, elle humait une marguerite comme si rien ne pouvait l'atteindre en ce bas monde.

— Bonjour, la saluai-je cérémonieusement tandis que je cherchais déjà un moyen de prendre congé avec politesse.

— Monsieur Salvatore. (Emily se leva et fit une demi-révérance. Elle portait une simple robe à œillets blanche et un chapeau sur sa peau mate, douce et lisse.) Ma maîtresse et moi partageons votre peine. Elle m'a demandé de vous donner ceci.

Elle me tendit le panier.

— Merci, dis-je en le prenant.

Distrait, je saisis un brin de lilas pour en inhaler le parfum.

— À votre place, je m'en servirais en guise de remède à la place des préparations de Cordelia, déclara Emily.

— Comment savez-vous ?

— Entre domestiques, on se parle. Je crains que, quoi que Cordelia vous administre, cela ne vous fasse plus de mal que de bien. (Elle choisit un assortiment de fleurs du panier pour en faire un bouquet.) Les marguerites, les magnolias et les cœurs-de-jeannette vous aideront à guérir.

— Et les pensées, c'est pour le concept du même nom ? demandai-je, me rappelant un vers de Shakespeare dans *Hamlet*.

Je regrettai aussitôt cette remarque stupide. Comment une domestique totalement dépourvue de culture générale pourrait-elle avoir la moindre idée de ce à quoi je faisais référence ?

Pourtant, Emily se contenta de sourire.

— Pas de pensées, même si ma maîtresse a en effet mentionné que vous aimiez beaucoup Shakespeare.

Elle plongea la main dans le panier et détacha un brin de lilas qu'elle fit délicatement glisser dans ma boutonnière.

Je levai le panier pour en humer les senteurs. En plus du parfum de fleurs, je devinai autre chose : l'arôme enivrant que je ne rencontrais qu'en présence de Katherine. Je pris une nouvelle inspiration et sentis mon trouble intérieur et les ténèbres des derniers jours se dissiper peu à peu.

— Je sais que tout doit vous paraître bien étrange pour l'instant, dit Emily, me tirant de ma rêverie. Mais ma maîtresse ne vous veut que du bien.

D'un signe de tête, elle m'indiqua le canapé comme pour m'inviter à m'asseoir. Docile, j'obéis et la fixai droit dans les yeux. Elle était d'une beauté incroyable et parée d'un type de grâce que je n'avais jamais vue auparavant. Ses gestes, ses manières étaient si précis que la regarder revenait à admirer une peinture qui prendrait vie sous vos yeux.

— Elle aimerait vous voir, ajouta la domestique après un moment.

À la seconde où les mots sortirent de sa bouche, je me rendis compte que c'était impossible. Assis là, dans le salon, en compagnie d'une femme plutôt que seul et perdu dans mes pensées, tout devint soudain clair : j'étais veuf et mon devoir consistait maintenant à porter le deuil de Rosalyn et non pas celui de mon attirance puérile envers Katherine. En outre, celle-ci était une superbe orpheline sans famille ni amis. Cela ne marcherait jamais.

— Je l'ai vue. Aux funérailles de Ro... à l'enterrement, répondis-je sur un ton brusque.

— Ce n'est pas exactement ce qu'on peut appeler une visite de courtoisie, souligna Emily. Elle aimerait vous voir. En privé. Quelque part. Quand vous serez prêt, ajouta-t-elle rapidement pour terminer.

Je savais ce que j'aurais dû répondre – la seule chose qu'il convenait de dire en pareille circonstance –, mais je ne pus formuler ma phrase.

— Je verrai, mais, étant donné mon état actuel, j'ai bien peur de ne pas être dans les meilleures dispositions pour aller faire une balade. Veuillez m'en excuser auprès de votre maîtresse et, bien qu'elle ne manque sans doute pas de compagnie, sachez que mon frère l'accompagnerait n'importe où si elle le souhaitait, conclus-je malgré le poids de ces mots dans ma bouche.

— Oui, elle apprécie énormément Damon. (Emily ramassa les pans de sa jupe et se leva. Je fis de même et remarquai, même si je la dépassais d'une tête, qu'elle était plus forte que moi, d'une certaine façon. C'était un sentiment étrange, mais pas si dérangeant au final.) Seulement, on ne peut rien contre le véritable amour.

Sur ce, elle franchit la porte dans un élan franc et traversa le parc d'un pas tout aussi décidé, la

marguerite, dans ses cheveux, dispersant ses pétales aux quatre vents.

12.

J'ignore si c'était l'air frais ou les fleurs qu'Emily m'avait apportées, mais je dormis à poings fermés cette nuit-là. Le lendemain matin, je me réveillai dans une chambre baignée de rayons de soleil éclatants et, pour la première fois depuis le décès de Rosalyn, je ne pris pas la peine de boire la potion que Cordelia avait laissée sur ma table de chevet. Une odeur de cannelle et d'œufs s'exhalait depuis la cuisine et j'entendis les chevaux s'ébrouer alors qu'Alfred les attelait dehors. Pendant une seconde, je ressentis un frisson à l'idée que tout redevenait possible et un soupçon de bonheur prêt à pointer.

— Stefan ! s'écria mon père de l'autre côté de la porte en frappant trois fois avec son bâton de marche, à moins que ce n'ait été sa cravache.

Instantanément, tous les événements de la semaine passée me revinrent en mémoire et mon malaise reprit sa place.

Je restai silencieux, espérant qu'il s'en irait, tout simplement. Mais, au lieu de cela, il ouvrit en grand la porte. Il portait sa culotte de cheval, tenait sa cravache noire en main et arborait un large sourire ainsi qu'une fleur violette au revers de sa veste. Elle n'était ni jolie, ni parfumée, et ressemblait davantage à l'une des herbes que Cordelia faisait pousser du côté de chez les domestiques.

— Nous partons en balade, annonça Père en poussant tout à coup les persiennes. (Je m'abritai les yeux. Le monde était-il toujours aussi éblouissant ?) Cette chambre a besoin d'être nettoyée et toi, fils, tu as besoin de soleil.

— Mais il faut vraiment que j'étudie, dis-je avec un geste sans force vers l'exemplaire de *Macbeth* ouvert sur mon bureau.

Père s'empara du livre et le referma énergiquement.

— Je dois vous parler, à toi et à Damon, loin des oreilles indiscrètes.

Il jeta des regards suspicieux partout dans la chambre. Personnellement, je ne remarquai rien si ce n'est une pile d'assiettes sales que Cordelia avait négligé de débarrasser.

Comme par hasard, Damon entra soudain dans la pièce d'une démarche volontaire, vêtu d'un pantalon de cheval moutarde et de son manteau gris de l'armée.

— Père ! (Damon leva les yeux au plafond.) Ne me dites pas que vous recommencez avec ces histoires de démon à dormir debout.

— Ce ne sont pas des histoires à dormir debout ! rugit l'intéressé. Stefan, je vous retrouve toi et ton frère dans l'écurie.

Sur ces paroles, il prit congé sans attendre. Damon secoua la tête et lui emboîta le pas, me laissant m'habiller.

J'enfilai mon équipement complet d'équitation – gilet gris sur pantalon de cheval brun – et poussai un soupir. Je n'étais pas persuadé d'avoir suffisamment de forces pour monter ni pour

supporter une nouvelle séance de chamailleries à n'en plus finir entre Père et Damon. En quittant ma chambre, je trouvai ce dernier qui attendait, debout, au bas de l'escalier en colimaçon.

— Tu te sens mieux, petit frère ? me demanda-t-il alors que nous sortions ensemble et traversions la pelouse.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, même en apercevant l'endroit, sous le saule, où j'avais découvert Rosalyn. L'herbe était haute, d'un vert vif, et les écureuils couraient autour du tronc noueux. Des moineaux pépiaient et la fontaine de branches du saule pleureur semblait luxuriante et pleine de promesses. Aucun signe notable de la tragédie passée.

Une fois aux écuries, je lâchai un soupir, apaisé, et inhalai le parfum familier du cuir bien huilé et de la sciure, que j'affectionnais tant.

— Bonjour, ma fille, chuchotai-je à l'oreille de velours de Mezzanotte. (Elle poussa un petit gémississement de satisfaction. Sa robe paraissait douce comme de la soie, plus encore qu'après la dernière fois où je l'avais brossée.) Désolé de n'être pas venu plus tôt, mais visiblement mon frère a bien pris soin de toi.

— En réalité, Katherine s'est entichée d'elle, ce qui est dommage pour ses propres chevaux, m'apprit Damon, un sourire tendre aux lèvres tandis qu'il indiquait du menton, dans un recoin, deux juments noir charbon.

En effet, elles donnaient des coups de sabot par terre, fixant le sol d'un air abattu ; on aurait dit qu'elles tenaient à exprimer leur sentiment d'être négligées et seules.

— Tu as passé beaucoup de temps avec Katherine, dis-je finalement.

C'était une affirmation, pas une question. Et bien sûr que c'était le cas : entouré de femmes, Damon se sentait toujours dans son élément. Je savais qu'il *connaissait* les femmes, surtout après son année dans l'armée. Il m'avait raconté ses aventures avec des femmes rencontrées dans des grandes villes telles qu'Atlanta et Lexington, et j'en avais rougi. *Connaissait-il* Katherine avec la même intimité ?

— C'est vrai, avoua Damon au moment d'enfourcher son cheval, Jake.

Il ne donna pas plus de détails.

— Prêts, les garçons ? lança Père, dont le cheval frappait du pied d'impatience.

Je hochai la tête et pris la suite de Damon et de Père en direction du pont Wickery, après avoir traversé la propriété.

De l'autre côté du pont, nous nous enfonçâmes dans la forêt, où je clignai les yeux, soulagé. Le trop-plein de luminosité était difficilement supportable. Je préférais de loin être à l'ombre des bois. Ils étaient frais et leur sol couvert de feuilles humides, bien qu'il n'y ait pas eu d'orage récemment. La voûte de feuillage était si épaisse qu'on voyait à peine le ciel, dévoilé par petits bouts ici et là. De temps à autre, j'entendais le grattement d'un raton laveur ou d'un blaireau dans les buissons. Je m'efforçais de ne pas penser que ces bruits émanaient peut-être de la bête qui avait attaqué Rosalyn.

Nous continuâmes notre promenade dans la forêt jusqu'à une clairière. Sans crier gare, Père s'arrêta net et attacha son cheval au tronc d'un bouleau. Docile, je nouai à mon tour les rênes de Mezzanotte à un arbre et examinai les alentours. La clairière était délimitée par un semblant de cercle constitué de rochers au-dessus duquel les arbres s'écartaient pour former une fenêtre naturelle sur le ciel. Cela faisait une éternité que je n'étais pas venu ici ; pas depuis le départ de Damon, en tout cas. Petits, nous nous retrouvions avec d'autres garçons de la ville pour nous livrer à des parties de cartes clandestines. Tout le monde savait que la clairière était le repaire où les garçons venaient parier, les filles colporter des ragots, mais aussi le lieu où tout le monde échangeait ses secrets. Si Père tenait vraiment à ce que notre conversation reste confidentielle, il aurait aussi bien fait de nous emmener à la taverne pour parler.

— Nous avons des ennuis, commença-t-il de but en blanc, tournant la tête vers le ciel.

Je le suivis des yeux, m'attendant à voir un orage d'été s'abattre sur nous à toute allure. À la place, je découvris un horizon bleu, sans taches, qui me rappela, à l'image de tout le reste, le regard sans vie de Rosalyn.

— Non, pas nous, réagit Damon d'une voix grave. Vous savez qui a des ennuis ? Tous les soldats qui combattent dans cette guerre inutile à laquelle vous avez essayé de me faire croire. Le problème, c'est la guerre et votre besoin incessant de voir des conflits partout.

Mon frère tapa du pied ; il me rappela tellement Mezzanotte que je dus réprimer une terrible envie de rire.

— Comment oses-tu répondre à ton père de la sorte ? s'énerva Père, son poing levé vers Damon.

Mon regard passait de l'un à l'autre dans un mouvement régulier de va-et-vient. Mon frère déploya sa carrure au-dessus des épaules tombantes de notre père et, pour la première fois de ma vie, je m'aperçus que ce dernier vieillissait.

Damon plaça ses mains sur ses hanches.

— Alors, parlez. Qu'on sache ce que vous avez à dire.

Je m'attendais à ce que Père se mette à hurler, mais il partit en direction d'un des rochers sur lequel il s'assit, en faisant entendre un craquement de genoux.

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai quitté l'Italie ? Pour vous. Pour mes futurs enfants. Je savais que je voulais que mes fils grandissent et se marient puis qu'ils aient des enfants sur une terre que je posséderais, une terre à laquelle j'étais attaché. Et, croyez-moi, j'aime cette terre et je ne la laisserai pas être saccagée par des démons sans bouger, déclara Père, qui faisait de grands gestes avec ses bras.

Je reculai d'un pas et Mezzanotte laissa échapper un long gémissement plaintif.

— Des démons, répéta-t-il comme pour prouver où il voulait en venir.

— Des démons ? railla Damon. Disons plutôt des gros chiens. Vous ne voyez donc pas que c'est en parlant ainsi que vous risquez de tout perdre ? Vous prétendez avoir voulu à tout prix que nous ayons une bonne vie, mais c'est toujours vous qui décidez de la manière dont nous devons la vivre. Vous m'avez envoyé combattre et vous avez forcé Stefan à se fiancer, et maintenant vous voulez nous faire avaler vos histoires abracadabrantes, s'exclama mon frère sur un ton de frustration.

J'adressai à Père un regard coupable. Je ne voulais pas qu'il sache que je n'avais jamais aimé Rosalyn. Seulement, mon père, trop occupé à foudroyer mon frère des yeux, ne me prêta pas attention.

— Ce que je voulais, c'était ce qu'il y avait de mieux pour mes fils. Je sais ce à quoi nous sommes confrontés et je n'ai pas de temps à perdre avec tes réactions infantiles. Je ne suis pas en train de raconter des histoires, là. (Père tourna la tête vers moi et je me forçai à soutenir son regard sombre.) S'il vous plaît, il faut que vous compreniez : des démons vivent parmi nous. Ils existaient déjà sur le Vieux Continent. Ils foulent la même terre, s'expriment à la manière des humains. Par contre, ils ne boivent pas de la même façon.

— Eh bien, estimons-nous heureux qu'ils ne boivent pas de vin, n'est-ce pas ? releva Damon avec sarcasme.

Je me crispai au souvenir de toutes les fois où Père, après la mort de Mère, avait bu trop de vin ou de whisky, puis s'enfermait à clé dans son bureau et soliloquait jusqu'au point du jour ou presque au sujet de fantômes et de démons.

— Damon ! rugit mon père d'un ton encore plus tranchant que celui de mon frère. Je vais passer outre à ton insolence, mais je ne permettrai pas que tu ignores mes propos. Écoute-moi bien, Stefan. (Il se posta face à moi.) Ce qui est arrivé à ta tendre Rosalyn n'était pas naturel. Ce n'était pas un des *coyotes* de Damon, insista Père, écumant de rage. C'était un *vampiro*. Après avoir hanté le Vieux Continent, ils sont ici à présent. (Son visage coloré se chiffonna.) Et ils font des ravages. Ils se nourrissent de notre sang. Nous devons enrayer ce massacre.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je avec nervosité, toute trace de fatigue ou d'étourdissement désormais disparue.

Ce que j'éprouvais se résumait en un mot : la « peur ». Je repensai à Rosalyn mais cette fois-ci, au lieu de me remémorer ses yeux, je revis le sang dans son cou qui avait coulé de deux trous dessinés avec précision sur le côté. Je touchai mon propre cou, sentant mon pouls sous ma peau. Il accéléra sous mes doigts. Se pouvait-il que Père... ait raison ?

— Père veut dire qu'il a passé trop de temps à écouter les femmes à l'église et leurs boniments. Père, c'est le genre d'histoires qu'on raconterait à un enfant pour lui faire peur. Et encore, c'est loin d'être la meilleure. Ce que vous dites ne tient pas debout. (Damon remua la tête et, furieux, se leva de la souche d'arbre sur laquelle il s'était perché.) Je ne vais pas rester assis ici à écouter des histoires de fantômes.

À ces mots, il prit appui sur sa botte aux boutons dorés et passa l'autre pied par-dessus la croupe de Jake, avant de poser sur mon père un regard qui signifiait : « Je vous défie d'ajouter quoi que ce soit. »

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit aujourd'hui. (Père s'approcha de moi.) Les vampires sont parmi nous. Ils ont notre apparence et peuvent vivre à nos côtés, mais ils sont différents de nous. Ils boivent du sang. C'est leur élixir de vie. Ils sont dépourvus d'âme et immortels.

L'adjectif me coupa le souffle. Le vent tourna d'un coup, faisant bruisser les feuilles. Je frissonnai.

— Des vampires, répétais-je tout doucement.

J'avais entendu le mot une fois auparavant, à l'époque où mon frère et moi allions encore à l'école et avions pris l'habitude de nous retrouver sur le pont Wickery pour tenter de faire peur à nos copains. Un garçon avait raconté qu'il avait surpris une silhouette penchée au-dessus d'un cerf dans les bois et qui s'abreuvait à son cou. Il s'était mis à hurler et la forme avait pivoté vers lui, le foudroyant d'un regard rouge sang, tandis que ce même liquide gouttait de ses longues dents affûtées. « Un vampire », avait-il dit avec conviction, scrutant, tout autour de lui, les visages des garçons réunis en cercle pour y déceler la preuve qu'il les avait impressionnés. Mais, parce qu'il était pâle et frêle et pas très bon au tir à la carabine, nous nous étions esclaffés, sans aucune pitié. Avec sa famille, il avait déménagé à Richmond l'année d'après.

— À choisir, je préfère des vampires à un père fou, lança Damon avant de talonner les flancs de Jake pour partir vers le soleil couchant.

J'examinai Père, m'attendant à une réplique acerbe, remplie de colère, mais il se contenta de secouer la tête.

— Me crois-tu, fils ?

Je répondis par l'affirmative, quoique peu sûr de ce à quoi je croyais. Tout ce que je savais, c'était qu'au cours de la dernière semaine le monde qui m'entourait avait changé, quelle qu'en ait été la raison, et que je n'étais plus certain d'y trouver ma place.

— Bien, approuva mon père en opinant du chef alors que nous sortions de la forêt pour rejoindre le pont. Nous devons faire attention. La guerre semble avoir éveillé les vampires. L'odeur de sang doit les exciter.

Le mot « sang » résonna dans ma tête comme nous commandions à nos chevaux de s'éloigner du cimetière pour couper à travers champs vers l'étang de notre propriété. Au loin, je voyais le soleil se refléter sur sa surface. Qui aurait pu imaginer que ce paysage verdoyant et vallonné abritait des vampires ? Les démons, à supposer qu'ils existent, ne se trouvaient que sur le Vieux Continent, dans ses églises qui tombaient en ruine et dans ses châteaux autour desquels Père avait grandi. Les paroles de ce dernier semblaient familières et en même temps si déconnectées de l'endroit où elles étaient prononcées...

Père balayait les alentours du regard comme pour s'assurer que personne ne se cachait dans les buissons près du pont. Les chevaux laissèrent derrière nous le cimetière, dont les pierres tombales se détachaient avec force dans la chaude lumière d'été.

— Le sang, c'est ce qu'ils boivent et ce qui leur donne du pouvoir.

— Mais alors... (La question trottait dans ma tête depuis tout à l'heure.) S'ils sont immortels, comment allons-nous les...

— ... les tuer ? finit Père à ma place. (Il tira sur les rênes de son cheval.) Il y a plusieurs façons. J'ai fait mes recherches. J'ai entendu parler d'un prêtre à Richmond qui peut essayer de les exorciser, mais alors les habitants découvrent... des choses qu'ils ne devraient pas. Jonathan Gilbert, le shérif Forbes et moi avons discuté de mesures préalables.

— S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire... proposai-je finalement, ne sachant pas trop quoi dire d'autre.

— Bien sûr, répondit mon père avec brusquerie. Je compte sur toi pour faire partie de notre comité. Pour commencer, j'ai parlé à Cordelia. Elle connaît bien les plantes et a évoqué la verveine. (Père indiqua vaguement la fleur à sa boutonnière.) Nous devons réfléchir à un plan. C'est nous qui l'emporterons. Parce qu'ils ont beau avoir l'immortalité pour eux, nous, nous avons Dieu. Ce sera nous contre eux. Tu m'as bien compris, mon garçon ? Telle est la guerre que tu es appelé à mener aujourd'hui.

Je hochai la tête, écrasé sous le poids de la responsabilité qui m'incombait soudain. Peut-être était-ce mon destin ? Non pas me marier mais combattre un mal surnaturel. Je croisai le regard de Père.

— Je ferai ce que vous voulez. Tout ce que vous voulez.

La dernière chose que je vis avant de partir au galop vers les écuries fut le sourire immense de mon père.

— Je savais que tu dirais ça, fils ! Tu n'es pas un Salvatore pour rien.

13.

Je regagnai ma chambre sans trop savoir quoi penser. *Vampiros*. Des vampires. Quelle que soit la langue dans laquelle il était prononcé, le mot sonnait faux. Des coyotes. Voilà un mot qui faisait sens. Après tout, un coyote était semblable à un loup, un animal sauvage attiré par l'enchevêtrement confus des bois profonds de Virginie. Si Rosalyn avait été tuée par un coyote, cela restait tragique mais compréhensible, appréhendable par l'esprit. Rosalyn assassinée par un *démon*, en revanche...

Un éclat de rire m'échappa, dont le son ressemblait à un aboiement court, alors que je pénétrais dans ma chambre à grands pas pour m'asseoir, la tête entre les mains. Ma migraine était revenue, plus lancinante que jamais, et je me souvins tout à coup de la mise en garde d'Emily contre les préparations de Cordelia. Pour couronner le tout, on aurait dit que les domestiques s'accusaient entre eux.

On frappa trois coups brefs à ma porte – un son si discret qu'on aurait pu croire que c'était le vent, qui ne donnait aucun signe de vouloir se calmer depuis notre retour de promenade.

— Oui ? appelai-je timidement.

Les coups reprurent, plus insistants cette fois. À l'opposé, dans la pièce, les rideaux de coton volaient avec force au vent.

— Alfred ? dis-je, les poils hérissés sur la nuque. (Les histoires de Père ne m'avaient de toute évidence pas laissé indifférent.) Inutile de s'occuper de mon dîner, ajoutai-je tout haut.

Sur mon bureau, j'empoignai un coupe-papier et le cachai derrière mon dos avant de m'approcher avec prudence de la porte. Mais à peine je saisisais la poignée, la porte commença à s'ouvrir.

— Ce n'est pas drôle ! hurlai-je, à moitié hystérique, en voyant une silhouette parée de blanc se glisser dans ma chambre.

Katherine.

— Tant mieux. L'humour n'a jamais été mon fort, commenta-t-elle avec un large sourire qui révélait ses dents étincelantes et parfaites.

— Désolé. (Je rougis et m'empressai de lâcher le coupe-papier à l'endroit où il était.) Je suis juste...

— Toujours en phase de rétablissement. (Les yeux bruns de Katherine fixèrent les miens.) Je m'excuse de vous avoir surpris. (Elle s'assit au centre de mon lit et ramena ses genoux contre sa poitrine.) Votre frère se fait du souci pour vous.

— Oh... bégayai-je.

Je n'arrivais toujours pas à croire que Katherine Pierce était entrée dans ma chambre et qu'elle était assise sur mon lit comme s'il n'y avait rien de plus normal. Aucune femme, à l'exception de ma mère et de Cordelia, n'avait mis les pieds dans ma chambre auparavant. Subitement, je me sentis gêné par mes bottes pleines de boue qui traînaient dans un coin, la pile d'assiettes en porcelaine dans un

autre et le volume des œuvres de Shakespeare resté ouvert sur mon bureau.

— Vous voulez que je vous dise un secret ? demanda Katherine.

Debout près de la porte, je serrais la poignée en laiton.

— Peut-être... répondis-je d'un ton mal assuré.

— Approchez-vous et je vous le dirai.

Elle illustra ses propos d'un signe du doigt. Les habitants de la ville criaient au scandale si un couple marchait jusqu'au pont Wickery sans chaperon. Mais ici, Katherine n'en avait pas non plus – ni de bas d'ailleurs – alors que, étendue sur mon lit, elle me demandait de l'y rejoindre.

Comment aurais-je pu résister ?

Délicatement, je m'assis au bord du matelas. Aussitôt, elle se mit à quatre pattes et rampa jusqu'à moi. Après avoir dégagé ses cheveux dans son cou, sur le côté, elle entourait mon oreille d'une main.

— Mon secret, c'est que moi aussi je me suis fait du souci pour vous, chuchota-t-elle.

Son souffle semblait anormalement froid contre mes joues. Un spasme anima les muscles de mes jambes. Je savais que j'aurais dû lui commander de partir sur-le-champ. À la place, je me rapprochai d'elle.

— Vraiment ? murmurai-je en retour.

— Oui. (Katherine me fixa droit dans les yeux.) Vous devez oublier Rosalyn.

Avec un frisson, je détachai mon regard du sien, d'un brun profond, pour le tourner vers la fenêtre où le film d'un orage d'été passait en accéléré.

Entre ses mains glacées, Katherine prit mon menton pour rediriger mon regard vers le sien.

— Rosalyn est morte, reprit-elle, son visage empreint de tristesse et de gentillesse mêlées. Mais pas vous. Rosalyn n'aurait pas voulu vous voir vous enfermer comme ça, tel un prisonnier. Ce n'est pas ce que l'on souhaite à son fiancé, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai tout doucement. Bien que Damon m'ait tenu le même discours, il avait infiniment plus de sens venant de Katherine.

Sur ses lèvres se dessina un léger sourire.

— Vous retrouverez le bonheur. J'aimerais vous y aider. Mais il va falloir me laisser faire, doux Stefan.

Elle plaça une main sur mon front et je sentis une décharge brûlante se heurter à un frisson au niveau des tempes. Sa puissance me fit tressaillir, et je fus profondément déçu lorsque Katherine reposa sa main sur ses genoux.

— Ce sont les fleurs que j'ai cueillies pour vous ? demanda-t-elle soudain en regardant de l'autre côté de la pièce. Vous les avez laissées dans un coin, sans lumière !

— Je suis désolé.

D'un air autoritaire, elle balançait ses jambes hors du lit et se pencha pour ramasser le panier sous mon bureau. Elle tira les stores et se tourna vers moi, bras croisés. J'en perdis la respiration. Sa robe en crêpe bleu ciel mettait en valeur sa taille de guêpe, son collier reposait à la base de son cou. Elle était indéniablement magnifique.

Elle sortit une pâquerette du bouquet et arracha les pétales un à un.

— Hier, j'ai vu un enfant de domestique jouer à ce jeu stupide – il m'aime, un peu, beaucoup... (Elle rit mais, presque instantanément, afficha une mine sombre.) Quelle serait la réponse, d'après vous ?

Et là, comme par enchantement, elle se retrouva debout au-dessus de moi, ses mains sur mes épaules. Je respirai son parfum citron-gingembre, ignorant ce que je devais dire, mais sachant en revanche avec certitude ce que je voulais : que ses mains restent posées sur moi pour toujours.

— Serait-ce... « il m'aime » ou... « pas du tout » ?

Elle se pencha vers moi et mon corps fut parcouru de frissons provoqués par la puissance d'un

désir que je ne soupçonnais pas. Mes lèvres n'étaient qu'à quelques centimètres des siennes.

— Quelle est la réponse ? insista-t-elle avant de se mordre la lèvre avec un air de sainte-nitouche.

Je ne pus réprimer un éclat de rire. J'avais l'impression d'être le témoin impuissant d'une scène à laquelle je ne pourrais faire autrement que de prendre part. Je savais que c'était mal. Que c'était pécher. Mais comment pouvait-il s'agir d'un péché quand la moindre particule de mon être le voulait à tout prix ? Rosalyn était morte, Katherine, elle, bien vivante. Et moi aussi. Alors, autant agir en tant que tel.

Si Père disait vrai et que j'étais sur le point de mener le combat de ma vie où s'opposeraient le bien et le mal, alors je devais apprendre à me faire confiance ainsi qu'à mes décisions. Je devais arrêter de réfléchir et commencer à croire en moi, en mes convictions et mes désirs.

— Est-il vraiment utile que je réponde ? dis-je en la prenant par la taille pour l'attirer sur le lit avec une force insoupçonnée.

Elle poussa un petit cri de plaisir et se laissa tomber près de moi. Son souffle était doux, ses bras frais entre les miens et, tout à coup, plus rien d'autre – pas même Rosalyn, les démons de mon père ou encore Damon – ne compta.

14.

À mon réveil, le lendemain matin, je m'étirai et fus déçu de ne toucher que des oreillers en plumes d'oie. Un léger creux dans le matelas, près de moi, était la seule preuve que ce qui s'était passé était bien réel et non pas un de ces rêves délirants qui m'avaient hanté depuis le décès de Rosalyn.

Comment aurais-je pu m'attendre à ce que Katherine passe la nuit dans mon lit, avec sa domestique qui l'attendait dans la maison annexe et tous les ragots propagés par les domestiques ? Elle me l'avait dit elle-même : cela devait rester notre secret et elle ne pouvait risquer de ternir sa réputation. Non pas qu'elle ait eu des raisons de s'inquiéter. Je tenais à ce que nous ayons notre jardin secret au moins autant qu'elle.

Je me demandais à quel moment de la nuit elle était partie et repensais à la sensation de l'avoir dans mes bras – un sentiment de chaleur et de légèreté que jamais je n'avais éprouvé. Je me sentais entier, en paix, et le souvenir de Rosalyn semblait subitement bien lointain : un simple personnage dans une mauvaise histoire qu'il m'avait suffi de chasser de mon esprit.

À présent, ce dernier s'enflammait rien qu'à penser à Katherine : sa façon de fermer les rideaux alors que la pluie d'été battait avec force les carreaux, cette décontraction avec laquelle elle avait laissé ma main découvrir son corps sublime. À un moment, je lui avais caressé le cou et mes mains étaient entrées en contact avec le fermoir du collier à camée bleu qu'elle portait toujours. J'avais tenté de le détacher, mais Katherine m'avait repoussé avec brutalité.

— Non ! avait-elle réagi sur un ton brusque, plaquant ses mains sur le fermoir pour s'assurer que tout était toujours en place.

Après avoir tâté le bijou, à la base de son cou, et vérifié que rien n'avait bougé, elle s'était remise à m'embrasser.

Je rougis au souvenir de tous les endroits de son corps qu'elle m'avait permis d'explorer.

Je passai mes jambes sur un côté du lit et allai m'asperger le visage d'eau. Le miroir me renvoya mon sourire. Mes cernes avaient disparu et passer d'un bout à l'autre de la pièce n'exigeait plus d'efforts surhumains de ma part. J'enfilai mon gilet de costume et ma culotte de cheval bleu marine, puis quittai ma chambre en fredonnant.

— Monsieur ? m'interpella Alfred depuis l'escalier.

Il tenait un plateau recouvert d'une cloche en argent : mon petit-déjeuner. Une moue de dégoût déforma mes lèvres. Comment avais-je pu rester au lit, allongé sans rien faire pendant toute une semaine alors qu'un monde entier à découvrir en compagnie de Katherine m'attendait ?

— Ça va, merci, Alfred, dis-je juste avant de descendre les marches deux par deux.

L'orage de la veille s'était dissipé aussi vite qu'il était apparu. Dans la véranda, la lumière de l'aube scintillait à travers les baies vitrées et la table était parée de marguerites fraîchement coupées. Damon, déjà debout, feuilletait les journaux du matin de Richmond en buvant du café.

— Bonjour, petit frère ! me salua-t-il en levant sa tasse comme pour porter un toast en mon honneur. Eh bien, tu as bonne mine. Notre balade à cheval t'aura finalement fait du bien, on dirait.

Je confirmai d'un signe de tête et m'assis face à lui en jetant un œil aux gros titres. Les nordistes s'étaient emparés de Fort Morgan. Je me demandai où exactement cela se trouvait.

— Je ne sais même pas pourquoi nous recevons le journal. On ne peut pas dire que Père se soucie de quoi que ce soit d'autre que des histoires qu'il s'invente, commenta mon frère avec répulsion.

— Si ça te déplaît autant que ça, ici, pourquoi tu ne pars pas ? lançai-je, soudain irrité par les ronchonnements incessants de Damon.

Peut-être son départ était-il préférable ? Cela éviterait bon nombre de frustrations à Père. Une voix détestable s'éleva au fond de mon esprit et ajouta en silence : « Alors, je ne devrai plus me soucier de toi et Katherine, assis épaule contre épaule sur la balancelle du porche. »

Damon haussa un sourcil.

— Ce serait exagéré de ma part de prétendre qu'il ne se passe pas des choses *intéressantes* ici.

Une sorte de sourire destiné à lui-même se posa sur ses lèvres et j'eus l'envie subite de l'empoigner pour le secouer vivement.

La force de mon emportement me surprit moi-même, à tel point que je dus m'asseoir et enfourner dans ma bouche un muffin du panier posé sur la table qui en était rempli. Je n'avais jamais éprouvé de jalousie à l'égard de mon frère auparavant, mais là je mourais d'envie de savoir : Katherine s'était-elle glissée dans sa chambre à lui aussi ? Non, impossible. La veille, elle avait paru si nerveuse à l'idée de se faire surprendre et m'avait fait promettre-jurer-cracher de ne souffler mot à personne, absolument personne, de ce que nous avons fait.

Betsy, la cuisinière, entra, les bras chargés d'assiettes pleines de beignets de flocons d'avoine, de bacon et d'œufs. Mon estomac gargouilla : j'étais affamé. Sans perdre une seconde, j'attaquai, me délectant du sel des œufs marié à la douceur amère de mon café. On aurait dit que je n'avais jamais mangé de petit-déjeuner de ma vie et que cette expérience réveillait mes sens. Je poussai un soupir de satisfaction et Damon leva les yeux, amusé.

— Je savais bien que tout ce dont tu avais besoin, c'était d'air frais et d'un bon repas, déclara mon frère.

Et de Katherine, ajoutai-je mentalement.

— Maintenant, sortons. C'est l'heure de se défouler. (Damon sourit avec malice.) Père est dans son bureau à mener ses recherches sur ses démons. Tu sais qu'il a même réussi à convaincre Robert ?

Il secoua la tête, rebuté.

Je soupirai en réponse. Même si je ne croyais pas nécessairement à tout ce débat autour de démons, j'éprouvais assez de respect vis-à-vis de mon père pour ne pas me moquer de ce qu'il pensait. Je me sentais déjà à moitié déloyal envers lui d'écouter Damon le mépriser ainsi.

— Désolé, petit frère. (Il racla sa chaise sur le sol en ardoise.) Je sais que tu n'aimes pas que nous nous disputions, Père et moi.

Il s'approcha et tira mon dossier, manquant de me faire tomber par la même occasion. Aussitôt, je me dressai sur mes jambes et le poussai pour rigoler.

— Voilà qui est mieux ! se réjouit Damon. Maintenant, allons-y !

Il s'engouffra par la porte de derrière, la laissant retomber après lui. Cordelia nous hurlait dessus quand, enfants, nous nous permettions une telle offense et je ris en l'entendant grogner depuis la cuisine. Je courus ensuite au centre de la pelouse, où mon frère avait au pied le ballon ovale avec lequel nous avons joué deux semaines plus tôt.

— Tiens, petit frère ! Attrape ! lança-t-il, haletant.

Dans un demi-tour, je bondis en l'air, juste à temps pour réceptionner le ballon dans mes bras. Je le serrai fort contre ma poitrine et entamai une course vers les écuries, fouetté au visage par le vent.

— Hé les garçons ! s'éleva une voix qui me figea sur place. (Katherine se tenait sous le porche de l'annexe, vêtue d'une simple robe crème en mousseline, et paraissant si innocente et douce que j'avais toutes les peines du monde à croire que ce qui s'était passé la veille n'était pas le fruit de mon imagination.) Besoin d'évacuer un trop-plein d'énergie ?

La mine penaude, je fis volte-face et me dirigeai vers le porche.

— On s'entraîne ! expliquai-je, renvoyant à la hâte le ballon à Damon.

Katherine rassembla ses cheveux bouclés pour les tresser dans son cou. Je fus pris de la peur soudaine qu'elle ne nous trouve ennuyeux avec notre jeu puéril et qu'elle ne soit sortie nous reprocher de l'avoir réveillée d'aussi bonne heure. Au lieu de ça, elle se contenta de sourire alors qu'elle prenait place sur la balancelle.

— Prête à jouer ? demanda Damon, en position sur le gazon.

Il tenait le ballon bien au-dessus de sa tête, en arrière, comme s'il s'apprêtait à le lancer à Katherine.

— Absolument pas. (L'intéressée fronça le nez.) La dernière fois m'a suffi. En plus, je suis d'avis que les gens qui ont besoin d'accessoires pour jouer ou faire du sport manquent d'imagination.

— Stefan a de l'imagination, déclara Damon avec suffisance. Vous devriez l'écouter réciter des poèmes. On dirait un troubadour.

Il laissa tomber le ballon et courut en direction du porche.

— Damon sait faire preuve d'imagination lui aussi. Il suffit de le regarder jouer aux cartes, le taquinai-je juste au moment où j'arrivais près des marches du porche.

Katherine m'adressa un signe de tête alors que je m'inclinai devant elle, mais elle ne manifesta aucun effort supplémentaire pour me saluer. Je reculai, piqué au vif. Pourquoi ne m'avait-elle pas au moins donné sa main pour que j'y dépose un baiser ? La nuit précédente ne signifiait donc rien pour elle ?

— J'ai de l'imagination, c'est vrai. Surtout quand j'ai une muse, raconta Damon avec un clin d'œil à l'intention de Katherine.

Il passa ensuite devant moi pour aller prendre sa main. Alors qu'il la portait à ses lèvres, mon estomac se retourna.

— Merci.

Katherine se leva et descendit les marches du porche, que les jupons de sa robe toute simple balayèrent dans un froufrou. Avec ses cheveux tirés vers l'arrière de cette façon, elle me faisait penser à un ange. Elle m'adressa un sourire complice et je me détendis enfin.

— C'est vraiment magnifique ici, commenta-t-elle, les bras écartés pour embrasser toute la propriété. Vous me faites visiter les lieux ? (Elle se tourna d'abord vers Damon, puis vers moi, puis vers lui une nouvelle fois.) Cela fait deux semaines que je vis ici et je n'ai pratiquement rien vu, exception faite de ma chambre et des jardins. J'aimerais découvrir quelque chose d'inédit. De secret !

— Nous avons un labyrinthe, répondis-je bêtement.

Mon frère me flanqua un coup de coude dans les côtes. Comme s'il avait mieux à proposer !

— Je sais. Damon me l'a montré.

Mon cœur se serra en mesurant tout le temps qu'ils avaient passé ensemble lors de ma semaine de convalescence, alité. Et s'il lui avait montré le labyrinthe...

De toutes mes forces, je chassai cette pensée de mon esprit. Damon m'avait toujours parlé de toutes les filles qu'il avait embrassées, depuis nos treize ans et son baiser avec Amelia Hawke sur le pont Wickery. S'il avait embrassé Katherine, il ne s'en serait pas caché.

— Mais j'aimerais bien y retourner. (La jeune femme frappa des mains comme si je venais de lui annoncer une nouvelle des plus fascinantes.) Vous m'accompagnez, tous les deux ? demanda-t-elle, pleine d'espoir, en nous jetant à chacun un regard.

— Bien sûr, répondîmes-nous en chœur.

— Magnifique ! Je vais prévenir Emily.

Katherine se hâta de rentrer, nous laissant sur place, chacun debout à une extrémité des marches.

— Sacrée femme, tu ne trouves pas ?

— Si, acquiesçai-je.

Avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, Katherine descendit en faisant de petits bonds, une ombrelle dans une main.

— Prête pour de nouvelles aventures ! s'exclama-t-elle en me tendant son ombrelle, avec, sur le visage, l'air d'attendre quelque chose.

Je la calai dans le creux de mon coude tandis que Damon et elle se prenaient bras dessus, bras dessous. Je marchai à quelques pas en retrait, où je pouvais observer la façon naturelle qu'avaient leurs hanches de se heurter, comme si Katherine avait été sa petite sœur et le taquinait. Cette pensée me décrispa. Ce n'était rien de plus. Damon s'était toujours montré protecteur avec les filles et il agissait en grand frère bienveillant envers elle aussi. Elle en avait besoin.

Je sifflotais dans ma barbe tout en les suivant. Nous avons un petit labyrinthe dans le jardin de devant, mais celui du bout de la propriété était gigantesque, bâti dans une sorte de paysage marécageux par mon père, résolu à impressionner ma mère. Elle adorait jardiner et se lamentait toujours sur le fait que les fleurs qui poussaient dans son pays natal, la France, ne puissent résister à la rudesse du sol de Virginie. Ce coin du domaine sentait toujours la rose et la clématite, et c'était le refuge préféré des couples qui cherchaient un peu d'intimité lors d'une soirée à Veritas. Les domestiques entretenaient des superstitions au sujet du labyrinthe, à savoir qu'un enfant conçu dans ce labyrinthe serait béni à vie ou bien que, si vous embrassiez votre véritable amour au cœur du dédale, rien ne pourrait vous séparer ; en revanche, si vous mentiez entre ses murs, vous seriez maudit à jamais. Ce jour-là, c'était presque magique : les tonnelles et les vignes projetaient leur ombre sur ce qui ressemblait à un monde enchanté, protégé de la mort et de la guerre.

— C'est encore plus beau que dans mes souvenirs ! s'extasia Katherine. On dirait un livre de contes. Comme les jardins du Luxembourg ou le palais de Versailles !

Elle cueillit un lys calla et en huma le parfum.

Je m'arrêtai pour la regarder.

— Vous êtes déjà allée en Europe, alors ?

En prononçant ces paroles, j'eus la sensation de parler comme un rustre qui n'avait jamais quitté sa province, du genre de ceux qui vivaient dans le village après Mystic Falls, avec leur accent du terroir bien prononcé et une famille nombreuse à charge alors qu'ils avaient tout juste notre âge.

— J'ai voyagé partout, répondit simplement Katherine. (Elle glissa le lys derrière son oreille.) Alors, dites-moi, les garçons, à quoi vous vous amusez quand vous n'aviez pas de mystérieuse étrangère à impressionner en lui montrant votre domaine ?

— Nous distrayons les petites jeunettes avec notre sens de l'hospitalité du Sud, expliqua Damon, qui souriait avec suffisance et forçait son accent.

Katherine le gratifia d'un ricanement tandis que je me contentai d'un sourire. Maintenant que j'appréhendais le petit jeu de séduction entre mon frère et elle à la lumière de ce qu'il était vraiment — de l'amitié digne de cousins —, je parvenais à m'amuser avec eux.

— Damon a raison. Notre bal des Fondateurs est dans quelques semaines seulement, commentai-je, consolé tout à coup à l'idée de pouvoir y aller avec la cavalière de mon choix.

J'étais impatient de faire virevolter Katherine au bout de mes bras.

— Et vous serez la plus jolie. Même les filles de Richmond et de Charlottesville seront mortes de jalousie ! imagina Damon.

— Vous croyez vraiment ? Alors, ça devrait me plaire. C'est mal ? demanda Katherine en nous

jetant des regards à tour de rôle.

— Non, la rassurai-je.

— Oui, dit Damon en même temps. Je suis d'avis que les filles devraient reconnaître leurs vices. Après tout, on sait tous que le sexe faible a un côté sombre. Tu te souviens de la fois où Clementine a coupé les cheveux d'Amelia ?

Mon frère se tourna vers moi.

— Oui, gloussai-je, ravi de jouer les conteurs pour divertir Katherine. Clementine pensait qu'Amelia était trop directe avec Matthew Hartnett et, étant donné qu'il plaisait à Clementine, elle a décidé qu'elle veillerait personnellement à ce qu'Amelia soit moins charmante.

Katherine plaqua sa main sur sa bouche en signe d'inquiétude exagérée.

— J'espère que la pauvre Amelia s'en est remise !

— Elle est fiancée à un soldat. Ne vous en faites pas pour elle, l'informa Damon. D'ailleurs, vous ne devriez jamais vous en faire, dans la vie. Vous êtes bien trop jolie.

— Une chose m'inquiète tout de même. (Elle écarquilla les yeux.) Qui sera mon cavalier au bal ? (Elle balançait son ombrelle d'avant en arrière sur son bras tout en fixant le sol ; elle paraissait plongée dans une intense réflexion avant une décision de la plus haute importance. Mon cœur s'emballa alors qu'elle nous toisait l'un après l'autre.) Je sais ! Faisons la course ! Le vainqueur m'emmène au bal !

Elle jeta son ombrelle par terre et partit en courant vers le cœur du labyrinthe.

— Petit frère ? (Damon leva un sourcil vers moi.) Prêt ?

Je souris comme s'il ne s'agissait que d'une course infantile, innocente. Hors de question que Damon sache à quel point mon cœur battait vite et combien je tenais à rattraper Katherine.

— Partez ! cria mon frère.

Je démarrai au quart de tour. Jambes et bras s'agitant dans tous les sens, je me propulsai tête la première dans le labyrinthe. À l'école, j'avais toujours été le plus rapide de la classe – plus vif que l'éclair au moment où la sonnerie retentissait.

Soudain, j'entendis des éclats de rire. Je lançai un regard en arrière. Damon, plié en deux, se frappait le genou. Je pris une grande bouffée d'air, m'efforçant de ne pas avoir l'air trop essoufflé.

— La compétition te fait peur ?

Je rebroussai chemin en courant et flanquai un coup trop fort dans l'épaule de Damon, emporté par mon élan.

— Ah, maintenant c'est parti, petit frère ! annonça Damon d'une voix légère et rieuse.

Il me saisit par les épaules et m'envoya valser sans effort au sol. Je luttais pour me relever et lui fis un croche-pied. Il tomba sur le dos et je l'immobilisai à terre en lui serrant les poignets.

— Tu crois que tu peux encore mettre une raclée à ton petit frère ? le narguai-je, savourant cette petite victoire.

— Personne n'est venu me chercher ! se plaignit Katherine avec une moue comme elle sortait du labyrinthe.

Son front plissé se détendit en une fois pour laisser place à un sourire quand elle nous vit par terre, le souffle court.

— Heureusement que je suis là pour vous secourir, tous les deux.

Elle s'agenouilla et déposa un baiser sur la joue de Damon puis sur la mienne. Je lâchai mon frère et me levai, époussetant la terre de mon pantalon.

— Vous voyez ? (Elle offrit son bras à Damon pour l'aider à se remettre debout.) Un baiser, rien de plus, et tout s'arrange, même si je pense que vous devriez arrêter de vous comporter comme des brutes, tous les deux.

— Nous nous battions pour vous, déclara paresseusement Damon sans prendre la peine de

bouger.

À cet instant, un bruit de sabots de cheval interrompit notre conversation. Alfred descendit de sa monture et s'inclina devant nous. Nous devions former un sacré trio : Damon étendu au sol, la tête posée sur la main comme s'il se reposait dans une position tout à fait normale, moi désespérément occupé à frotter les taches d'herbe sur mon pantalon, et Katherine debout entre nous deux, l'air amusé.

— Désolé de vous interrompre, s'excusa Alfred, mais maître Giuseppe a besoin de vous parler, maître Damon. C'est urgent.

— Évidemment que c'est urgent. Tout l'est toujours pour Père. Qu'est-ce qu'on parie qu'il a découvert une autre théorie ridicule dont il veut me parler ? se moqua mon frère.

Katherine ramassa son ombrelle.

— Je ferais mieux d'y aller moi aussi. Je suis toute débraillée et on m'attend chez l'apothicaire.

— Venez.

Alfred fit signe à Damon de monter derrière lui sur son cheval. Alors qu'ensemble ils s'éloignaient, Katherine et moi marchâmes lentement vers l'annexe. J'aurais voulu reparler du bal des Fondateurs, mais je n'osai pas.

— Inutile de m'attendre. Vous devriez peut-être aller tenir compagnie à votre frère, suggéra Katherine. Il semble qu'il vaille mieux affronter votre père à deux.

Sa main frôla la mienne et elle m'attrapa le poignet. Elle se mit ensuite sur la pointe des pieds et caressa ma joue de ses lèvres.

— Venez me voir ce soir, doux Stefan. Je laisserai ma chambre ouverte.

Sur ce, elle partit en courant.

Elle me faisait penser à un poulain galopant en liberté, et mon cœur se mit soudain à galoper aussi. Aucun doute là-dessus : elle ressentait la même chose que moi. À cette seule pensée, je me sentis plus vivant que jamais.

15.

Aussitôt la nuit tombée, je me glissai dans l'escalier, je sortis par-derrière et traversai la pelouse, déjà mouillée par la rosée, sur la pointe des pieds. Je redoublai de précaution, étant donné que des torches entouraient le domaine et aussi parce que je savais que Père serait mécontent en apprenant que je m'étais aventuré dehors en pleine nuit. Mais l'annexe n'était qu'à quelques dizaines de mètres de chez nous.

Je filai à travers le terrain, restant dans l'ombre. Mon cœur battait violemment dans ma poitrine. Ce n'était pas les animaux ou les créatures de la nuit qui auraient pu m'attaquer qui m'inquiétaient, mais le risque qu'Alfred me surprenne ou, pire encore, Père lui-même. Seulement, la perspective de ne pas pouvoir voir Katherine cette nuit-là me rendait absolument fou.

Cette fois aussi, un épais brouillard nappait le sol et montait jusqu'au ciel. Parcouru d'un frisson subit, je fis en sorte d'éviter de regarder le saule alors que je me faufilai sur le chemin qui menait au porche de l'annexe.

Je gravis les marches et marquai une pause face à la porte blanchie à la chaux. On avait tiré les rideaux devant les carreaux et aucune lumière de bougie ne filtrait par les fenêtres. L'espace d'une seconde, je craignis d'être arrivé trop tard. Et si Katherine et Emily étaient allées se coucher ? Pourtant, d'un coup franc du poing, je frappais le cadre de la porte en bois.

Cette dernière s'ouvrit dans un crissement et une main me tira par le poignet avec force.

— Entrez ! me murmura-t-on avec une voix rauque.

L'instant d'après, je me retrouvai à l'intérieur. Dans mon dos, j'entendis le clic de la serrure ; face à moi, je reconnus Emily.

— Monsieur, me salua-t-elle avec un sourire et une courbette.

Pour tout vêtement, elle portait une simple chemise de nuit bleu marine. Ses cheveux tombaient en vagues brunes sur ses épaules.

— Bonsoir, dis-je en m'inclinant légèrement.

Je balayai du regard la petite maison tandis que mes yeux s'habituèrent à l'obscurité ambiante. Une lanterne rouge brillait sur la table rustique du salon, projetant des ombres sur les poutres en bois du plafond. On avait négligé d'entretenir l'annexe depuis des années, depuis le décès de Mère en réalité, quand sa famille avait cessé de nous rendre visite. Mais, à présent qu'elle était de nouveau habitée, on sentait dans les pièces une chaleur humaine qu'il n'y avait pas dans la résidence principale.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? me demanda Emily sans ciller.

— Hum... je suis venu... voir Katherine, bafouillai-je, affreusement gêné tout à coup.

Qu'allait penser Emily de sa maîtresse ? Naturellement, les domestiques étaient tenus au secret, mais je savais à quel point ils parlaient entre eux et, la dernière chose que je souhaitais, c'était que la vertu de Katherine soit remise en cause parce qu'Emily décidait de colporter des ragots.

— Katherine vous attendait, dit finalement celle-ci, un éclair malicieux au fond des yeux.

Elle prit la lanterne sur la table et me conduisit dans l'escalier en bois puis tout au bout du couloir, devant une porte blanche. Je plissai les yeux. Enfants, Damon et moi avions toujours eu un peu peur de l'étage de l'annexe. Peut-être cela venait-il des histoires que racontaient les domestiques – ils prétendaient que la maison était hantée – ou bien des craquements du plancher. Quoi qu'il en soit, quelque chose dans cet endroit nous avait toujours dissuadé d'y rester très longtemps. Maintenant que Katherine y logeait, en revanche, je n'aurais voulu être nulle part ailleurs.

Emily pivota vers moi, son poing contre le pan de porte. Elle frappa trois coups, puis elle ouvrit.

Prudent, j'entrai en faisant grincer le plancher pendant qu'Emily s'éloignait dans le couloir. La chambre était meublée en toute simplicité : un lit au cadre en fer forgé recouvert d'un simple édredon vert, une armoire dans un coin, une cuvette dans un autre et un miroir sur pied couvert de dorure dans un troisième.

Katherine, assise sur son lit, regardait par la fenêtre et me tournait le dos. Ses jambes étaient repliées sous sa chemise de nuit blanche et courte. Ses boucles détachées tombaient sur ses épaules.

Je restai là, debout, à regarder Katherine, puis je finis par tousser.

Elle tourna la tête, une expression amusée au fond de ses yeux félins.

— Je suis là, annonçai-je en me dandinant d'une jambe sur l'autre.

— Je vois ça. (Elle sourit à pleines dents.) Je vous ai vu arriver. Vous avez eu peur de sortir de nuit ?

— Non ! me défendis-je, foudroyé par la honte qu'elle m'ait vu presque bondir d'un arbre à un autre, tel un écureuil redoublant de prudence sans raison.

Katherine souleva un sourcil et ouvrit les bras à mon intention.

— Arrêtez de vous inquiéter comme ça. Venez ici. Je vais vous aider à vous détendre.

Je m'avançai vers elle avec la sensation d'être en plein rêve, m'agenouillai sur le lit et la serrai très fort contre moi. Au contact de son corps, mes muscles se relâchèrent instantanément. La toucher me rappelait que tout ceci était réel, que cette nuit était bien réelle, que rien d'autre ne comptait – ni Père, ni Rosalyn, ni les esprits qui, selon les certitudes des habitants de la ville, erraient dans les environs la nuit.

Tout ce qui avait de l'importance, c'était que mes bras entouraient mon amour. Sa main descendit caresser mes épaules et je nous imaginai arrivant ensemble au bal des Fondateurs. Alors que sa main s'arrêtait sur mon omoplate et qu'elle enfonçait ses ongles à travers le fin coton de ma chemise, une image me vint à l'esprit : nous, dans dix ans, entourés d'une ribambelle d'enfants dont les rires résonneraient aux quatre coins de la propriété. C'était la vie que je voulais, à ce moment-là et pour toujours. Je gémis, transi de désir, et me penchai en avant, laissant mes lèvres toucher les siennes d'abord doucement, ainsi que nous le ferions devant tout le monde en signe de notre amour, le jour de notre mariage, puis plus fort, avec une sorte d'urgence. Ma bouche quitta ses lèvres pour son cou, puis descendit vers sa poitrine aussi blanche que la neige.

Elle saisit mon visage entre ses mains et l'attira à elle pour m'embrasser avec fougue. Je lui rendis son baiser avec la même passion. Tel un homme affamé, je pensais avoir enfin trouvé un moyen de me sustenter au contact de sa bouche. Nous nous embrassâmes et je cessai de penser à l'avenir.

Ensuite, je sentis une douleur vive dans mon cou, comme si on m'y avait enfoncé une lame de couteau. Je poussai un cri, mais Katherine était toujours occupée à m'embrasser. Non, non, elle ne m'embrassait pas, elle me mordait, elle me suçait le sang en exerçant une pression sur ma peau. J'ouvris grands les yeux et croisai ceux de Katherine, injectés de sang et sauvages, sur un visage dont la pâleur fantomatique ressortait au clair de lune. Je me dégageai, mais la douleur ne cessa pas. J'étais incapable de hurler ou de me débattre, condamné à fixer la pleine lune par la fenêtre tandis que je sentais le sang quitter mon corps et un tourbillon d'appétit ardent, de colère et d'effroi monter en

moi. Si c'était le goût qu'avait la mort, alors je la voulais. Oui, je la voulais, songeai-je au moment d'enlacer Katherine, m'abandonnant complètement à elle juste avant que tout devienne noir.

16.

C'est le long hululement plaintif d'une chouette qui me fit brusquement ouvrir les yeux. Alors que mes pupilles s'habituèrent à la lumière tamisée, je sentis dans mon cou, sur le côté, une douleur lancinante dont le rythme semblait calé sur les cris de l'animal. Soudain, tout me revint en mémoire : Katherine, ses lèvres rétractées sur des dents étincelantes, mon cœur battant la chamade comme si je m'apprêtais à mourir en même temps qu'à naître. La douleur atroce, les yeux rouges, le sommeil de plomb. Partout, je jetais des regards frénétiques.

Katherine, vêtue d'une simple combinaison en mousseline et d'un collier, assise à quelques pas de moi, devant la cuvette, s'essuyait les bras avec une petite serviette de toilette.

— Bonjour, Stefan au bois dormant, m'aguicha-t-elle.

Je passai mes jambes sur un côté du lit et tentai d'en sortir, mais je m'aperçus que mon corps était enroulé dans les draps.

— Votre visage, bafouillai-je, sachant que je devais passer pour un fou, un possédé, voire un de ces ivrognes, en ville, qui titubaient au sortir de la taverne.

Katherine continua à frotter ses bras avec le linge de coton. Le visage que j'avais vu la veille n'était pas humain. C'était un visage marqué par la soif, rongé de désir, déformé par un flot d'émotions auquel je ne pouvais même pas trouver de nom. Mais, sous cette lumière, Katherine paraissait plus belle que jamais, ses paupières papillonnant telles celles d'un chaton qui se réveille d'une longue sieste.

— Katherine ? (Je me forçai à la regarder droit dans les yeux.) Qui êtes-vous ?

Sans se presser, elle prit la brosse à cheveux posée sur sa table de chevet. Après une légère rotation vers moi, elle commença à la faire glisser le long de ses somptueuses boucles.

— Vous n'avez pas peur, si ?

C'était donc ça : Katherine était un vampire. Mon sang se glaça.

Je serrai le drap dans ma main et l'enroulai autour de moi avant d'attraper mon pantalon, au bord du lit, pour l'enfiler. En vitesse, j'enfonçai mes jambes dans mes bottes et passai ma chemise, sans me soucier de mon maillot de corps qui gisait toujours au sol. Plus rapide que l'éclair, Katherine vint me rejoindre et me saisit par l'épaule.

Elle faisait preuve d'une force incroyable, et il fallut que je me débatta violemment pour me dégager. Elle fit alors un pas en arrière.

— Chhh... chhh... murmura-t-elle, à l'instar d'une mère qui cherche à apaiser son enfant.

— Non ! criai-je, levant une main en l'air. (Je ne la laisserais pas me charmer.) Vous êtes un vampire. Vous avez tué Rosalyn. Vous tuez la ville. Vous êtes le mal incarné. Nous devons vous arrêter !

Mais là, je croisai son regard – ses grands yeux lumineux, insondables – et m'arrêtai net.

— Vous n'avez aucune raison d'avoir peur, insista Katherine.

L'écho de ses paroles tourna un moment dans ma tête avant de se stabiliser. J'ignorais pourquoi ou comment, mais je n'éprouvais soudain plus de crainte. Néanmoins...

— Vous restez un vampire. Comment suis-je censé réagir ?

— Stefan. Doux Stefan effrayé, tout va bien aller. Vous verrez.

Elle prit mes mains pour y déposer son menton et se mit sur la pointe des pieds avant de m'embrasser. Dans la lumière de l'aube, les dents de Katherine paraissaient toutes petites et d'un blanc perle ; elles n'avaient plus rien à voir avec les minuscules poignards que j'avais vus la nuit précédente.

— C'est moi. Katherine. Je n'ai pas changé, dit-elle avec un sourire.

Je tentai de me libérer de son étreinte. J'aurais voulu pouvoir croire que rien n'avait changé, mais...

— Vous pensez à Rosalyn, n'est-ce pas ? (Elle remarqua l'expression de surprise sur mon visage et secoua la tête.) Il est naturel que vous pensiez que je puisse être responsable, étant donné ce que je suis, mais je vous le promets : je ne l'ai pas tuée. Jamais je n'aurais fait une chose pareille.

— Mais... alors...

Katherine posa un doigt sur ma bouche.

— Chhh. J'étais avec vous cette nuit-là. Vous vous souvenez ? Vous comptez pour moi, et les gens qui comptent pour vous aussi. J'ignore comment Rosalyn est morte mais, quelle que soit la créature qui a fait ça, elle nous donne mauvaise réputation. (La colère enflamma ses pupilles, qui, je le découvrais seulement, étaient tachetées d'or.) Ce sont elles qui m'effraient. Vous avez peut-être peur de vous promener la nuit, mais moi j'ai peur de me promener le jour, de crainte que l'on ne me prenne pour un de ces monstres. J'ai beau être un vampire, je n'en suis pas moins sensible. S'il vous plaît, croyez-moi, doux Stefan.

Je reculai d'un pas et pris ma tête entre mes mains. Toutes sortes de pensées y fusaient. Le soleil se levait à peine, et il était impossible de savoir si la brume se dissiperait sur un magnifique soleil ou une journée nuageuse. J'aurais pu en dire autant de Katherine. Son apparente beauté dissimulait son âme véritable, ce qui rendait impossible toute tentative de déterminer si elle était foncièrement bonne ou mauvaise. Je m'écroulai sur le lit, je n'avais aucune envie de partir, ni de rester non plus.

— Il faut que vous me croyiez. (Katherine s'assit près de moi et posa sa main sur ma poitrine de façon à sentir mon cœur battre.) Je suis Katherine Pierce. Rien de plus. Rien de moins. La fille que vous avez regardée des heures durant, depuis mon arrivée, il y a deux semaines. Ma confession n'est rien, en soi. Elle ne change rien à vos sentiments, à mes sentiments, à ce que nous pourrions être ensemble. (Elle fit glisser sa main jusqu'à mon menton.) Vous êtes d'accord ?

Un sentiment d'urgence filtrait dans sa voix lorsqu'elle prononça ce dernier mot.

Je fixai ses grands yeux bruns et sus qu'elle avait raison. Comment pouvait-il en être autrement ?

Je continuais de la désirer de tout mon cœur, de toute mon âme, et j'aurais fait n'importe quoi pour la protéger. Parce que ce n'était pas un vampire : c'était Katherine. J'enveloppai ses mains des miennes. Elles semblaient si petites, si fragiles. J'approchai ses doigts froids et délicats de ma bouche et les embrassai un par un. Katherine avait l'air si effrayée, si peu sûre d'elle.

— Vous n'avez pas tué Rosalyn ? demandai-je tout doucement.

En formulant la question, je savais que la réponse était non ; dans le cas contraire, mon cœur se serait brisé en mille morceaux.

Katherine remua la tête et son regard se perdit par la fenêtre.

— Je ne tuerais jamais quelqu'un à moins de ne pas avoir d'autre choix. Si je devais me protéger ou protéger quelqu'un que j'aime. Et je pense que tout le monde en ferait autant dans une telle situation, n'est-ce pas ? conclut-elle avec indignation, levant le menton avec un air mêlé de fierté et de vulnérabilité qui m'inspira une envie et une seule : la prendre dans mes bras.

— Promettez-moi de garder mon secret, Stefan. Vous promettez ? pria-t-elle en cherchant mon regard.

— Bien sûr, je vous le promets.

Une promesse destinée autant à moi-même qu'à elle. J'adorais Katherine. Et oui, c'était un vampire. Pour autant... ce mot sonnait de façon tellement différente dans sa bouche et dans celle de Père. Il n'était pas chargé de menace. Seul un soupçon de mystère et de romantisme l'habitait. Et si Père avait tort ? Si Katherine était simplement incomprise ?

— Vous connaissez mon secret, Stefan. Et vous savez ce que cela signifie ? (Elle passa ses bras autour de mes épaules et pressa sa joue contre la mienne.) Vous avez mon cœur. Je vous le donne.

— Et je vous donne le mien, murmurai-je en retour, pesant chacun de mes mots.

17.

Le 8 septembre 1864

Elle n'est pas qui elle a l'air d'être. Devrais-je en être surpris ? Terrifié ? Blessé ? C'est comme si tout ce que je pensais savoir, tout ce qu'on m'a appris, tout ce en quoi j'ai cru au cours des dix-sept dernières années était faux.

Je peux encore sentir ses baisers sur ma peau, ses mains dans les miennes. Je continue à me languir d'elle et pourtant, dans ma tête, la voix de la raison me crie : « Tu ne peux pas tomber amoureux d'un vampire ! »

Si j'avais une de ses pâquerettes, je pourrais en arracher les pétales un à un et laisser la fleur choisir à ma place. Je l'aime... un peu... beaucoup... pas du tout...

Je l'aime.

Je suis amoureux d'elle. Peu importe les conséquences.

Est-ce que c'est ça, suivre son cœur ? Si seulement il existait une carte ou une boussole pour m'aider à trouver la voie. Mais je lui ai donné mon cœur et ceci, plus que tout, est mon étoile Polaire... Ça devra suffire.

Après avoir quitté furtivement l'annexe pour regagner mes quartiers, je parvins, sans trop savoir comment, à dormir quelques heures. À mon réveil, je me demandai une fois de plus si tout n'était qu'un rêve. Mais alors, je bougeai ma tête sur l'oreiller et vis une petite tache cramoisie de sang séché. Je touchai ma gorge et sentis une blessure ; bien qu'elle ne me fasse pas souffrir, elle rendit bien réels les événements de la veille au soir.

J'étais exténué, rongé de perplexité et en même temps exalté. Mes membres étaient mous, mon cerveau bouillonnait ; j'avais, d'un côté, l'impression d'être atteint de fièvre et, de l'autre, une sensation de calme et de paix que je n'avais jamais éprouvée.

J'enfilai ma tenue pour la journée en prenant grand soin de nettoyer la plaie avec un linge humide et de la bander, puis je boutonnai ma chemise en lin aussi haut que possible. Je jetai un œil à mon reflet dans le miroir, cherchant l'indice d'une altération – une lueur dans mes yeux qui trahirait les nouveaux territoires où je m'étais aventuré. Néanmoins, mon apparence n'avait en rien changé par rapport au jour précédent.

Sans bruit, j'empruntai l'escalier de derrière pour descendre au bureau de mon père. Le programme de ce dernier était réglé comme du papier à musique : il passait toujours ses matinées à inspecter la plantation en compagnie de Robert.

Une fois enfermé dans la pièce fraîche et sombre, je laissai courir mes doigts sur les reliures en cuir de chaque étagère, apaisé par la douceur de leur toucher. Je caressais un simple espoir : trouver quelque part dans les piles et les rayons de livres sur tous les sujets, un ouvrage capable de répondre à

une partie de mes questions. Je me souvins que Katherine lisait *Les Mystères de Mystic Falls* et m'aperçus que l'ouvrage avait disparu de la bibliothèque ou que, en tout cas, il n'apparaissait nulle part en évidence dans la pièce.

Je passais d'une étagère à une autre sans but précis, écrasé, pour la première fois, sous le poids des livres que Père gardait dans son bureau. Où pourrais-je bien trouver des informations sur les vampires ? Père possédait des pièces de théâtre, des romans, des atlas et deux étagères pleines de bibles, certaines en anglais, d'autres en italien et d'autres encore en latin. Je caressai les lettres d'or sur les reliures en cuir de chaque livre dans l'espoir de découvrir quelque chose.

Pour finir, mes doigts se posèrent sur un petit volume abîmé dont le titre, *Demonios*, était imprimé en lettres argentées à moitié effacées. *Demonios... les démons...* Voilà ce que je cherchais. J'ouvris le livre, mais il était rédigé dans un vieux dialecte italien dont je ne comprenais pas un traître mot, en dépit de mes quelques notions dans cette langue.

Je pris néanmoins le livre et allai m'asseoir dans le fauteuil en cuir. Tenter de déchiffrer le texte devrait être davantage à ma portée qu'essayer de manger mon petit-déjeuner en faisant comme si tout était normal. Je suivis du doigt les phrases en les lisant à voix haute à la manière d'un écolier et en veillant à ne pas rater le mot *vampiro* lorsqu'il se présenterait. Je finis par tomber dessus, mais les phrases qui l'entouraient n'étaient que du charabia pour moi. Je poussai un soupir de frustration.

À cet instant précis, la porte du bureau s'ouvrit dans un grincement.

— Qui est là ? m'écriai-je.

— Stefan ! (Le visage rougeaud de mon père était marqué par l'étonnement.) Je te cherchais.

— Oh ?

Je portai la main à mon cou de peur que Père ne devine le bandage sous le col de ma chemise. Je ne sentis rien d'autre que la délicatesse du lin sous mes doigts. Mon secret était bien gardé.

Père m'adressa un regard étrange. Il s'avança vers moi et prit le livre sur mes genoux.

— Toi et moi, nous pensons pareil, dit-il alors que, sur ses lèvres, se dessinait un drôle de sourire.

— Ah bon ?

Mon cœur, dans ma poitrine, se mit à battre comme les ailes d'un colibri et j'aurais juré que Père pouvait entendre mon souffle court. J'étais prêt à parier qu'il pouvait lire dans mes pensées, qu'il était au courant pour Katherine et moi. Et, s'il savait pour Katherine, il la tuerait et...

Je ne voulais même pas songer au reste.

Père sourit à nouveau.

— Absolument. Je sais que nos conversations sur les vampires te tiennent à cœur et j'apprécie ton sérieux à l'égard d'un tel fléau. Bien sûr, je n'ignore pas que tu as tes propres raisons de vouloir venger la mort de ta tendre Rosalyn, termina Père en faisant le signe de la croix.

Je fixai un point du tapis d'Orient ; le tissu en était si usé que je pouvais voir la teinte du plancher en dessous. Je n'osais pas regarder Père en face et risquer que l'expression sur mon visage nous trahisse, moi, mon secret et celui de Katherine.

— Sois certain, mon fils, que la disparition de Rosalyn n'a pas été vaine. Elle est morte pour Mystic Falls et nous nous en souviendrons au moment de débarrasser la ville de ce malheur. Quant à toi, bien sûr, tu fais partie intégrante du plan. Contrairement à ton frère, ce bon à rien. À quoi sert tout ce qu'il a appris au combat s'il ne l'applique pas pour protéger sa propre famille, ses terres ? Pas plus tard qu'aujourd'hui, il est allé faire une balade à cheval avec ses anciens camarades de l'armée. Et ce, même *après* que je lui ai dit que je comptais sur lui ce matin pour nous accompagner à notre réunion chez Jonathan.

Mais déjà j'avais décroché. Tout ce qui m'importait, c'était qu'il ne soit pas au courant pour Katherine. Mon pouls ralentit.

— Je n’ai pas pu tirer grand-chose de cet ouvrage. Il ne me semble pas très utile, déclarai-je comme si j’avais passé toute la matinée à faire d’innocentes recherches dignes d’une thèse sur les vampires.

— C’est aussi bien de cette façon, commenta Père d’un ton dédaigneux avant de replacer le livre sur l’étagère. Je pense qu’à nous deux nous en savons suffisamment.

— Tous les deux ?

Père agita la main en signe d’impatience.

— Toi, moi et les Fondateurs. Nous avons formé un comité pour gérer ce problème. Nous avons une réunion tout à l’heure. Tu m’accompagnes.

— Moi ?

Père me considéra d’un air contrarié. Je pris conscience que je devais passer pour un abruti, mais mon cerveau avait tant d’informations à traiter en même temps qu’il devenait difficile de savoir par quel bout commencer.

— Oui. J’emmène également Cordelia. Elle connaît bien les herbes et les démons. La réunion a lieu chez Jonathan Gilbert.

Père ponctua sa phrase d’un hochement de tête, comme pour indiquer que le débat était clos.

Je hochai la tête à mon tour, masquant ma surprise. Jonathan Gilbert était professeur d’Université et inventeur à ses heures perdues ; en privé mais pas seulement, Papa l’appelait « le Dérangé ». À présent, toutefois, il prononçait son nom avec révérence. Pour la centième fois de la journée, je me rendis compte à quel point le monde m’apparaissait sous un tout nouveau jour.

— Alfred est en train d’atteler les chevaux, mais c’est moi qui vais conduire. Ne dis à personne où nous allons. J’ai déjà fait jurer à Cordelia de garder le secret, dit Père en sortant à grandes enjambées de la pièce.

Une seconde plus tard, je lui emboîtai le pas, mais seulement après avoir glissé *Demonios* dans ma poche arrière.

Je m’assis près de lui sur la banquette avant de la calèche tandis que Cordelia s’asseyait à l’arrière, à l’abri des regards, afin de ne pas éveiller les soupçons. Cela semblait étrange de sortir d’aussi bonne heure dans la journée, surtout sans un domestique pour nous emmener. En passant devant le domaine voisin, Blue Ridge, je vis M. Vickery qui nous regardait bizarrement. Je lui adressai un signe de la main jusqu’à ce que Père pose la sienne sur mon bras, moyen subtil de me demander de ne pas attirer l’attention sur nous.

Père attendit que nous ayons passé le tronçon désert de la route en terre qui séparait les plantations de la ville pour parler :

— Je ne comprends pas ton frère. Tu le comprends, toi ? Quel genre d’homme ne respecte pas son père ? Pour un peu, je penserais qu’il est de mèche avec l’un d’entre eux, dit-il avant de cracher sur la voie.

— Qu’est-ce qui vous ferait penser ça ? demandai-je, mal à l’aise, alors que des gouttes de sueur ruisselaient dans mon dos.

Je passai un doigt sous mon col, horrifié au contact du pansement de gaze sur mon cou. Il était trempé, de sueur ou de sang, je n’aurais pu le dire avec certitude.

Je ne parvenais pas à mettre de l’ordre dans mes idées. Était-ce trahir Katherine que d’assister à cette réunion ? Trahissais-je Père en gardant le secret de Katherine ? Comment distinguer le bien du mal ? Tout me paraissait si confus.

— Le fait qu’ils aient ce genre de pouvoir, tiens !

Père fouetta Blaze comme pour marquer son argument. Le cheval poussa un petit gémissement, puis passa au trot.

Je pivotai pour observer Cordelia, mais elle continuait à regarder droit devant, impassible.

— Ils peuvent corrompre un esprit avant même que la personne s’aperçoive que quelque chose ne tourne pas rond. Ils les obligent à se soumettre entièrement à leurs caprices, les ensorcellent de leurs charmes. Un simple regard suffit pour qu’un homme fasse exactement ce qu’un vampire lui a dit. Et quand enfin celui-ci s’aperçoit qu’il est sous l’emprise totale de la créature, il est trop tard.

— Vraiment ? m’exclamai-je, sceptique.

Je repensai à la nuit précédente. Katherine m’avait-elle fait subir un tel traitement ? La réponse était non. Même lorsque j’avais eu peur, j’étais resté moi-même. Et toutes mes émotions m’avaient toujours appartenu. Les vampires pouvaient peut-être agir ainsi, mais Katherine ne m’avait certainement pas réservé ce sort.

Père laissa échapper un petit rire.

— Enfin, pas tout le temps. On peut espérer qu’un homme soit assez fort pour résister à ce type d’influence. En ce qui me concerne, je peux dire que je vous ai élevés ton frère et toi pour que vous deveniez des hommes forts ; là-dessus, il n’y a aucun doute. Il n’empêche que je continue à m’interroger sur ce qui peut bien se passer dans la tête de Damon.

— Je suis certain qu’il va bien, tentai-je de le rassurer, soudain inquiet moi-même, pourtant, à l’idée que Damon ait pu découvrir le secret de Katherine. Je pense qu’il n’est pas sûr de savoir ce qu’il veut, c’est tout.

— Je me moque de ce qu’il veut. Ce qu’il ne faudrait pas qu’il oublie, c’est qu’il est mon fils, et que je ne tolérerai pas qu’il me désobéisse. Les temps sont dangereux et ça, Damon ne semble pas du tout le mesurer. En plus, il faut qu’il comprenne que, s’il ne se range pas dans notre camp, les gens risquent d’en déduire qu’il a choisi d’apporter son soutien ailleurs.

— D’après moi, il ne croit tout simplement pas aux vampires, répondis-je, l’estomac soudain noué.

— Chhh ! fit Père tout bas en agitant la main pour me faire taire.

Nous étions arrivés en ville, et nous longions à l’instant le saloon où Jeremiah Black frôlait déjà le coma éthylique près de la porte, une demi-bouteille de whisky à ses pieds.

Je doutais que Jeremiah Black ait surpris la moindre bribe de notre conversation ou qu’il ait même vu quoi que ce soit, mais je me contentai de hocher la tête, saisissant l’opportunité de replonger dans le silence pour mettre de l’ordre dans mes idées.

Je jetai un coup d’œil sur la droite et j’aperçus Pearl et sa fille assises, en train de s’éventer, sur le banc métallique devant la vitrine de leur magasin. Je les saluai d’un geste de la main elles aussi, mais, voyant le regard de défi de Père, me ravisai au moment de leur crier « bonjour ».

Je restai assis sans rien dire jusqu’à ce que nous soyons parvenus de l’autre côté de la ville, où Jonathan Gilbert habitait une demeure mal entretenue qui avait autrefois appartenu à son père. Père se moquait souvent du fait que la maison tombait en ruines, mais, ce jour-là, il ne fit aucun commentaire en ouvrant la porte de la calèche.

— Cordelia ! l’appela sèchement mon père pour qu’elle grimpe les marches branlantes de la résidence Gilbert devant nous.

Nous suivîmes et, avant que nous ayons eu le temps de sonner à la porte, Jonathan en personne nous accueillit.

— Je suis ravi de vous voir. Giuseppe. Stefan. Et vous devez être Cordelia. J’ai beaucoup entendu parler de votre savoir en matière de plantes indigènes.

Il lui offrit sa main.

Jonathan nous escorta dans le dédale de couloirs de la demeure jusqu’à une petite porte près d’une vaste cage d’escalier. Il l’ouvrit et nous fit signe d’entrer. L’un après l’autre, nous nous penchâmes afin de pénétrer dans un tunnel de trois ou quatre mètres de long environ, avec à son extrémité une échelle peu stable. Sans un mot, nous grimpâmes pour arriver dans un minuscule espace dénué de

fenêtre où la claustrophobie me gagna instantanément. Deux bougies brûlaient dans des chandeliers ternis sur une table couverte de taches d'eau et, alors que mes yeux s'habituèrent à la faible lumière ambiante, je distinguai Honoria Fells, délicatement assise sur un fauteuil à bascule, dans un coin. Le maire Lockwood et le shérif Forbes se tenaient côte à côte sur un banc en bois.

— Messieurs, commença Honoria en se levant pour nous saluer comme si nous étions simplement venus prendre une tasse de thé. Il me semble que nous n'avons pas été présentées... Madame...

Honoria lança un regard suspect à Cordelia.

— Cordelia, murmura-t-elle en étudiant un à un les visages avec suspicion.

Mon père, gêné, toussa.

— Cordelia a soigné Stefan lors de ses moments difficiles, après que sa...

— Après que sa fiancée s'est fait égorger ? termina le maire Lockwood avec brusquerie.

— Monsieur le maire ! s'écria Honoria avant de plaquer sa main sur sa bouche.

Pendant que Jonathan s'esquivait vers le vestibule de la maison, je m'assis sur une chaise au dossier droit, aussi loin que possible du groupe. Je ne me sentais pas à ma place, mais cela devait être pire pour Cordelia, qui avait entre-temps pris position sur une chaise en bois visiblement inconfortable près du fauteuil à bascule d'Honoria.

— Eh bien, à présent, nous interpella Jonathan Gilbert, revenu les bras chargés d'outils, de papiers et d'objets en tous genres que je n'aurais su identifier (Il s'installa en bout de table, sur un fauteuil en velours mangé par les mites, et regarda autour de lui.), nous pouvons commencer !

— Le feu, dit simplement Père.

Je fus soudain parcouru de frissons. C'est dans un incendie que les parents de Katherine avaient péri. Cela signifiait-il qu'ils étaient vampires, eux aussi ? Katherine avait-elle été la seule à pouvoir s'échapper ?

— Le feu ? répéta le maire Lockwood.

Mon père confirma d'un hochement de tête.

— On a mentionné à de nombreuses reprises, en Italie, qu'on pouvait les détruire par le feu, de même qu'en les décapitant ou en leur enfonçant un pieu dans le cœur. Et, bien sûr, il existe aussi des herbes qui peuvent nous protéger.

Du menton, Père désigna Cordelia.

— La verveine, déclara celle-ci.

— La verveine, dit Honoria d'un air songeur. Comme c'est joli.

Cordelia pouffa.

— Ce n'est rien d'autre qu'une herbe. Seulement, quand vous en portez sur vous, elle vous protège du diable. On raconte aussi qu'elle agit comme remède pour les gens qui ont été en contact avec lui. Mais, pour ces démons que vous appelez vampires, c'est rien que du poison.

— J'en veux !

Honoria, impatiente, tendit la main avec cupidité.

— Je n'en ai pas sur moi, répondit l'intéressée.

— Ah non ? souleva Père en lui décochant un regard sévère.

— J'en ai cueilli dans le jardin pour les remèdes de M. Stefan et, lorsque je suis allée en chercher ce matin, tout avait disparu. Un coup des enfants, sûrement, expliqua Cordelia avec indignation tout en me fixant droit dans les yeux.

Je détournai le regard et me rassurai en pensant que, si elle avait été au courant de la vraie nature de Katherine, elle en aurait informé mon père depuis longtemps.

— Eh bien, où puis-je m'en procurer alors ? persista Honoria.

— Il y en a probablement juste sous votre nez, répliqua Cordelia.

— Quoi ? s'offusqua l'autre femme, comme si on l'avait offensée.

— Ça pousse partout. Sauf dans notre jardin à présent, rajouta la spécialiste sur un ton énigmatique.

— Bon, commença Père après des coups d'œil aux deux interlocutrices, soucieux de résoudre la situation. Après cette réunion, Cordelia n'aura qu'à accompagner Mlle Honoria à son jardin pour trouver de la verveine.

— Attendez une minute, enfin ! s'interposa le maire Lockwood, frappant la table de son gros poing. Je m'y perds avec ces discours de bonnes femmes. Vous voulez dire que, si je porte un brin de lilas, les démons me laisseront tranquille ? railla-t-il.

— De la verveine, pas du lilas, corrigea Cordelia. Ça écarte les mauvais esprits.

— Oui, affirma sagement mon père. Et tous les habitants de la ville devraient en porter. Veillez-y, maire Lockwood. Ainsi, non seulement nos concitoyens seront protégés, mais toute personne qui n'en portera pas révélera au grand jour sa nature de vampire et nous pourrons la brûler.

La voix de Père était si douce, si neutre qu'il me fallut user de tout mon sang-froid pour ne pas me lever, descendre l'échelle bancale en un éclair, aller chercher Katherine et m'enfuir avec elle.

Mais imaginons que je fasse cela... Si Katherine était aussi dangereuse que les Fondateurs le laissaient penser... Je me sentais pris au piège, tel un animal. Étais-je enfermé avec l'ennemi à cet instant précis ou l'ennemi était-il à Veritas ? Je savais que, sous le col de ma chemise, ma blessure commençait à saigner à nouveau et que ce n'était qu'une question de temps avant que le sang transperce le tissu et apparaisse, signe patent de ma trahison.

Le maire Lockwood fit craquer sa chaise en bougeant tandis que je m'impatientais sur la mienne.

— Maintenant, que l'herbe fonctionne, c'est une chose, mais nous sommes en pleine guerre et de nombreux officiels passent par Mystic Falls pour aller à Richmond. Si la rumeur se propage que, au lieu de soutenir la cause des sudistes, nous combattons des créatures de livres de contes avec des fleurs... (Le maire secoua la tête.) Impossible de faire passer un décret pour que tout le monde porte de la verveine.

— Ah vraiment ? Alors comment savoir que *vous* n'êtes pas un vampire ? demanda mon père.

— Père ! m'exclamai-je. (Il fallait que la voix de la raison se fasse entendre.) Le maire Lockwood n'a pas tort. Nous devons réfléchir calmement. De façon rationnelle.

— Votre fils a la tête sur les épaules, constata le maire à contrecœur.

— Elle est mieux faite que la vôtre en tout cas, maugréa Père.

— Bon... nous reparlerons de la verveine plus tard. Honoria, je vous charge de veiller à ce que nous en ayons une réserve suffisante. En attendant, nous ne pouvons qu'encourager ceux que nous aimons à en porter. Pour l'instant, j'aimerais discuter des autres moyens qui existent pour identifier les vampires parmi nous, intervint Jonathan Gilbert fiévreusement alors qu'il déployait de grandes feuilles de papier sur la table.

Le maire Lockwood plaça ses lunettes à double foyer sur son nez et scruta les documents sur lesquels figuraient des schémas de mécanique complexes.

— Cette chose, ici, ressemble à une boussole, remarqua-t-il, le doigt pointé sur l'un des schémas.

— En effet ! Mais, au lieu d'indiquer le nord, elle permet de localiser les vampires, expliqua Jonathan, qui ne pouvait contenir son exaltation. Je suis en train de travailler au prototype. Il reste quelques ajustements à faire. Cet appareil est capable de détecter le sang. Le sang d'autres personnes...

Il termina sur ce sous-entendu.

— Je peux voir, monsieur Jonathan ? demanda Cordelia.

L'homme leva le nez avec surprise, mais lui tendit les papiers. La femme secoua la tête.

— Non, dit-elle. Le prototype.

— Oh ! Eh bien, il est vraiment à l'état brut, prévint Jonathan pendant qu'il fouillait dans la poche arrière de son pantalon. Il en sortit un petit objet en métal brillant qui rappelait davantage un jouet d'enfant qu'une arme contre les victimes.

Cordelia fit tourner la boussole entre ses mains.

— Et ça marche ?

— Disons... (Jonathan haussa les épaules.) que ça va marcher.

— Voici ce que je propose. (Père s'appuya contre le dossier de sa chaise.) Nous nous armons de verveine. Nous travaillons jour et nuit à l'achèvement de la boussole et nous élaborons un plan. Décrétons un état de siège et, dans un mois, vous verrez que notre ville sera débarrassée de ces démons.

Sur ces paroles, mon père croisa les bras et s'enfonça plus encore dans son siège, une expression de satisfaction sur le visage. À tour de rôle, tous les membres de l'assemblée, y compris Cordelia, hochèrent la tête en signe d'approbation.

Une main posée sur mon cou, je changeai de position sur ma chaise. Dans le grenier, l'air était chaud et humide ; des mouches bourdonnaient dans les chevrons, à croire que c'était le plein mois de juillet plutôt que la mi-septembre. J'aurais tout donné pour un verre d'eau, oppressé que j'étais par la sensation que les murs de la pièce se refermaient sur moi. J'avais besoin de revoir Katherine, de me rappeler ainsi que ce n'était pas un monstre. Ma respiration devenait de plus en plus irrégulière et je craignais, en restant ici, que quelque chose ne finisse par m'échapper.

— Je ne me sens pas très bien, dis-je soudain.

Les mots semblèrent venir de quelqu'un d'autre. Ils sonnaient faux, et mon père m'adressa un regard noir. Je voyais clairement qu'il ne me croyait pas. Heureusement, Honoria exprima sa compassion par de petits bruits.

Père se racla la gorge.

— Je vais raccompagner mon garçon, annonça-t-il à l'assemblée avant de me suivre pour emprunter la fragile échelle. Stefan, m'appela-t-il en me retenant par l'épaule juste au moment où je m'apprêtais à ouvrir la porte me séparant d'un monde qui, lui au moins, faisait sens pour moi.

— Quoi ? haletai-je en tournant la poignée.

J'accueillis la brise, fraîche sur mon visage, avec délice et ne me donnai même pas la peine de faire face à mon père lorsqu'il se mit à parler.

— Souviens-toi : pas un mot de tout ceci à qui que ce soit. Pas même à Damon. Pas avant qu'il retrouve ses esprits. Bien que d'après moi son esprit soit tout entier dévolu à notre Katherine, ajouta Père à moitié pour lui-même en me lâchant le bras.

Je me tendis en entendant prononcer le nom de Katherine mais, lorsque je fis demi-tour, Père me tournait déjà le dos et partait rejoindre les autres.

Je descendis à pied vers la ville, regrettant de ne pas être venu avec Mezzanotte plutôt qu'en calèche. Je n'avais d'autre choix que de faire tout le chemin en marchant. Je pris à gauche pour couper à travers les bois : j'avais eu mon compte pour la journée et je souhaitais à tout prix éviter le contact avec d'autres êtres humains.

18.

Ce soir-là, Damon me proposa de jouer aux cartes avec lui et ses amis soldats, dont le camp était pour le moment établi à Leestown, à une trentaine de kilomètres.

— Je ne partage pas toujours leurs points de vue, mais ce sont de sacrés bons joueurs et ils sont tout aussi redoutables pour ce qui est de tenir l'alcool, me raconta mon frère.

J'avais accepté son invitation de me joindre à lui – tout plutôt que de croiser Père et de devoir supporter d'autres histoires de vampires ! Mais, quand la nuit commença à tomber sans que j'aie vu trace de Katherine ou d'Emily, je regrettai d'avoir accompagné Damon. J'avais toujours l'esprit embrouillé et j'aurais voulu pouvoir passer une autre nuit auprès de Katherine, afin de m'assurer que mon désir ne m'éloignait pas du droit chemin. Je l'adorais, mais mon côté raisonnable et logique rendait ardue la tâche consistant à désobéir à Père.

— Prêt ? demanda Damon à l'heure du crépuscule, debout devant ma porte, dans son uniforme.

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Il était trop tard pour faire machine arrière de toute façon.

— Bien, répondit-il, un large sourire aux lèvres.

Il dévala l'escalier bruyamment tandis que je jetai un œil par la fenêtre, l'air triste et rêveur, en direction de l'annexe.

Pour finir, je suivis mon frère.

— Nous partons au campement, cria Damon à l'intention de Père en passant devant son bureau.

— Attendez ! (Père émergea de la pièce et se précipita dans le salon avec, dans les bras, plusieurs longues branches couvertes de minuscules bourgeons violets semblables à des fleurs de lilas – de la verveine.) Prenez ça ! ordonna-t-il.

Il glissa un brin de verveine dans la poche de poitrine de nos vestes.

— Il ne fallait pas, Père, commenta mon frère, laconique, tout en sortant le brin de sa poche pour le fourrer dans son pantalon.

— Je t'ai donné toute latitude, fils, et un toit où dormir. À présent, tout ce que je te demande, c'est de porter ça. C'est bien peu de chose, non ?

Père frappa sa paume si fort que je le vis grimacer. Par chance, Damon, qui ne ratait généralement pas une occasion de relever le moindre signe de faiblesse pour se moquer de lui, ne remarqua pas celui-là.

— Entendu, Père. (Damon, après un petit haussement d'épaules, écarta les bras comme pour s'avouer vaincu.) Je serai honoré de porter votre fleur pour vous faire plaisir.

Les yeux de mon père s'enflammèrent de rage, mais il s'abstint de tout commentaire. À la place, il cassa un autre brin de verveine et l'enfonça dans la poche de Damon.

— Merci, marmonnai-je quand il me donna un autre brin à moi aussi.

En réalité, si j'éprouvais de la reconnaissance envers mon père, c'était moins pour sa fleur que pour l'indulgence dont il faisait preuve à l'égard de mon frère.

— Faites attention à vous, les garçons ! nous conseilla-t-il, puis il retourna dans son bureau.

Damon leva les yeux au ciel juste avant que nous sortions.

— Tu ne devrais pas être si dur avec lui, maugréai-je, parcouru de frissons à cause de la fraîcheur de la nuit.

Le parfum d'été de la journée avait disparu, laissant place à une soirée fraîche, mais la brume qui recouvrait tout la veille au soir s'était levée et on pouvait très nettement voir la lune.

— Et pourquoi ça ? Il est bien dur avec nous, lui, grogna Damon qui marchait devant moi en direction de l'écurie. (Mezzanotte et Jake, déjà attelés, battaient du sabot avec impatience.) J'ai demandé à Alfred de tout préparer. Au cas où nous devons déguerpir.

Damon enfourcha Jake puis partit au galop en direction inverse du bourg. Nous gardâmes le silence pendant une demi-heure au moins. Le claquement régulier des fers sur la route et la lumière du clair de lune qui filtrait à travers l'épais feuillage donnaient l'impression de naviguer dans un rêve.

Finalement, nous commençâmes à distinguer le son de flûtes, l'écho de rires interrompus, de temps en temps, par des coups de feu. Damon montra la voie jusqu'à une clairière, au sommet d'une colline. Des tentes en couvraient une grande partie avec, au centre, un joueur de pipeau. Des hommes se promenaient tout autour tandis que des chiens montaient la garde à l'entrée. J'avais l'impression d'être arrivé à une soirée secrète et privée.

— Bonsoir. Monsieur ?

Deux soldats en uniforme s'avancèrent, leurs fusils pointés sur nous. Mezzanotte recula de quelques pas et laissa échapper un petit hennissement nerveux.

— Soldat Damon Salvatore, monsieur ! En permission des troupes du général Groom, à Atlanta.

Aussitôt, les deux soldats baissèrent leurs armes et nous saluèrent d'une pichenette à leur chapeau.

— Désolé, soldat. On se tient prêts au combat et nos hommes tombent comme des mouches avant même d'arriver sur le champ de bataille, expliqua le plus grand des deux alors qu'il s'approchait pour caresser Jake.

— Oui, et cela n'a rien à voir avec le typhus, ajouta l'autre, plus petit et moustachu, clairement satisfait de partager cette information avec nous.

— Des meurtres ? demanda Damon, la mine grave.

— Comment le savez-vous ? réagit le premier garde, qui caressait son fusil.

Je fixai le sol, sans savoir quoi dire. Je pressentais que Damon nous attirait sur une pente savonneuse, mais j'ignorais quoi faire pour rétablir la situation.

— Mon frère et moi venons de Mystic Falls, raconta Damon en pointant son pouce vers l'arrière. C'est la première ville, juste après la forêt. Nous aussi, nous avons eu des ennuis. Les gens parlent d'une sorte de bête.

— Non, sauf s'il s'agit d'un animal qui n'attaque qu'à la gorge et laisse le reste du corps intact, précisa le moustachu d'un air entendu, nous couvant du regard entre deux battements de paupières.

— Humm... réagit simplement Damon comme s'il avait soudain perdu tout intérêt pour la conversation. (Il changea alors complètement de sujet.) Il y a des bonnes parties de poker ce soir ?

— Là-bas dans la clairière, près des chênes.

Le plus petit des soldats montra du doigt la direction.

— Passez une bonne soirée, alors. Et merci pour votre aide, les salua Damon avec une politesse exagérée.

Nous chevauchâmes vers l'endroit qu'avait indiqué le soldat jusqu'à ce que mon frère s'arrête net devant un petit groupe d'hommes assis autour d'un feu, à jouer aux cartes.

— Bonsoir, tout le monde ! Je suis le soldat Damon Salvatore des troupes du général Groom, en permission, annonça mon frère avec assurance en descendant de cheval.

Un à un, il observa les visages qu'éclairait le feu de camp.

— Voici mon frère, Stefan. On peut se joindre à vous ?

Un soldat aux cheveux roux lança un regard à un autre, plus âgé, qui portait un bras en écharpe. L'homme haussa les épaules et nous fit signe de nous asseoir sur un des rondins de bois disposés autour du feu.

— J'y vois pas d'objection.

Une décharge sillonna dans mes veines alors que nous nous asseyions et que l'on nous servait. Mon jeu était bon : deux as et un roi. Je sortis immédiatement une poignée de billets froissés de ma poche, pariant avec moi-même. Si je gagnais, tout irait bien avec Katherine. Dans le cas contraire, eh bien... je préférerais ne pas y penser.

— Je mise tout ce que j'ai, dis-je, confiant.

À l'issue de la partie, je ne fus pas surpris d'être déclaré vainqueur. Je souris en prenant la pile d'argent, que je rangeai soigneusement dans ma poche. Ma bonne humeur était également le signe de mon soulagement vis-à-vis de ma relation avec Katherine : je retrouvais foi en mon amour pour elle. J'essayai d'imaginer ce qu'elle dirait : Stefan le Malin, peut-être. Ou l'astucieux Stefan. À moins qu'elle ne s'en tienne à un éclat de rire qui découvre ses dents blanches et me laisse la prendre dans mes bras pour la faire valser, encore et encore...

Nous jouâmes plusieurs autres parties après celle-là, au cours desquelles je perdis tous mes gains, mais je m'en fichais. C'était la première partie qui comptait, qui avait fait office de test, et désormais j'avais le cœur et l'esprit extrêmement légers.

— À quoi tu penses ? m'interrogea Damon comme il sortait sa flasque de sa poche.

Il me la tendit et je pris une longue gorgée. Le whisky me brûla la gorge, mais j'en redemandai quand même. Les autres soldats ne semblaient pas vouloir faire de nouvelle partie. Les cinq avec lesquels nous avions joué étaient partis chiquer du tabac, se resservir du whisky, ou bien, les larmes aux yeux, ils parlaient de leurs chères et tendres restées « au pays ».

— Allez, petit frère, à moi tu peux le dire, m'encouragea Damon.

Il prit sa flasque, but un grand coup et me la repassa.

J'avalai une nouvelle gorgée, plus longue encore, et marquai une pause. Devais-je lui dire ? Toutes mes hésitations précédentes avaient disparu. Après tout, c'était mon frère.

— Eh bien, je me disais que je n'ai jamais rencontré de fille comme Katherine... commençai-je de façon évasive.

Je me rendais bien compte que je m'aventurais en terrain glissant, mais une partie de moi mourait d'envie de savoir si Damon connaissait lui aussi le secret de Katherine. Je repris une gorgée de whisky et toussai.

— En quoi est-elle différente ? voulut savoir mon frère, un sourire aux lèvres.

— Enfin, disons qu'elle n'est pas différente, dis-je, sentant que je dessoûlais d'un coup et tentant de mon mieux de faire machine arrière. Ce que je veux dire, c'est que j'ai remarqué qu'elle est...

— Que c'est un vampire ? m'interrompit mon frère.

Sa repartie me coupa le souffle. Je clignai des yeux, puis jetai des regards nerveux de tous côtés. Les gens buvaient, riaient, comptaient leurs gains.

Damon, lui, se contentait de rester assis, arborant toujours le même sourire. Je ne comprenais pas comment il pouvait sourire. Alors, une autre pensée, sombre et inquiétante, surgit dans mon esprit. Comment Damon savait-il que Katherine était ce qu'elle était ? Lui avait-elle dit ? Mais alors, dans quelles conditions ? Au lit, juste avant l'aube, comme avec moi ? Je frissonnai.

— C'est un vampire. Et alors ? Elle reste Katherine. (Mon frère se tourna vers moi, une lueur d'urgence dans ses yeux brun foncé.) Et ne t'avise pas d'en parler à Père. Il est déjà assez malade comme ça, conclut-il, grattant le sol de sa botte.

— Comment l'as-tu appris ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Au même moment, un coup de feu retentit.

— Un soldat à terre ! (Un garçon d'environ quatorze ans en uniforme hurlait en courant d'une tente à l'autre.) Un homme à terre ! On nous attaque ! Ça vient des bois !

Le visage de Damon pâlit.

— Je dois leur donner un coup de main. Toi, petit frère, tu rentres à la maison.

— Tu es sûr ? dis-je, tiraillé entre l'envie de rester et la peur de me mêler à ça.

Damon hocha la tête avec sévérité.

— Si Père te pose des questions, dis-lui que j'ai trop bu au saloon et que je suis en train de cuver quelque part en dormant.

Un nouveau coup de feu éclata et Damon détala à toutes jambes en direction des bois, se fondant dans la marée de soldats.

— Va ! cria-t-il.

Je courus pour ma part vers le campement tout juste déserté et frappai du talon Mezzanotte, murmurant à ses oreilles de velours d'aller plus vite, toujours plus vite.

Ma jument traversa la forêt plus rapidement que jamais. Une fois de l'autre côté du pont Wickery, elle dévia comme si elle savait exactement comment rentrer à la maison. Juste après, cependant, elle se cabra et se mit à geindre. Debout, les talons enfoncés dans les étriers, j'aperçus une silhouette aux cheveux bruns avec des reflets d'or, bras dessus, bras dessous avec une autre fille.

Je me raidis. Aucune femme ne sortait la nuit sans être accompagnée d'un homme et ce, même quand les circonstances étaient des plus favorables. Alors, en ces temps de troubles et de pseudo-attaques de démons, je n'imaginai pas...

La silhouette pivota et dans l'eau, qui agissait tel un miroir, j'aperçus un visage pâle et allongé. Katherine. Elle raccompagnait la petite Anna, que j'avais vue devant la boutique de sa mère. Tout ce que je distinguais d'elle se limitait à ses boucles brunes qui tombaient tels des ressorts sur ses épaules.

— Katherine ! criai-je à pleins poumons depuis ma monture.

Maintenant, au lieu de vouloir la prendre dans mes bras, j'aurais voulu l'enlacer pour la retenir, pour empêcher la tragédie qu'elle était sur le point de déclencher. Je sentis la bile me monter à la gorge alors que j'imaginai trouver une branche cassée et la lui planter dans la poitrine.

Katherine ne se retourna pas à mon appel. Au lieu de cela, elle referma son étreinte sur Anna tout en la conduisant vers la forêt. Je flanquai un grand coup dans les flancs de Mezzanotte et, le visage battu par le vent, tentai désespérément de les rattraper.

19.

Je galopai à travers bois, talonnant de plus belle Mezzanotte pour qu'elle bondisse par-dessus les troncs d'arbres, qu'elle fende les buissons – tout plutôt que perdre Katherine et Anna de vue. Comment avais-je pu faire confiance à Katherine ? Comment avais-je pu croire que je l'aimais ? J'aurais dû la tuer quand l'occasion s'était présentée. Si je ne les rattrapais pas, je porterais moi aussi la trace du sang d'Anna sur mes mains. Tout comme avec Rosalyn.

Nous parvînmes à un arbre déraciné et Mezzanotte se cabra, me faisant tomber en arrière sur le tapis de la forêt. Je sentis une douleur vive me transpercer la tempe alors que ma tête s'écrasait contre une pierre. La respiration coupée, je luttais de toutes mes forces pour reprendre mon souffle, sachant que ce n'était qu'une question de temps avant que Katherine tue Anna et en finisse avec moi.

Je sentis alors des mains douces mais froides comme de la glace me redresser en position assise.

— Non... haletai-je.

Le simple fait de respirer était douloureux. Mon pantalon déchiré révélait une énorme entaille au genou. Le sang coulait abondamment de ma tempe.

Katherine s'agenouilla à mes côtés et utilisa sa manche pour faire cesser l'hémorragie. Je la vis qui s'humectait les lèvres avant de les mordre.

— Vous êtes blessé, dit-elle tout bas en continuant d'exercer une pression sur ma plaie.

Alors que je m'efforçai de la repousser, elle serra davantage mon épaule pour m'empêcher de bouger.

— Ne vous inquiétez pas. Rappelez-vous : je vous ai donné mon cœur, dit Katherine en me forçant à soutenir son regard.

Sans voix, j'acquiesçai. Si la mort était mon destin, j'espérais qu'elle serait rapide. Comme je m'y attendais, Katherine entrouvrit les mâchoires et je fermai les yeux, dans l'attente de la douloureuse extase que me procurerait le contact de ses dents sur mon cou.

Pourtant, rien ne se produisit d'autre que la sensation de sa peau froide près de ma bouche.

— Buvez, me commanda-t-elle.

Je repérai une entaille courte sur sa peau blanche et délicate. Du sang gouttait de la plaie à l'instar d'un ruisseau après l'orage. Saisi de répulsion, j'essayai de détourner la tête, mais Katherine ne desserra pas son emprise sur ma nuque.

— Faites-moi confiance. Ça va vous aider.

Transi de peur, je laissai mes lèvres entrer lentement en contact avec le liquide. Aussitôt, je sentis une vague de chaleur passer sur ma gorge et continuai à boire jusqu'à ce que Katherine retire son bras.

— Ça suffit, chuchota-t-elle, sa main pressée contre sa blessure. Comment vous sentez-vous à présent ?

Elle s'appuya sur les talons et me considéra un instant.

Comment je me sentais ? Je touchai ma jambe puis ma tempe. Toutes deux paraissaient lisses et guéries.

— C'est vous qui avez fait ça ? dis-je, incrédule.

— C'est moi, oui.

Katherine se leva et frotta ses mains l'une contre l'autre. Je remarquai que sa plaie à elle aussi était complètement refermée.

— Maintenant, dites-moi pour quelle raison j'ai dû vous soigner. Que faisiez-vous dans la forêt ? Vous savez que c'est risqué, dit-elle, et dans sa réprimande perçait de l'inquiétude.

— Vous... Anna, commençai-je dans un murmure.

Dans un état léthargique comme au sortir de table après un repas trop long et arrosé plus que de raison, j'examinai les alentours entre deux clignements. Mezzanotte était attachée à un arbre. Anna, assise sur une branche, les genoux ramenés contre sa poitrine, nous observait. Au lieu d'exprimer la terreur, son visage, orienté vers moi, puis vers Katherine, puis encore vers moi, trahissait la confusion.

— Stefan, Anna est une de mes amies, m'apprit simplement Katherine.

— Stefan est-il... au courant ? chuchota Anna avec curiosité, comme si je ne m'étais pas trouvé à un mètre d'elle.

— On peut lui faire confiance, répondit-elle avec un hochement de tête catégorique.

Je m'éclaircis la voix et toutes deux me regardèrent.

— Que faites-vous ici ? finis-je par demander.

— Nous avons une réunion, expliqua Katherine en indiquant la clairière d'un geste de la main.

Au même moment, une voix rauque s'éleva :

— Stefan Salvatore !

Je fils volte-face et découvris une silhouette qui se profilait entre les ombres. Sans réfléchir ou presque, je levai le brin de verveine de ma poche devant moi ; dans ma main, il paraissait aussi vain qu'une fleur des champs.

— Stefan Salvatore ! entendis-je à nouveau.

Tel celui d'un fou, mon regard passait d'Anna à Katherine et inversement, mais ni l'une ni l'autre n'affichait d'expression que j'aurais pu déchiffrer. Un hibou hulula et je fourrai mon poing dans ma bouche pour me retenir de hurler.

— C'est bon, Mère. Il est au courant, fit Anna en direction de la forme.

Mère. Cela signifiait que Pearl aussi était un vampire. Comment était-ce possible ? C'était l'apothicaire, elle était censée soigner les malades et non pas déchirer les gorges humaines de ses dents. Katherine, toutefois, m'avait soigné et elle avait laissé ma gorge tranquille, me rappelai-je.

Pearl émergea d'entre les arbres, les yeux rivés sur moi.

— Comment être sûr qu'il est inoffensif ? lança-t-elle, d'une voix étrangement menaçante.

— Je vous garantis qu'il l'est, répliqua Katherine, un sourire aimable aux lèvres, une main posée sur mon bras.

Mon corps, soudain, fut parcouru de frissons bien que l'air de septembre ait été doux. Je serrai la verveine dans ma paume, me remémorant les paroles de Cordelia : « Cette herbe sert à repousser les mauvais esprits. » Et si nous avions tous eu tort et que les vampires tels que Katherine n'étaient pas des démons mais des anges ?

— Jetez cette verveine ! m'ordonna Katherine.

Je plongeai mes yeux dans les siens, grands et félins, et laissai tomber la plante à terre. Sans perdre une seconde, Katherine, du bout de sa botte, la recouvrit d'aiguilles de pin et de feuilles.

— Stefan, on dirait que vous avez vu un fantôme, constata-t-elle en riant après s'être tournée vers moi.

Son rire n'avait rien de méchant. Au contraire, je le trouvais mélodieux et harmonieux, à la limite un peu triste. Je trébuchai sur une racine d'arbre. Ma jambe tremblait, m'aperçus-je, et en entourant fermement mon genou de mes mains je découvris que ma peau était parfaitement lisse, à croire que ma chute n'avait jamais eu lieu. Katherine prit mon changement de position comme le signe qu'elle pouvait s'asseoir sur mon genou. Une fois assise, elle baissa les yeux sur moi et passa ses mains dans mes cheveux.

— Non, Katherine, il n'a pas l'air d'avoir vu un fantôme, mais des vampires. Trois, pour être tout à fait exact.

Je levai la tête vers Pearl, en écolier obéissant face à une maîtresse d'école. Elle était assise sur un bloc de pierre ; près d'elle, Anna ne faisait brusquement plus ses seize ans. Naturellement, si Anna était un vampire, cela signifiait qu'elle n'avait pas du tout cet âge. Mon cerveau se mit à tourbillonner et je fus pris d'un vertige nouveau. Katherine me tapota la nuque et ma respiration se fit sur-le-champ plus facile.

— Entendu, Stefan, dit Pearl, le menton posé sur ses mains jointes et le regard fixé sur moi. D'abord, j'ai besoin que vous vous souveniez qu'Anna et moi sommes vos voisines et vos amies. Vous ne l'oublierez pas ?

Je confirmai d'un signe de tête, transpercé par son regard. Pearl esquissa alors un vague sourire.

— Bien, commenta-t-elle en soupirant.

Je hochai de nouveau la tête, je me sentais bête et trop bouleversé pour penser et encore moins parler.

— Nous avons vécu en Caroline du Sud juste après la guerre, commença Pearl.

— *Après* la guerre ?

La question m'échappa.

Anna gloussa et sa mère afficha un demi-sourire.

— La guerre d'Indépendance, précisa la femme sans plus de détails. (En dépit de mon embarras, je fis signe que j'avais compris.) Nous avons eu de la chance pendant cette guerre. Nous étions tous sains et saufs, unis, en famille. (Sa voix se brisa et elle dut fermer les paupières un temps avant de poursuivre.) Mon mari tenait une petite pharmacie lorsque la ville a été frappée par une vague de tuberculose pulmonaire. Elle n'a épargné personne – ni mon mari, ni mes deux fils, ni ma fille qui venait de naître. En une semaine, ils avaient tous été emportés.

Je manifestai mon intérêt en remuant la tête sans pour autant savoir quoi dire. Pouvais-je prétendre lui présenter mes condoléances tant d'années après les faits ?

— Ensuite, Anna se mit à tousser et je savais que jamais je ne supporterais de la perdre elle aussi. J'en aurais le cœur brisé, mais ça allait plus loin encore, poursuivit Pearl. (Elle fit non de la tête, comme perdue dans ses pensées.) Je savais que j'y laisserais mon âme, que j'y perdrais l'esprit. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Katherine.

Je jetai un regard à celle-ci. Elle semblait si jeune, si innocente. Je détournai les yeux avant qu'elle croise les miens.

— Katherine était différente, reprit Pearl. Elle était arrivée en ville comme par enchantement, sans famille, mais s'était intégrée tout de suite parmi les habitants.

Je ne pus m'empêcher de me demander qui avait péri dans l'incendie d'Atlanta à la suite duquel Katherine était venue s'installer à Mystic Falls. Je ne posai néanmoins pas la question, laissant Pearl poursuivre.

Elle s'éclaircit la voix.

— Mais quand même, quelque chose en elle n'était pas ordinaire. Toutes les femmes de la ville et moi en parlions. Sa beauté, naturellement, était à part, mais il n'y avait pas que cela. Elle avait des attributs qui semblaient provenir d'un autre monde. Certains disaient que c'était un ange. En outre,

elle ne tombait jamais malade pendant les mois d'hiver, pas plus que lorsque la tuberculose a balayé la ville. À la pharmacie, il y avait certaines herbes qu'elle ne touchait jamais. Charleston était une petite ville, à l'époque. Les gens parlaient beaucoup et les rumeurs circulaient vite.

Pearl prit la main de sa fille.

— Anna serait morte. C'est ce que le médecin, en tout cas, avait prédit. Je cherchais désespérément un remède. Accablée de chagrin, je me sentais si impuissante. Moi, une femme entourée de médicaments, je n'étais même pas capable de sauver ma propre fille.

La mère secoua la tête de dégoût.

— Alors que s'est-il passé ? la relançai-je.

— Un jour, j'ai demandé à Katherine si elle avait une idée. Dès que j'ai posé la question, j'ai su qu'elle avait la réponse. Quelque chose, dans son regard, changea à cet instant. Mais elle resta silencieuse plusieurs minutes avant de répondre...

— Pearl amena Anna dans mes appartements, un soir, intervint Katherine.

— Elle m'a sauvée, dit la jeune fille doucement. Mère aussi.

— Et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvées ici. Nous ne pouvions rester à Charleston indéfiniment, puisque nous ne montrons pas de signes de vieillissement, expliqua Pearl. Évidemment, il faudra bientôt que nous redéménagions. C'est la règle. Nous sommes des vagabondes qui naviguent entre Charleston, Atlanta et toutes les villes environnantes. Et à présent nous sommes à nouveau confrontées à la guerre. Avoir été témoins d'autant d'histoire prouve bien que certaines choses ne changent jamais. (Pearl sourit avec regret.) Mais il y a pire comme façon de passer le temps.

— J'aime bien cette région, admit Anna. C'est pour ça que j'ai peur qu'on ne nous chasse.

Elle prononça ces derniers mots dans un murmure et quelque chose dans sa voix me rendit atrocement triste.

Je repensai à la réunion à laquelle j'avais assisté dans l'après-midi. Si Père avait le dernier mot, ce n'est pas chassées qu'elles risquaient de finir, mais tuées.

— Et les attaques ? osai-je enfin demander.

Cette question, plus que toute autre, me brûlait les lèvres depuis le jour de la confession de Katherine. Parce que si elle n'était pas derrière tout ça... qui cela pouvait-il être ?

Pearl secoua la tête.

— N'oubliez pas : nous sommes vos voisines et vos amies. Ce n'était pas nous. Jamais nous n'agirions de la sorte.

— Jamais, insista Anna tout en secouant craintivement la tête, comme si on l'accusait.

— Certains membres de notre clan y ont pris part, néanmoins, avoua Pearl sur un ton sinistre.

Le regard de Katherine se durcit.

— Mais ce n'est pas seulement *nous* ou les autres vampires qui causons de tels ravages. Bien sûr, c'est nous que tout le monde montre du doigt, mais les gens semblent oublier qu'une guerre fait rage et fait couler beaucoup de sang. Seulement, on n'en parle pas. Tout ce qui intéresse la population, ce sont les vampires.

Entendre l'écho des paroles de Damon dans la bouche de Katherine me fit l'effet d'un saut d'eau froide en pleine figure, car cela me rappela que je n'étais pas seul dans l'univers de Katherine.

— Qui sont les autres vampires ? demandai-je sans détour.

— Des membres de notre communauté. Nous allons nous en charger, réagit fermement Pearl.

Elle se leva puis traversa la clairière dans ma direction, faisant crisser le sol à chacun de ses pas.

— Stefan, je vous ai raconté notre histoire et voici les faits : nous avons besoin de sang pour vivre. Mais il n'est pas nécessaire d'en prélever aux êtres humains, expliqua-t-elle comme si elle décrivait à un client le fonctionnement d'une plante médicinale. Nous pouvons boire le sang des animaux. Mais, de même que chez les êtres humains, certains d'entre nous ne parviennent pas à se

contrôler et s'en prennent aux hommes. Ces pratiques se rapprochent beaucoup de celles d'un mercenaire dans l'armée, si on veut.

L'image de l'un des soldats avec lesquels je venais justement de jouer au poker me revint. Y avait-il aussi des vampires parmi eux ?

— Et rappelez-vous, Stefan, nous ne les connaissons pas tous. Il pourrait y en avoir d'autres. Nous ne sommes pas aussi rares qu'on pourrait le croire, termina Katherine.

— Et maintenant, à cause de ces vampires que nous ne connaissons même pas, nous sommes pourchassées. (Les yeux de Pearl s'emplirent de larmes.) C'est la raison de notre réunion ce soir. Nous devons discuter d'une stratégie, mettre en place un plan. Pas plus tard que cet après-midi, Honoria Fells a apporté une préparation à base de verveine au magasin. Comment cette femme a-t-elle entendu parler des effets de la verveine, je n'en ai aucune idée. Je me sens tout à coup prise au piège, comme une bête traquée. Les gens examinent nos cous et je sais que certains se posent des questions à propos de nos colliers, faisant le rapprochement entre nous trois qui ne les quittons jamais...

Pearl leva les mains au ciel en signe de prière, mais d'un air exaspéré.

Très vite, j'examinai une à une les trois femmes et m'aperçus que Pearl et Anna portaient le même collier à camée que Katherine.

— Le collier ?

Je portai mes mains à mon cou comme si, moi aussi, j'arborais un mystérieux bijou bleu.

— Lapis-lazuli. Cela nous permet de nous déplacer en plein jour. En général, les membres de notre espèce en sont incapables. Seulement, ces pierres précieuses nous protègent. Elles nous ont permis de vivre normalement, voire de rester davantage en contact avec notre humanité, déclara Pearl, pensive. Vous ne savez pas ce que c'est, Stefan. (La voix de la femme se brisa sur un flot de sanglots.) C'est bon de savoir qu'on a des amis sur qui on peut compter.

De ma poche, je sortis un mouchoir que je lui tendis, ne trouvant pas mieux à faire. Elle se tamponna les yeux.

— Désolée. Désolée. Vous ne devriez pas avoir à entendre tout ça, Stefan. J'ai appris, par le passé, que la guerre changeait les choses... mais j'étais loin de me douter... C'est trop tôt pour déménager à nouveau.

— Je vous protégerai, me surpris-je à dire avec une voix qui ne ressemblait pas tout à fait à la mienne.

— Mais... mais... comment ? releva Pearl.

Au loin, le bruit d'une branche cassée se fit entendre et nous sursautâmes tous les quatre. Pearl jeta autour d'elle des regards inquiets.

— Comment ? répéta-t-elle finalement une fois le calme revenu.

— Mon père organise une sorte de battue, dans quelques semaines.

Le sentiment de le trahir me pinça le cœur au moment où je prononçais ces paroles.

— Giuseppe Salvatore. (Pearl manifesta son incrédulité en agitant la tête.) Mais comment a-t-il fait pour savoir ?

— Il n'est pas seul : Jonathan Gilbert, le maire Lockwood et le shérif Forbes sont de la partie. Visiblement, ils se sont documentés sur les vampires au moyen de livres. Père possède un vieil ouvrage dans sa bibliothèque et, ensemble, ils ont décidé d'instaurer un état de siège le temps d'inspecter tous les habitants.

— Alors vous pouvez être certains qu'il le fera. Giuseppe Salvatore n'est pas du genre à se laisser détourner de la voie qu'il a choisie, déclara Pearl.

— Non, madame.

J'étais conscient du comique de la situation : appeler un vampire « madame ». Mais qui étais-je

pour ranger les choses dans des cases, pour décider de ce qui était normal et de ce qui ne l'était pas ? Une fois de plus, je pensai à mon frère et à ses paroles, à son rire détaché quand nous avions évoqué la véritable identité de Katherine. Peut-être cela n'avait-il rien à voir avec le fait qu'elle soit démoniaque ou extraordinaire ? Le seul élément extraordinaire était peut-être l'obsession de Père envers les vampires et leur éradication ?

— Stefan, je vous jure que ce que je vous ai dit est toute la vérité et rien que la vérité, affirma Pearl. Et je sais aussi que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour que les attaques d'animaux ou d'humains cessent tant que nous sommes ici. Quant à vous, faites ce que vous pouvez pour nous. Parce qu'Anna et moi revenons de trop loin pour finir assassinées par nos propres voisins.

— Ça n'arrivera pas, promis-je avec une conviction dont je ne me savais pas capable. Je ne suis pas encore certain de ce que je vais faire, mais je vous protégerai. Je vous le promets.

Cette promesse s'adressait à toutes trois, mais je regardai seulement Katherine au fond des yeux. Elle approuva d'un signe de tête, une petite étincelle dans les pupilles.

— Bien. (Pearl tendit la main à Anna, qui avait l'air fatiguée, pour l'aider à se relever.) Cela fait trop longtemps que nous sommes dans cette forêt et moins on nous voit ensemble, mieux cela vaut. Stefan, nous avons confiance en vous.

Dans sa voix par ailleurs chaude pointait une très légère mise en garde.

— Absolument, dis-je en prenant la main de Katherine alors que la mère et la fille quittaient la clairière.

Je ne me faisais pas de souci pour elles : étant donné qu'elles travaillaient en tant qu'apothicaires, elles pourraient justifier le fait qu'elles soient sorties en pleine nuit. Elles n'avaient qu'à raconter qu'elles cherchaient des herbes ou cueillaient des champignons si on les voyait.

En revanche, je m'inquiétais pour Katherine. Ses mains paraissaient si petites, ses yeux si pleins de crainte. La pensée qu'elle dépendait de moi me remplissait d'une fierté et d'une terreur égales.

— Oh, Stefan. (Elle passa ses bras autour de mon cou.) Je sais que tout ira bien tant que nous restons ensemble.

Elle me tira par la main pour que je me couche sur le lit de feuilles. Et là, allongé près d'elle au milieu des aiguilles de pin sur la terre humide, enivré par son parfum, toutes mes peurs s'évanouirent.

20.

Les jours suivants, je ne vis pas du tout Damon. Père m'apprit qu'il passait beaucoup de temps au campement – une perspective qui le remplissait de joie au plus haut point. Ce dernier espérait en effet que, ainsi, Damon se déciderait à rallier les rangs de l'armée même si, personnellement, je le voyais plutôt constamment occupé à parier et à parler de femmes, ce qui me réjouissait pour lui. Bien sûr, mon frère me manquait, mais, s'il avait été là, jamais je n'aurais pu profiter autant de la compagnie de Katherine sans interruption et sans avoir de comptes à rendre à personne.

En toute honnêteté, bien que de le formuler m'ait paru déloyal, Père et moi nous étions bien adaptés à l'absence de mon frère. Nous avons commencé à partager nos repas, à jouer aux cartes après le dîner. Père me faisait part de ses réflexions de la journée et de ses projets d'acheter de nouveaux chevaux à un éleveur du Kentucky. Pour la énième fois, je mesurais à quel point il lui tenait à cœur que je reprenne le domaine et je ressentais de l'excitation à cette pensée – une première pour moi.

Katherine y était pour quelque chose. J'avais pris l'habitude de passer toutes les nuits dans sa chambre, que je quittais juste avant que les travaux commencent dans la plantation. Elle n'avait plus montré ses crocs depuis cette fameuse nuit dans les bois. C'était comme si cette assemblée secrète avait changé quelque chose. Elle avait besoin que je garde son secret, et moi, j'avais besoin d'elle pour me sentir entier. Dans sa petite chambre à la lumière tamisée, tout était parfait et placé sous le signe de la passion – on se serait presque pris pour des jeunes mariés.

Évidemment, je m'interrogeais sur l'avenir : moi vieillissant chaque année tandis que Katherine resterait jeune et belle. Mais cette question pouvait attendre notamment que cette peur du fléau des vampires soit passée, après nos fiançailles, quand nous nous serions installés et que nous n'aurions plus à nous cacher.

— Je sais que tu consacres une grande partie de tes journées à la petite Katherine, dit Père un soir, à table, pendant qu'Alfred finissait de débarrasser avant d'apporter à mon père son jeu de cartes abîmé en vue de notre partie.

— C'est vrai.

Je regardai Alfred verser du sherry dans le verre de mon père. Dans la lumière vacillante de la bougie, le liquide d'ordinaire rose arborait la teinte du sang. Il me tendit la carafe, mais je refusai d'un mouvement de tête.

— Damon en a fait autant avant toi, observa Père en prenant entre ses doigts épais les cartes, qu'il se mit à battre lentement.

Je poussai un soupir exaspéré en constatant que mon frère, une fois encore, s'était livré à une conversation au sujet de Katherine.

— Elle a besoin d'un ami. *D'amis*, corrigeai-je.

— C'est certain, en effet. Et je suis enchanté que tu aies pu lui tenir ainsi compagnie.

Père plaça le paquet de cartes face cachée et m'adressa un bref coup d'œil.

— Tu sais, je ne connais pas grand-chose de ses relations à Atlanta. J'ai entendu parler d'elle par l'intermédiaire d'un de mes associés de la marine marchande. Une histoire très triste. Elle est devenue orpheline après la bataille menée par Sherman, mais très peu de Pierce prétendent la connaître.

Je changeai de position, les nerfs subitement à cran.

— Pierce, c'est plutôt courant comme nom. De plus, elle ne souhaite peut-être pas qu'on fasse le lien entre elle et certains de ses parents. (J'inspirai profondément.) Je suis persuadé qu'il doit exister des Salvatore ici ou là dont nous n'avons pas entendu parler.

— C'est une réflexion pertinente. (Père avala une gorgée de son sherry.) Salvatore n'est pas un nom très commun, mais c'est un bon nom. Ce qui me laisse espérer que Damon et toi savez où vous mettez les pieds.

Je levai brusquement la tête.

— Vous disputer le cœur de la même fille, ajouta-t-il simplement. Je ne voudrais pas vous voir vous déchirer. Je sais qu'on ne s'entend pas toujours, ton frère et moi, mais vous êtes du même sang et de la même chair, tous les deux.

Je me recroquevillai sur moi-même en entendant cette formule familière qui compliquait tout. Père, cependant, ne parut rien remarquer. En tout cas, il ne fit aucun commentaire et se contenta de ramasser le jeu avant de m'adresser un regard interrogatif.

— Alors, on joue ?

Sans me laisser répondre, il me servit six cartes.

Je les ramassai mais, au lieu de les retourner, je scrutai du coin de l'œil l'annexe, dans l'espoir de détecter le moindre mouvement par la fenêtre.

Alfred arriva au même moment.

— Monsieur, vous avez de la visite.

— De la visite ?

Père, piqué d'une soudaine curiosité, s'était déjà à moitié levé. En dehors des quelques réceptions que nous organisions, il était rare que nous ayons des visiteurs au domaine. Mon père préférait toujours retrouver les gens qu'il fréquentait en ville ou à la taverne.

— Je vous prie de pardonner mon intrusion, s'excusa Katherine en entrant dans la pièce avec, dans ses bras minces, un bouquet de fleurs de toutes les formes et de toutes les tailles – roses, hortensias et muguet. Emily et moi étions en train de cueillir des fleurs près de l'étang et j'ai pensé que vous apprécieriez un peu de couleurs.

Katherine adressa un petit sourire à mon père tandis que celui-ci lui tendait une main rigide pour serrer la sienne. Depuis l'arrivée de Katherine, il avait à peine échangé plus de quatre mots d'affilée avec elle. Je retins ma respiration, aussi tendu que si je présentais ma future épouse à mon père.

— Merci, mademoiselle Pierce, la remercia-t-il. Et sentez-vous chez nous comme chez vous. S'il vous plaît, ne croyez pas que vous ayez besoin de demander la permission pour nous rendre visite. C'est un plaisir de vous avoir, quel que soit le moment que vous souhaitez partager avec nous.

— Merci. Mais je ne veux pas m'imposer.

Elle ponctua cette dernière phrase de battements de cils auxquels aucun homme n'aurait pu résister.

— Prenez place, je vous prie, l'invita Père tandis qu'il se rasseyait en bout de table. Mon fils et moi nous apprêtions à entamer une partie, mais rien ne presse.

Katherine considéra un instant nos cartes.

— Je connais ce jeu ! Mon père et moi y jouions tout le temps quand j'étais petite. Je peux me joindre à vous ?

Elle nous décocha un sourire et s'installa à ma place, prenant mon jeu entre ses mains. Aussitôt,

elle réarrangea les cartes, le front plissé.

Comment pouvait-elle, en des temps où sa propre sécurité était compromise, afficher autant d'insouciance et de charme ?

— Mais bien sûr, voyons, mademoiselle Pierce. Si cela vous tente, ce serait un honneur de jouer avec vous et je suis certain que mon fils se fera un plaisir de vous aider.

— Oh, je sais comment jouer.

Elle disposa une carte au centre de la table.

— Parfait. (Père posa sa carte sur celle de Katherine.) Et il faut que je vous dise, je me fais du souci pour vous et votre domestique, toutes seules dans l'annexe. Si vous voulez vous installer ici, faites-le-moi savoir. Vos désirs sont des ordres. J'ai pensé que vous préféreriez avoir votre intimité, mais par les temps qui courent, avec ces attaques...

Katherine secoua la tête, avec un froncement de sourcils fugace.

— Je n'ai pas peur. J'ai vu tellement de choses à Atlanta, dit-elle en retournant un as sur la table. En outre, les domestiques logent tellement près, ils m'entendraient crier.

Au moment où Père abattait un sept de pique sur la table, Katherine m'effleura le genou – une caresse voluptueuse à peine sensible. Je rougis face à un geste d'une telle intimité accompli presque sous le nez de mon père. Pour autant, je n'avais aucune envie qu'elle arrête.

Katherine posa un cinq de carreau au sommet de la pile de cartes.

— Treize, annonça-t-elle. Il semblerait que la chance soit avec moi ce soir, monsieur Salvatore.

Elle rajouta un point à son score.

Père sourit à pleines dents, ravi.

— Vous êtes une joueuse épatante. Stefan n'a jamais vraiment compris tout l'art de ce jeu.

La porte claqua et Damon entra, son sac en toile sur l'épaule. Il le laissa tomber à terre, et Alfred, aussitôt, le ramassa sans que mon frère y prête attention.

— Et alors ? On s'amuse sans moi ? lança Damon sur un ton accusateur.

Il nous fixa avec insistance, Père puis moi.

— En effet, confirma notre père le plus simplement du monde. (Là, il leva enfin la tête et lui sourit.) La jeune Katherine que tu vois là est en train de nous prouver que non seulement elle est très belle, mais qu'elle a aussi beaucoup de cervelle. Voilà une combinaison qui a de quoi agacer en même temps que séduire, termina Père, qui remarqua que Katherine venait de marquer un nouveau point tandis qu'il parlait.

— Merci. (Katherine se débarrassa avec habileté d'une carte avant d'en piocher une nouvelle.) Vous me faites rougir. Même si je dois avouer que, selon moi, vos compliments ne sont destinés qu'à me déconcentrer afin que vous puissiez gagner. Malin, comme stratégie, dit-elle, sans prendre la peine ou presque de saluer Damon.

Je m'avançais vers ce dernier. Ensemble, nous observâmes Katherine et Père jouer, depuis l'encadrement de la porte.

Mon frère croisa les bras.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

— Elle joue aux cartes, répondis-je bêtement avec un haussement d'épaules.

— Tu crois franchement que c'est une bonne idée ? (Damon baissa d'un ton.) Étant donné l'opinion de Père sur... les membres de son... espèce ?

— Mais tu ne vois donc pas ? C'est brillant comme plan. Elle lui fait du charme. Je ne l'ai pas entendu rire à ce point depuis que Mère est décédée.

Je me sentis soudain ivre de bonheur. Cela dépassait tous mes plans. Je n'aurais pas besoin de mettre en place une stratégie judicieuse visant à distraire Père de sa lutte contre les vampires, car il verrait simplement, de ses propres yeux, que Katherine était *humaine*. Qu'elle éprouvait des émotions

et que le seul tort qu'elle pourrait causer serait de faire tourner la chance de Père au jeu.

— Et alors ? demanda Damon froidement. Il est littéralement obsédé par cette chasse aux vampires. Ce ne sont pas quelques sourires qui vont changer ça.

Katherine éclata de rire pendant que Père abattait une de ses cartes.

Je baissai d'un ton :

— Je pense que si on le met au courant pour elle, il changera d'avis. Il se rendra compte qu'elle ne veut de mal à personne.

— Tu es malade ? siffla Damon entre ses dents tout en me serrant le bras. (Son haleine sentait le whisky.) Si Père apprenait la vérité sur Katherine, il la tuerait sur-le-champ ! D'ailleurs, qui sait s'il ne mijote pas déjà quelque chose ?

Au même instant, Katherine laissa échapper un nouvel éclat de rire. Père rejeta la tête en arrière et son rire enroué se mêla à celui de Katherine. Damon et moi restâmes sans voix alors qu'elle levait le nez de son jeu. Elle nous chercha du regard et cligna d'un œil.

Mais, étant donné que Damon et moi étions côte à côte, il était impossible de savoir à qui ce clin d'œil était destiné.

21.

Le lendemain matin, Damon partit en donnant pour seule explication qu'il allait aider la milice au camp. Je n'étais pas persuadé de croire à son excuse, mais la maison était indéniablement plus calme en son absence. Katherine avait pris l'habitude de faire une partie de cartes tous les soirs avec Père. De temps à autre, je me joignais à elle pour une manche à deux contre un.

En jouant, Katherine racontait à Père des anecdotes sur son passé : le métier de son père dans l'industrie portuaire, sa mère d'origine italienne, Wheat, le scottish-terrier qu'elle avait eu étant petite. Je me demandais s'il était possible qu'il y ait du vrai dans tout cela ou si Katherine avait décidé de jouer les Shéhérazade des temps modernes et de servir à Père autant d'histoires qu'il en faudrait pour qu'il lui laisse la vie sauve.

Katherine en rajoutait toujours au moment de retourner dans ses appartements et moi, je vivais un supplice en attendant l'heure du coucher de Père, toujours mille fois trop tardive à mon goût, pour pouvoir la suivre. Elle ne parlait jamais de son passé – ni de ses projets d'avenir, d'ailleurs – avec moi. Elle ne me racontait jamais comment elle s'était alimentée ; je ne posais pas non plus de questions, préférant ne pas savoir. C'était tellement plus facile – faire semblant d'être avec une fille normale.

Un après-midi, alors que Père était parti en ville en compagnie de Robert pour discuter affaires avec les Cartwright, Katherine et moi décidâmes de passer toute la journée ensemble au lieu de quelques heures volées la nuit. Nous étions presque en octobre mais, à en juger par les températures élevées et les orages de fin de journée quotidiens, cela semblait difficile à croire. Je ne m'étais pas baigné de tout l'été et j'étais impatient de sentir l'eau de l'étang sur ma peau... de même que le contact du corps de Katherine contre le mien, en plein jour. Je me déshabillai et plongeai sans perdre un instant.

— Ne m'éclaboussez pas ! cria Katherine.

Elle releva sa jupe bleue toute simple à hauteur des chevilles et s'approcha prudemment du bord de l'eau. Elle avait déjà ôté ses chaussures plates sous le saule ; je ne me lassais pas d'admirer la blancheur de ses chevilles.

— Venez ! Elle est bonne ! mentis-je entre deux claquements de dents.

Katherine continua à avancer vers l'étang sur la pointe des pieds jusqu'à atteindre la partie boueuse qui séparait l'herbe de l'eau.

— C'est sale.

Elle fronça le nez et mit sa main en visière pour se protéger du soleil.

— C'est bien pour cette raison que vous devez venir dans l'eau. Pour laver la boue.

D'une pichenette, j'éclaboussai Katherine. Quelques gouttes mouillèrent le corset de sa robe et une vague de désir monta instantanément en moi. Je plongeai la tête sous l'eau pour me rafraîchir.

— Ce ne sont pas quelques éclaboussures qui vont vous faire peur, si ? dis-je, en remontant à la

surface, mes cheveux dégoulinant sur mes épaules. Ou bien devrais-je dire : cen'est pas Stefan l'Arroseur qui vous fait peur ?

Je trouvai mon commentaire un tantinet ridicule, car il ne rivalisait pas avec la finesse des petits surnoms que Katherine me trouvait sans cesse. Néanmoins, elle m'accorda la faveur de rire. J'évitai avec précaution les cailloux au fond de l'étang pour me rapprocher d'elle et l'asperger encore un peu.

— Non ! hurla-t-elle, mais elle ne résista pas le moins du monde lorsque, une fois hors de l'étang, je la saisis par la taille pour l'emmenner dans l'eau. Stefan ! Arrêtez ! (Elle s'agrippa à mon cou.) Laissez-moi au moins retirer ma robe.

Je lâchai immédiatement prise. Elle leva les bras au-dessus de la tête et me laissa tirer doucement sur sa robe. Ne resta que sa simple combinaison blanche. Je l'admirai d'un air rêveur. Bien entendu, ce n'était pas la première fois que je voyais son corps, mais auparavant cela avait toujours été dans une semi-obscurité. À présent, tandis que le soleil caressait ses épaules et que j'admirais la façon que son ventre avait de se creuser, je me berçai, pour la cent millième fois, de la certitude d'être amoureux.

Katherine plongea sous l'eau et ressortit juste à côté de moi.

— L'heure de la revanche a sonné !

Elle se pencha en avant et m'aspergea d'eau froide en y mettant tout son cœur.

— Si vous n'étiez pas si belle, peut-être riposterais-je !

Je l'attirai vers moi pour l'embrasser.

— On va faire parler de nous... murmura Katherine au creux de mes lèvres.

— Eh bien, qu'ils parlent ! chuchotai-je à mon tour. Je veux que le monde entier sache combien je vous aime.

Katherine m'embrassa à nouveau, avec plus de fougue que jamais. Je cessai de respirer, envahi par un tel désir que je reculai. L'amour que j'éprouvais pour Katherine était tellement puissant qu'il en devenait quasiment douloureux. Cela rendait toute tentative de respirer, de parler, de penser plus compliquée. Comme si j'étais consumé par ma passion – une force tellement démesurée que je me sentais à la fois terrifié et surexcité d'être prêt à la suivre partout où elle me mènerait.

Grelottant, j'inspirai et levai les yeux au ciel. De gros nuages orageux avaient fait leur apparition, noircissant l'horizon qui, quelques instants plus tôt seulement, arborait un beau bleu azur.

— Nous ferions mieux de rentrer, décidai-je en me dirigeant vers le bord.

En effet, dès que nous posâmes le pied au sec, un coup de tonnerre retentit au loin.

— L'orage est arrivé drôlement vite, remarqua Katherine alors qu'elle essorait ses cheveux.

Elle ne semblait pas du tout gênée, bien que sa combinaison blanche trempée soit complètement transparente. D'une certaine façon, cela semblait plus interdit et plus érotique encore de la voir en tenue légère que totalement nue.

— On pourrait prendre ça pour un signe de mauvais augure nous concernant...

Elle parlait sur le ton de la plaisanterie ; cependant, un frisson remonta le long de ma colonne.

— Non ! dis-je tout fort, plus pour me rassurer moi-même.

— Je vous fais marcher ! ajouta Katherine avant de me planter un baiser sur la joue.

Elle ramassa sa robe. Tandis qu'elle se glissait derrière le saule pleureur, je remis mon pantalon et ma chemise.

Quelques instants plus tard, Katherine sortit de derrière l'arbre, moulée dans sa robe de coton, ses boucles mouillées collant à son dos. Sa peau avait des reflets bleutés.

Je l'entourai de mes bras et la frottai vigoureusement pour tenter de la réchauffer bien que je sache que c'était impossible.

— Il faut que je vous dise quelque chose, me prévint Katherine, tournant son visage vers le ciel.

— Quoi ?

— Je serais honorée d'être votre cavalière au bal des Fondateurs.

Et là, avant que j'aie le temps de l'embrasser, elle se dégagea de mon étreinte et partit en courant vers l'annexe.

22.

La semaine du bal des Fondateurs démarra par une vague de froid qui, bien installée à Mystic Falls, refusait de s'en aller. L'après-midi, les femmes disparaissaient sous des couches de manteaux en laine et de châles pendant leurs promenades en ville, tandis que les soirées étaient nuageuses et dépourvues d'étoiles. Dans les champs, les travailleurs redoutaient que le premier gel n'arrive déjà. Toutefois, cela n'empêcha pas les gens de venir d'aussi loin qu'Atlanta pour assister au bal. La pension locale était complète et, les jours qui précédèrent l'événement, il régnait dans la ville un air de fête.

Damon était de retour à Veritas, ses mystérieuses fonctions au sein de la milice étaient terminées. Je ne lui avais pas dit que Katherine et moi irions ensemble au bal des Fondateurs, et lui n'avait pas posé de questions. Au lieu de cela, je m'étais immergé dans le travail avec une vitalité toute nouvelle à l'idée de reprendre la plantation. Il me tenait à cœur de prouver à Père que j'étais sérieux à propos de Veritas et du fait de grandir et d'assumer mon rôle dans la société. Père m'avait donné davantage de responsabilités, me laissant examiner les livres de comptes et m'encourageant même à accompagner Robert à Richmond afin d'assister à une vente aux enchères de bétail. Je voyais déjà ma vie, dix ans plus tard. Je gèrerais Veritas, et Katherine entretiendrait la maison, organisant des réceptions quand elle ne jouerait pas sa traditionnelle partie de cartes avec Père, le soir.

Le jour du bal, Alfred frappa à ma porte.

— Monsieur, puis-je vous être d'une quelconque utilité ? me demanda-t-il après que j'eus ouvert.

Je jetai un œil à mon reflet dans le miroir. J'avais enfilé un costume queue-de-pie noir et noué une cravate. Mes cheveux étaient lissés vers l'arrière. Je paraissais plus mûr, plus sûr de moi.

Alfred suivit mon regard.

— Vous êtes très élégant, monsieur, commenta-t-il.

— Merci. Je suis prêt, annonçai-je, le cœur palpitant d'excitation.

La veille au soir, Katherine m'avait taquiné en refusant, impitoyable qu'elle était, de me donner le moindre indice sur la tenue qu'elle comptait porter. Je mourais d'impatience de la voir. Je savais qu'elle serait la plus jolie fille du bal. Mais le plus important était qu'elle serait à mon bras.

Je descendis les marches, soulagé de ne croiser Damon nulle part. Je me demandai s'il irait au bal avec ses amis soldats ou avec une des filles de la ville. Il avait gardé ses distances, dernièrement – invisible le matin et toujours fourré à la taverne le soir.

Dehors, les chevaux piaffaient dans l'allée devant la maison. Je montai dans la calèche qui m'attendait pour rejoindre l'annexe au son du claquement des sabots.

En jetant un coup d'œil vers l'annexe, j'aperçus Katherine et Emily, debout devant la porte d'entrée. Emily portait une robe de soie noire sans chichis, mais Katherine, elle...

Je dus m'appuyer de toutes mes forces contre mon dossier pour ne pas sauter en marche. Sa robe vert émeraude, cintrée au niveau de la taille, retombait sur ses hanches dans un flot de tissu qui

épousait à merveille son corps. Son corset, très ajusté, mettait en valeur sa peau de satin crème ; ses cheveux étaient noués en chignon sur le haut de sa tête, ce qui révélait à mon regard émerveillé sa nuque, gracieuse et élancée comme celle d'un cygne.

À la seconde où Alfred tira sur les rênes, j'ouvris la porte de la calèche et bondis à l'extérieur, un grand sourire aux lèvres alors que le regard de Katherine croisait le mien.

— Stefan ! souffla-t-elle en relevant légèrement ses jupons pour descendre les marches.

— Katherine.

Je déposai un baiser sur sa joue avant de lui offrir mon bras. Ensemble, nous fîmes demi-tour pour repartir vers la calèche où Alfred nous attendait, près de la porte ouverte.

La route qui menait à Mystic Falls était encombrée d'une multitude de véhicules étrangers, de toutes les tailles et de toutes les formes, qui se dirigeaient vers la résidence des Lockwood, à l'autre bout de la ville. Une certaine fébrilité, que j'attribuais à de l'impatience, m'habitait. C'était la première fois que j'allais au bal des Fondateurs avec une cavalière. Les années précédentes, j'avais passé la majeure partie de la soirée à jouer au poker avec des amis. Invariablement, le bal se terminait sur une catastrophe quelconque. L'année d'avant, Matthew Hartnett avait abusé du whisky et détaché par mégarde les chevaux de la calèche de ses parents. Un an plus tôt, Nathan Layman en était venu aux mains avec Grant Vanderbilt et tous deux avaient fini avec le nez cassé.

Sans nous presser, nous arrivâmes finalement devant la demeure du maire. Alfred arrêta les chevaux et nous aida à sortir. J'entrelaçai mes doigts à ceux de Katherine et, ensemble, nous pénétrâmes dans la maison pour nous rendre à la salle à manger.

Dans la pièce, très haute de plafond, on avait retiré tous les meubles. Les chandelles paraient les murs d'une lueur douce, chaude et mystérieuse. Dans un coin, une formation de musiciens jouait des quadrilles irlandais. Bien qu'il soit encore tôt, des couples commençaient à danser. Je serrai la main de Katherine dans la mienne ; elle m'adressa un sourire.

— Stefan !

Tournant sur moi-même, je vis M. et Mme Cartwright et lâchai instantanément la main de ma cavalière.

Les yeux de Mme Cartwright étaient rouges et son visage de toute évidence émacié comparé à la dernière fois où je l'avais vue. De son côté, M. Cartwright semblait avoir vieilli de dix ans. Ses cheveux étaient blancs comme neige et il marchait en s'appuyant sur une canne. Tous deux portaient des brins de verveine – M. Cartwright avait épinglé le sien à la boutonnière tandis que les fleurs étaient tressées sur le chapeau de sa femme. Hormis cette touche de couleur, ils étaient vêtus de noir, en signe de deuil, des pieds à la tête.

— M. et Mme Cartwright, dis-je, un nœud dans l'estomac car je me sentais soudain coupable. (En vérité, j'avais presque oublié que Rosalyn et moi avions été fiancés.) Cela fait plaisir de vous voir.

— Vous auriez pu nous voir plus tôt si vous aviez pris la peine de venir nous rendre visite, répondit M. Cartwright, ne prenant quasiment pas la peine de dissimuler le mépris dans sa voix alors que son regard se posait sur Katherine. Mais je comprends que vous avez dû éprouver bien trop de... chagrin ces temps-ci, vous aussi.

— Je viendrai maintenant que je sais que vous recevez à nouveau de la visite, racontai-je stupidement en tirant sur mon col qui me semblait tout à coup fort étroit.

— Inutile, refusa froidement Mme Cartwright en sortant un mouchoir en tissu de sa manche.

Katherine serra la main de la femme. Celle-ci baissa les yeux, l'empreinte du choc sur son visage. Rongé d'une appréhension subite, je dus lutter pour ne pas m'interposer entre eux et Katherine afin de la protéger de leur colère.

Mais celle-ci se mit à sourire et, chose incroyable, les Cartwright en firent autant.

— M. et Mme Cartwright, je suis sincèrement désolée pour votre fille, dit-elle chaleureusement en

soutenant leurs regards. J'ai perdu mes parents pendant le siège d'Atlanta et je sais à quel point cette épreuve est douloureuse. Je ne connaissais pas très bien Rosalyn, mais je sais que jamais on ne l'oubliera.

Mme Cartwright se moucha, les yeux remplis de larmes.

— Merci, très chère, répondit-elle avec révérence.

Son mari lui tapota le dos.

— Oui, merci. (Il se tourna vers moi ; le mépris que j'avais lu un peu plus tôt dans ses yeux avait laissé place à de la compassion.) Et, s'il vous plaît, prenez soin de Stefan. Je sais qu'il souffre.

Katherine, sans cesser de sourire, suivit du regard le couple qui se mêla à la foule.

Ébahi, je restai sans voix.

— Vous les avez envoûtés ? réussis-je finalement à demander après un moment.

Ce dernier mot me laissa un goût amer dans la bouche.

— Non ! (Katherine posa une main sur son cœur.) Méthode purement traditionnelle, à l'ancienne : de la gentillesse. Maintenant, dansons.

Elle m'attira vers la vaste salle de bal. Heureusement, la piste de danse était pleine de monde et les lumières tamisées ; il était donc quasiment impossible de distinguer telle ou telle personne en particulier. Des guirlandes de fleurs pendaient au plafond et le sol en marbre luisait comme un sou neuf. L'air, chaud et saturé de centaines de parfums différents, m'écœurant.

Je posai une main sur l'épaule de Katherine et tentai de me détendre tout en valsant. En vain : j'étais toujours aussi nerveux. La conversation avec les Cartwright m'avait secoué, réveillant ma conscience endormie, aux prises avec le sentiment d'être déloyal envers Damon et de manquer de respect à la mémoire de Rosalyn. Avais-je en quelque sorte trahi mon frère en ne lui annonçant pas moi-même que Katherine et moi irions au bal ensemble ? Était-ce mal d'éprouver un tel soulagement heureux face à ses absences prolongées ?

Les musiciens cessèrent de jouer et, pendant que les femmes ajustaient leur robe et prenaient leur cavalier par la main, je me dirigeai vers la table où l'on servait des rafraîchissements.

— Ça va, Stefan ? demanda Katherine, qui s'était glissée derrière moi sans bruit.

Des rides d'inquiétude striaient son joli front. Je répondis par l'affirmative, d'un signe de tête, sans pour autant ralentir ma cadence.

— J'ai juste soif, mentis-je.

— Moi aussi.

Katherine, debout près de moi, attendit que je finisse de remplir à la louche un verre en cristal de punch rubis.

Je le lui tendis et la regardai boire goulûment, sans pouvoir m'empêcher de me demander si elle buvait le sang avec la même avidité. Au moment de reposer le verre sur la table, elle arborait une moustache de liquide rouge très fine. Je ne résistai pas et, de mon index, essuyai la trace en demi-lune au-dessus de sa bouche avant de lécher mon doigt. Je détectai un goût fort et sucré.

— Vous êtes sûr que ça va ? insista Katherine.

— Je suis inquiet à propos de Damon, avouai-je en me servant un verre.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle pleine d'une apparente perplexité.

— À cause de vous, dis-je sans détour.

Katherine me prit mon verre des mains et m'écarta de la table.

— Je le considère comme un frère. (Elle effleura mon front de ses doigts glacés.) Et lui me considère comme sa petite sœur. Vous savez bien.

— Mais tout ce temps, quand j'étais malade ? Vous étiez souvent ensemble. Il semblerait que...

— Que j'ai eu besoin d'un ami, affirma Katherine, catégorique. Damon aime flirter, rien de plus. Il n'a aucun désir de s'engager, pas plus que je n'en aurais, moi, avec lui. C'est vous que j'aime.

Damon, je l'aime comme un frère.

Autour de nous, des couples virevoltaient dans la pénombre, les hommes renversant les femmes au rythme de la musique. Des rires fusaient de partout entre les couples, seuls à même de comprendre leurs propres plaisanteries. On aurait dit que rien n'avait d'importance au monde pour eux. Pourtant, ils devaient se soucier des attaques, de la guerre et des chagrins à l'instar des autres habitants de la ville, mais cela ne les empêchait pas de rire et de danser. Alors pourquoi en étais-je incapable ? Pourquoi fallait-il toujours que je doute de moi ? Je levai les yeux vers Katherine. Une boucle brune s'était échappée de son chignon. Je la passai derrière son oreille, me délectant du toucher de la mèche, semblable à de la soie, entre mes doigts. Une vague de désir monta en moi et, tandis que je plongeai mes yeux dans la mer brune des siens, tout sentiment de culpabilité ou de gêne se dissipa.

— Vous dansez ? proposa ma cavalière en prenant ma main pour la presser contre sa joue.

Sur la piste encombrée de danseurs, j'aperçus Père, M. Cartwright et le reste des Fondateurs dans un angle de la pièce : ils murmuraient, mais leur conversation était visiblement agitée.

— Non, chuchotai-je d'une voix grave. Rentrons.

Je saisis Katherine par l'épaule et nous tournoyâmes sur la piste jusqu'à atteindre la cuisine, où les domestiques s'affairaient à préparer davantage de rafraîchissements. La main dans la main, nous filâmes à travers la pièce et sortîmes par la porte de derrière.

Nous nous élançâmes dans la nuit, insouciant, en dépit de la fraîcheur de l'air, des cris qui s'échappaient de la demeure et du fait que nous venions de quitter le rendez-vous mondain incontournable de la saison.

Notre attelage se tenait près de l'étable des Lockwood. Alfred devait sûrement être en pleine partie de craps avec les autres domestiques.

— Après vous, très chère, dis-je en levant Katherine par la taille pour l'installer sur le siège passager.

Je me hissai sur le siège du chauffeur et fit claquer le fouet. Aussitôt, les chevaux battirent la route de leurs sabots en direction de la maison.

J'adressai un généreux sourire à Katherine. Nous avions toute la nuit devant nous et cette pensée avait quelque chose d'enivrant. Pas besoin de me faufiler dans l'annexe. Ni d'éviter les domestiques. Des heures de bonheur pur et ininterrompu nous ouvraient les bras.

— Je vous aime ! hurlai-je, mais le vent emporta les paroles à peine sorties de ma bouche. Je les imaginai, portées par la brise aux quatre coins du monde jusqu'à ce que tous les gens, sur terre, soient au courant de mon amour.

Katherine se leva dans la calèche, ses boucles battant son visage, et cria : « Je vous aime aussi », avant de se laisser retomber sur son siège en gloussant.

À notre retour à la plantation, nous étions tous deux collants de transpiration, avec les joues rouges. Dès que nous fûmes entrés dans la chambre de Katherine, j'ôtai délicatement sa robe de son corps si mince et, dévoré par la passion, laissai mes dents courir délicatement sur sa gorge.

— Que faites-vous ?

Après un pas en arrière, elle me lança un regard noir.

— Je... juste... (Que me prenait-il ? Jouais-je la comédie pour tenter de faire croire que Katherine et moi étions pareils ?) Je suppose que j'ai voulu essayer de savoir ce que vous ressentiez quand vous...

Elle se mordit la lèvre.

— Peut-être qu'un jour vous le découvrirez, gentil et innocent Stefan. (Elle s'allongea sur le lit et étala ses cheveux sur l'oreiller en plumes d'un blanc immaculé.) Mais, pour l'instant, tout ce que je veux, c'est vous.

Je m'étendis près d'elle, suivant de l'index la courbe du bas de son visage alors que je posais mes

lèvres sur les siennes. Notre baiser était si doux, si plein de tendresse que je me sentis fondre en elle et participer ainsi à la création d'une force qui nous dépassait. Nous explorâmes nos corps comme pour la première fois. Dans l'obscurité de sa chambre, la frontière entre rêve et réalité m'apparaissait toujours extrêmement floue. La honte, les attentes disparaissaient pour laisser place à la seule passion, au désir pur et à un sens du danger paré à la fois de mystère, de beauté et d'un appétit féroce.

Cette nuit-là, j'aurais laissé Katherine me dévorer tout entier, me faire sien. Et si cela avait signifié que nous pouvions rester enlacés pour l'éternité, je lui aurais volontiers offert le creux de mon cou.

23.

Cette fameuse nuit, pourtant, notre étreinte prit fin et je sombrai dans un sommeil profond dont je ne me rappelle rien. Toutefois, mon esprit comme mon corps furent réveillés en sursaut au son d'un bruit métallique perçant qui fit vibrer chacun de mes os.

— Assassins !

— Meurtriers !

— Démons !

Les mots, telle une mélopée, s'engouffraient par les fenêtres ouvertes. Je rampai jusqu'à l'une d'elles et fit glisser la persienne. Dehors, de l'autre côté de l'étang, brillaient des torches. J'entendis même des coups de feu. Des silhouettes se déplaçaient en masse, semblables à un essaim de criquets migrants s'abattant sur un champ de coton.

— Vampires ! Assassins !

Je parvins à distinguer un nombre croissant de mots parmi les hurlements de rage de la foule. Elle devait compter une cinquantaine d'hommes au minimum. Cinquante hommes ivres, en colère et d'humeur meurtrière. Je serrai Katherine par l'épaule et commençai à la secouer vivement.

— Réveillez-vous ! murmurai-je sur un ton pressant.

Elle se redressa instantanément en position assise. Le blanc de ses yeux ressortait sur les cernes qui bordaient ses paupières.

— Que se passe-t-il ? Il y a un problème ?

Par réflexe, elle porta sa main à son collier.

— Oui, chuchotai-je, la brigade est là. Ils font une battue, dehors, à la recherche de vampires. Ils sont à hauteur de la grand-route.

Je montrai du doigt la fenêtre.

Les hurlements et les cris se rapprochaient. Les torches flambaient dans la nuit, leurs flammes dansant vers le ciel comme des fers rougis. Une peur subite me saisit. Tout ça ne pouvait pas arriver... pas déjà !

Katherine se glissa hors du lit, s'enroulant dans le couvre-lit blanc, et ferma les persiennes dans un grand bruit.

— Votre père, dit-elle d'une voix dure.

Je niai d'un signe de tête. Impossible.

— Le siège est prévu pour la semaine prochaine et Père n'est pas du genre à changer les plans d'origine.

— Stefan ! m'interpella sèchement Katherine. Vous avez promis que vous feriez quelque chose. Vous devez arrêter ça. Ces hommes ne savent pas à quoi ils s'attaquent. C'est dangereux ! S'ils continuent, il va y avoir des blessés.

— Dangereux ? relevai-je en me frottant la tempe.

Pour couronner le tout, un mal de tête s'était emparé de moi. L'ampleur des cris ne cessait de monter à présent : le groupe progressait... à moins qu'il ne se disperse. Je m'interrogeai sur la nature réelle de ce rassemblement : témoignage de protestation déclenché par un abus d'alcool ou véritable battue ?

— Pas à cause de moi, à cause de celui ou de ceux qui sont derrière ces attaques. (Katherine me fixa droit dans les yeux.) Si les habitants de la ville savaient ce qu'il leur faut pour se sentir en sécurité, ce qu'il y a de mieux pour eux, ils interrompraient la traque. Ils nous laisseraient régler les choses. Remonter jusqu'à la source de ces meurtres.

Je m'assis au bord du lit et appuyai mes coudes sur mes genoux, fixant le plancher, en plein désarroi. Comme si je pouvais trouver une réponse, une façon, quelle qu'elle soit, d'arrêter ce qui, de toute évidence, était d'ores et déjà en train de se produire.

Katherine prit mon visage entre ses mains.

— Je suis entièrement à votre merci. J'ai besoin que vous me protégiez. Je vous en supplie, Stefan.

— Je sais, Katherine ! m'écriai-je, à moitié hystérique. Mais s'il était trop tard ? Ils ont la brigade, de fortes suspicions et même un appareil qu'ils ont inventé pour détecter les vampires.

— Quoi ? (Katherine eut un mouvement de recul.) Un appareil ? Vous ne me l'aviez pas dit, déclara-t-elle sur un ton accusateur.

Une boule se forma dans ma gorge alors que je lui donnais les détails de la machine inventée par Jonathan. Comment avais-je pu omettre d'en parler à Katherine ? Me pardonnerait-elle un jour ?

— Jonathan Gilbert. (Le visage de Katherine se froissa en une grimace de mépris.) Alors cet imbécile croit qu'il peut simplement nous débusquer avec un vulgaire engin ? Comme on le ferait avec des animaux ?

C'était mon tour de reculer, maintenant. Jamais je n'avais entendu Katherine parler aussi durement.

— Je suis désolée. (Elle avait repris ses esprits et sa voix était plus posée. À croire qu'elle avait lu la peur en moi.) Désolée. C'est juste que... enfin, vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est que d'être pourchassée.

— Les voix ont l'air de se calmer.

Je jetai un œil à travers les volets. La meute commençait en effet à se disperser tandis que les flammes marquaient le noir jais de la nuit de points irréguliers. En apparence, le danger était écarté.

Pour le moment en tous les cas. Mais, d'ici à la semaine suivante, ils auraient l'invention de Jonathan entre les mains. Ainsi qu'une liste de vampires. Et ils les trouveraient tous, l'un après l'autre, jusqu'au dernier.

— Dieu merci.

Katherine se laissa retomber sur le lit, plus pâle que jamais. Une larme solitaire roula de son œil sur sa peau d'albâtre. Je tendis le bras pour l'essuyer de mon index avant de porter ce dernier à ma bouche, en rappel de mon geste au bal des Fondateurs. En suçant mon doigt, je ne découvris rien d'autre qu'un goût salé : ses larmes avaient la même saveur que celles des humains.

Je l'attirai vers moi pour la serrer fort dans mes bras. Je ne me souviens pas vraiment combien de temps nous sommes restés comme ça, assis, tous les deux. Mais, au moment où les premières lumières de l'aube transperçaient les fenêtres, je me levai.

— Je vais faire cesser ça, Katherine. Je vous protégerai jusqu'à mon dernier souffle. Vous avez ma parole.

24.

Le 25 septembre 1864

On dit que l'amour conquiert tout. Mais peut-il conquérir les voix qui disent à Père que Katherine et ses semblables sont... sataniques ?

Je n'exagère pas lorsque je dis que Katherine est un ange. Elle m'a sauvé la vie. Elle a sauvé celle d'Anna. Il faut que Père le sache. Alors il sera dans l'impossibilité de nier la bonté de Katherine. Il est de mon devoir, en tant que Salvatore, de rester fidèle à mes convictions et aux gens que j'aime.

L'heure est venue de passer à l'action ; elle n'est plus au doute. Un regain de confiance coule dans mes veines. Je vais faire en sorte que Père comprenne la vérité : à savoir que nous sommes tous les mêmes. Et de cette vérité naîtra l'amour. Père annulera le siège.

Je le jure sur mon honneur et sur moi-même.

Je passai le restant de la journée assis à mon bureau, dans ma chambre, à contempler la page blanche de mon carnet tout en envisageant la marche à suivre. Si Père apprenait que Katherine était un vampire, il ferait arrêter la traque. Il n'aurait pas le choix. Je l'avais vu rire avec elle, j'avais été témoin de la façon dont il tentait de l'impressionner en lui racontant ses pitreries de petit garçon quand il vivait en Italie. Il se comportait vis-à-vis d'elle de la même manière que si elle avait été sa fille. Katherine conférait à mon père une vitalité que je n'avais jamais vue chez lui. Elle lui redonnait le goût de vivre.

Mais comment l'en persuader ? Surtout en sachant ô combien il haïssait les démons, comme il les appelait. D'un autre côté, Père était plutôt du genre rationnel. Logique. Peut-être pourrait-il entendre ce que Katherine m'avait déjà appris : que les vampires ne sont pas diaboliques. Ils foulent le même sol, versent des larmes tout aussi réelles que celles des humains. Tout ce qu'ils cherchent, c'est quelque part où ils se sentent chez eux et aimés.

Pour finir, je pris mon courage à deux mains et me levai, refermant mon carnet dans un grand clap. Il ne s'agissait pas d'un devoir d'école et je n'avais pas besoin de notes : il suffisait de parler à cœur ouvert. Je me sentais prêt à avoir une conversation d'homme à homme avec Père. Après tout, j'avais presque dix-huit ans et il projetait de me léguer Veritas.

Après une profonde inspiration, je descendis l'escalier en colimaçon, traversai le salon baigné de quiétude et frappai vivement à la porte du bureau de mon père.

Sa voix étouffée résonna :

— Entrez ! Avant même que j'aie le temps de poser la main sur la poignée, il vint m'ouvrir. Il portait une veste cintrée avec un brin de verveine au revers, mais je remarquai qu'au lieu d'être rasé de près il arborait une barbe de la veille, poivre et sel, et que ses paupières tombaient sur ses yeux rougis.

— Je ne t'ai pas vu hier au bal, déclara-t-il en me faisant entrer. J'espère que tu n'as pas pris part à

ce rassemblement tapageur et insouciant.

— Non.

Je secouai vigoureusement la tête, une flamme d'espoir soudain allumée. Devais-je en conclure que Père n'envisageait plus d'attaquer ?

— Bien.

Il s'installa à son bureau en chêne massif et referma d'un geste vif le livre en cuir relié qu'il lisait. En dessous, je repérai des schémas et des diagrammes complexes de la ville. Certains bâtiments étaient marqués d'un X ; la façade de l'apothicaire, notamment. Et, aussi vite qu'elle s'était allumée, la flamme d'espoir s'éteignit, supplantée par des sueurs glacées bien réelles.

Père suivit mon regard.

— Comme tu peux le constater, notre stratégie est autrement plus réfléchie que celle d'une bande d'ivrognes et de gamins stupides. Heureusement, le shérif Forbes et ses hommes les ont arrêtés et aucun d'entre eux ne sera autorisé à participer à notre battue. (Père poussa un soupir et croisa les mains à plat devant lui.) Nous vivons des temps incertains et dangereux, et nos actions doivent refléter l'état actuel des choses. (Son regard s'adoucit l'espace d'une seconde.) Je tiens juste à m'assurer que tes décisions, au moins, sont réfléchies et placées sous le signe de la prudence.

Il n'ajouta pas « contrairement à Damon » : c'était inutile. Je savais que c'était ce qu'il avait à l'esprit.

— Alors, le siège...

— ... aura lieu la semaine prochaine comme prévu.

— Et la boussole ? demandai-je, me rappelant ma conversation avec Katherine.

Père sourit.

— Elle fonctionne. Jonathan y a passé des heures.

— Oh ! (Un sentiment d'horreur m'envahit. Si elle marchait, alors Père découvrirait l'identité de Katherine, plus de doute là-dessus.) Comment savez-vous qu'elle fonctionne ?

À nouveau, un sourire se dessina sur le visage de Père tandis qu'il roulait ses papiers pour les ranger.

— Parce que.

— Je peux vous parler de quelque chose ?

Pourvu que dans ma voix ne transparaisse pas mon degré de nervosité. Une vision – le visage de Katherine – perça mon cerveau, qui me donna la force de soutenir le regard de Père.

— Bien évidemment. Assieds-toi, Stefan.

Obéissant, je pris place sur le fauteuil en cuir près des étagères de livres. Père se leva pour se diriger vers la carafe de brandy posée sur la table du coin. Il nous servit un verre chacun, en commençant par lui.

Je portai le liquide à mes lèvres, mais les trempai à peine. Puis je rassemblai mon courage et plongeai mes yeux dans les siens.

— J'ai des inquiétudes quant à votre plan au sujet des vampires.

— Oh ? Et lesquelles ?

Père prit appui contre sa chaise.

Avec fébrilité, j'avalai une grande gorgée de brandy.

— Nous partons du principe qu'ils sont aussi maléfiques que dans le portrait qu'on en fait, mais si nous nous trompons ?

Je fixai Père avec plus d'insistance encore. Il poussa un grognement incrédule.

— As-tu des preuves du contraire ?

Je répondis par un signe de tête négatif.

— Non, bien sûr. Mais pourquoi prendre ce que les gens disent pour argent comptant ? Vous ne

nous avez pas élevés de cette manière.

Père soupira et retourna se servir du brandy.

— Pourquoi ? Ces créatures viennent des profondeurs de l'Enfer. Elles savent comment contrôler les esprits et séduire les âmes. Ce sont des criminels nocifs qui méritent d'être éliminés.

Je baissai les yeux sur le liquide ambré contenu dans mon verre, aussi sombre et trouble que mes pensées.

Père inclina son verre vers moi.

— Je ne devrais pas avoir à te dire ça, fils, mais ceux qui se rangent de leur côté et qui couvrent leurs familles de honte subiront le même traitement.

Un frisson me parcourut le dos, mais je ne détournai pas la tête pour autant.

— Toute personne qui se range du côté du mal devrait être neutralisée, mais je suis d'avis qu'il est imprudent de tirer des conclusions aussi hâtives que celle de mettre tous les vampires dans le même sac. Vous nous avez appris à toujours voir le bon côté des gens et à nous forger nos propres opinions. La dernière chose dont cette ville a besoin, alors que la guerre a déjà fait tellement de victimes, c'est de meurtres gratuits, déclarai-je en me rappelant l'expression de terreur sur les visages de Pearl et d'Anna, dans la forêt. Les Fondateurs doivent revoir leur plan. Je vous accompagnerai à la prochaine réunion. Je sais que je ne me suis pas impliqué autant que j'aurais pu, mais je suis prêt à assumer pleinement mes responsabilités à présent.

Père se renfonça dans son siège, la tête appuyée contre le dossier en bois. Fermant les yeux, il se massa les tempes. Pendant un bon moment, il resta dans cette position sans bouger.

J'attendis, tous les muscles de mon corps tendus, sans exception, prêts à affronter la rafale de mots qui sortirait sans tarder et sans doute de sa bouche. L'air abattu, je fixais mon verre. Je n'avais pas tenu ma promesse envers Katherine, Pearl et Anna, promesse, aussi, de garantie quant à mon propre bonheur à venir.

Mon père rouvrit finalement les yeux. Ils étaient du même vert soutenu que les miens. Et, à ma grande surprise, il acquiesça d'un signe de tête.

— Je suppose que je devrais considérer la question.

Une vague de soulagement déferla en moi et me rafraîchit aussitôt, un peu comme si j'avais sauté dans l'étang par un jour d'été torride. Il allait considérer la question ! Pour d'autres, cela n'aurait peut-être pas semblé grand-chose, mais, venant de mon père, entêté comme pas deux, cela voulait dire beaucoup. Qu'il y avait de l'espoir. L'espoir d'arrêter de se cacher la nuit. L'espoir que Katherine soit saine et sauve. Et que nous soyons réunis pour toujours.

Père leva son verre dans ma direction.

— À la famille !

— À la famille ! répétai-je.

Ensuite, il vida le contenu de son verre et je me sentis obligé de l'imiter.

25.

L'excitation monta en moi alors que je bondissais hors de la maison, à travers la pelouse mouillée de rosée, en direction de l'annexe. Tout doucement, je passai à côté d'Emily qui me tenait la porte ouverte et grimpai les marches de l'escalier quatre à quatre. Je n'avais plus besoin de m'éclairer à la lueur d'une bougie pour trouver la chambre de Katherine. Dedans, vêtue d'une simple chemise de nuit en coton, elle agitait d'un air pensif un pendentif en cristal accroché à une chaîne qui scintillait en tournoyant au clair de lune.

— Je pense qu'il y a un moyen de persuader Père d'annuler le siège. En tout cas, il est ouvert à la discussion. Je sais que je peux le faire changer d'avis, m'exclamai-je en l'entraînant dans une valse à travers la pièce.

Je m'attendais à ce qu'elle saute de joie en frappant des mains, à ce qu'elle me renvoie mon sourire. Mais, au lieu de ça, Katherine se dégagea et posa le cristal sur la table de chevet.

— Je savais que vous étiez l'homme de la situation, commenta-t-elle sans un regard vers moi.

— Plus que Damon ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Enfin, elle sourit à ma question.

— Arrêtez donc de vous comparer sans cesse à Damon.

Elle s'approcha et effleura ma joue de ses lèvres. Je frissonnai de plaisir tandis qu'elle attirait mon corps contre le sien. Je la tins serrée contre moi, mes mains pressées contre son dos dont je sentais chaque détail à travers le fin coton de sa chemise de nuit.

Elle déposa un premier baiser sur mes lèvres, un autre sur ma joue puis, dans une caresse papillonnante, une multitude le long de mon cou. Je poussai un gémissement et l'attirai plus près de moi encore, avide de sentir tout son corps contre le mien. Là, elle planta ses dents dans ma chair. Je laissai échapper un petit cri étranglé – mélange de douleur et d'extase – au moment où ses dents transpercèrent la barrière cutanée pour aspirer mon sang. La sensation m'évoqua un millier de poignards enfoncés dans mon cou. Je la serrai pourtant avec une intensité croissante, transporté au contact de sa bouche sur ma peau, et totalement soumis à la douleur dont elle s'abreuvait.

Aussi vite qu'elle m'avait mordu, Katherine recula, des flammes dans ses yeux noirs et des traces d'intense douleur sur son visage. Un mince filet de sang coulait du coin de sa bouche, déformée par une souffrance visiblement atroce.

— De la verveine, haleta-t-elle. (Elle fit un pas en arrière et s'écroula sur le lit en se tordant de douleur.) Qu'avez-vous fait ?

— Katherine !

Je posai mes mains sur sa poitrine, couchai mes lèvres sur les siennes, essayant désespérément de la soigner comme elle l'avait fait avec moi dans les bois. Mais elle me repoussait chaque fois, son corps arc-bouté, secoué de spasmes et ses mains plaquées sur sa bouche. On aurait dit que des mains invisibles la torturaient ; des larmes, signes de son agonie, jaillissaient de ses yeux.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Elle s'agrippa la gorge, fermant ses paupières, tandis que son diaphragme se soulevait par à-coups, sur un son guttural. Chaque cri de douleur de Katherine me faisait l'effet d'un petit pieu enfoncé dans le cœur.

— Ce n'est pas moi ! Père ! hurlai-je au moment où le souvenir flou de la soirée me revenait. Mon verre de brandy. Père. Il savait.

Un bruit de fracas retentit en bas. Juste après, mon père entra précipitamment dans la chambre.

— Vampire ! rugit-il, un morceau de bois grossièrement taillé levé au-dessus de lui.

Au sol, Katherine se tordait de douleur et poussait des hurlements si aigus que j'avais du mal à croire qu'ils sortaient de sa bouche.

— Père ! m'écriai-je à nouveau, les mains levées alors qu'il poussait du pied Katherine.

Elle geignit, agitant les bras et les jambes dans tous les sens.

— Katherine !

Je tombai à genoux et la pris dans mes bras pour la serrer contre moi. Dans un nouveau hurlement de sa part, ses yeux se révulsèrent, ne me laissant que leur blanc à voir. De la bave apparut de chaque côté de ses lèvres couvertes de sang séché qui rappelaient un animal enragé. Horrifié, je la lâchai, et son corps tomba à terre dans un bruit sourd.

Je levai les yeux au plafond en signe de prière. Je ne pouvais plus regarder Katherine en face. Ni, par la même occasion, Père.

Katherine poussa une nouvelle plainte aiguë lorsque mon père la piqua de son pieu. Elle tenta d'esquiver, la bouche écumante, les crocs sortis, le regard aveuglé par sa sauvagerie, puis finit par tomber en arrière et par se ramasser sur elle-même.

La bile inonda ma gorge. Qui était ce monstre ?

— Lève-toi ! (Père me hissa sur mes jambes.) Tu ne vois donc pas, Stefan ? Tu ne vois pas sa véritable nature ?

Je baissai les yeux sur Katherine. Ses boucles brunes étaient collées à son front par la sueur, ses yeux écarquillés et injectés de sang, ses dents couvertes de bave et tout son corps agité de convulsions. Je n'en reconnaissais plus la moindre partie.

— Va chercher le shérif Forbes. Dis-lui que nous tenons un vampire.

Debout, je restai sans bouger, paralysé d'effroi. Ma tête me lançait, assaillie par un flot incontrôlable de pensées confuses. J'aimais Katherine. J'en étais tombé *amoureux*. N'est-ce pas ? Alors pourquoi cette... créature m'inspirait-elle autant de dégoût tout à coup ?

— Je n'ai pas élevé mes fils pour qu'ils deviennent des faibles, rugit Père comme il fourrait un brin de verveine dans la poche de ma chemise. Maintenant, vas-y !

Une sorte de râle s'échappait de ma bouche sur une respiration saccadée. La chaleur me paraissait subitement étouffante, insoutenable. Je n'arrivais pas à respirer, je n'étais pas même bon à penser. La seule chose que je savais est que je ne pourrais pas supporter de rester une seconde de plus dans cette pièce. Sans un regard en arrière vers mon père ou vers le vampire qui gisait en boule sur le sol, je me précipitai hors de la maison, dévalant les marches deux par deux, et me précipitai sur la route.

26.

Je ne pourrais dire combien de temps je courus. La nuit était fraîche, le ciel dégagé, et mon cœur semblait battre jusque dans mon cou. De temps à autre, je tâtai la blessure sur ma gorge ; le sang coulait toujours. Chaud, il me donnait le vertige chaque fois que je me laissais aller à toucher.

À chacun de mes pas, une nouvelle vision jaillissait dans mon esprit : Katherine, de la bave mêlée de sang aux coins de la bouche ; Père debout au-dessus d'elle, armé de son pieu. Mes souvenirs s'embrouillèrent et je perdis l'assurance que le monstre aux yeux rouges, hurlant, étendu par terre était la même personne que celle qui s'était jetée sur moi, toutes dents dehors, qui m'avait caressé dans l'étang, avait hanté mes rêves autant que mes heures éveillées. Malgré moi, je me mis à trembler et trébuchai sur une branche coupée. Perdant l'équilibre, j'atterris à quatre pattes et fus saisi de haut-le-cœur jusqu'à ce que le goût de fer, dans ma bouche, se dissipe.

Katherine allait mourir. Père me détestait. Je ne savais plus qui j'étais ni ce que je devais faire. Mon univers était sens dessus dessous et moi, affaibli, étourdi, j'étais persuadé que, quoi que je fasse, je détruirais tout. Toute cette situation était ma faute. Entièrement ma faute. Si je n'avais pas menti à Père en gardant le secret de Katherine...

Je m'efforçai de reprendre ma respiration et me relevai pour recommencer à courir.

Ce faisant, les effluves de verveine, dans ma poche, emplirent mes narines. On aurait dit que leur doux parfum, qui flottait dans mon corps, m'éclaircissait les idées et insufflait à mes membres une énergie nouvelle. Je pris à gauche sur le chemin de terre, étonné de l'itinéraire que j'avais choisi, mais, pour la première fois depuis des semaines, je n'éprouvais plus aucun doute sur mes décisions.

Je m'engouffrai dans le bureau du shérif et le trouvai assis, les pieds en l'air, endormi. Dans l'unique cellule de détention, l'ivrogne de la ville, Jeremiah Black, produisait des ronflements sonores, cuvant de toute évidence après une longue nuit au saloon. Noah, le jeune officier, était lui aussi assoupi sur sa chaise en bois, devant la cellule.

— Des vampires ! Il y a des vampires à Veritas ! hurlai-je.

Le shérif Forbes et Jeremiah émergèrent de leur sommeil en même temps.

— Allons-y. Suivez-moi, dit le shérif Forbes alors qu'il attrapait une matraque et un mousquet. Noah ! cria-t-il. Prends le chariot et suivez-nous, toi et Stefan.

— Oui, monsieur, répondit l'officier en bondissant sur ses jambes.

Il décrocha une matraque du mur et me la tendit. Au même moment, j'entendis un cri perçant : le shérif Forbes faisait sonner l'alarme. Le hurlement strident dura longtemps.

— Je peux vous aider. S'il vous plaît ? bafouilla Jeremiah, ses mains sur les barreaux.

Noah refusa d'un mouvement de tête et s'empressa de quitter le bureau, ses bottes résonnant sur le plancher en bois. Je lui emboîtai le pas et l'observai pendant qu'il attelait à la hâte les chevaux à un long chariot en fer.

— Allez ! s'impacienta Noah, son fouet à la main.

Je sautai sur le siège à ses côtés. Il fouetta les chevaux, qui partirent au triple galop et dévalèrent la colline jusqu'au bourg. Les habitants de la ville, en pyjama devant chez eux, se frottaient les yeux ; d'autres attachaient des chevaux à des chariots ou des diligences.

— Ils attaquent le domaine des Salvatore ! annonça Noah un nombre incommensurable de fois, criant à tue-tête.

Il en perdit presque la voix. Je me rendais compte que j'aurais dû faire quelque chose, mais je n'y arrivais pas. Je sentais la peur me serrer le cœur et le vent me gifler le visage. Au loin, j'entendais le claquement des sabots des chevaux sur la route et je voyais un nombre croissant d'habitants en vêtement de nuit sortir en trombe sur le pas de leur porte, empoignant des fusils, des baïonnettes ou toutes autres armes qu'ils pouvaient trouver. Comme nous traversions la ville à vive allure, je remarquai que la pharmacie était fermée à double tour. Se pouvait-il qu'Anna et Pearl soient chez elles ? Dans ce cas, je devrais les prévenir.

Non. La réponse se fit entendre si clairement que j'eus l'impression que Père me l'avait soufflée à l'oreille. Il fallait que j'agisse pour mon propre bien, pour celui de ma famille. Les seules personnes qui comptaient vraiment pour moi étaient Père et Damon. S'il leur arrivait quoi que ce soit...

— Ils attaquent le domaine des Salvatore ! hurlai-je à pleins poumons.

— Ils attaquent le domaine des Salvatore ! répéta Noah, telle une incantation.

Je considérai la voûte céleste. Un timide quartier de lune brillait entre les nuages qui masquaient la lumière des étoiles. Mais soudain, alors que nous gravissions la pente, je vis Veritas s'illuminer comme au matin, fourmillant d'une foule d'une centaine de personnes brandissant des torches et s'époumonant sur les marches du porche.

Le pasteur Collins, perché sur la balancelle, récitait des prières sous le regard de plusieurs auditeurs agenouillés par terre pour l'accompagner. À ses côtés se tenait Honoria Fells, débitant à plein gosier à qui voulait l'écouter ses récits de démons et de repentir. Le vieux Robinson, sa torche levée bien haut, menaçait de brûler toute la propriété.

— Stefan ! s'exclama Honoria au moment où je sautai du chariot en route. Pour votre protection, dit-elle en m'offrant une branche de verveine.

— Excusez-moi, annonçai-je d'une voix enrouée alors qu'au coude à coude je fendais la horde pour me diriger vers l'étage de l'annexe. Des voix furieuses en provenaient.

— Je vais l'emmener ! Nous partirons et vous ne nous verrez plus jamais !

La voix de Damon, grave et menaçante, rappelait le grondement du tonnerre.

— Petit ingrat !

J'entendis le rugissement de Père suivi d'un inquiétant *crac*. Gravissant les marches en un éclair, je découvris Damon, écroulé par terre contre le cadre de la porte, un filet de sang partant de sa tempe. La porte avait craqué quand mon frère l'avait heurtée de tout son poids.

— Damon ! m'écriai-je.

Je tombai à genoux près de lui tandis qu'il luttait pour se remettre debout. La vue du sang sur son visage m'arracha une grimace. Lorsqu'il se tourna vers moi, la rage enflammait ses pupilles.

Père, debout, tenait son pieu à la main.

— Merci d'être allé avertir le shérif, Stefan. Tu as fait ce qu'il fallait. Contrairement à ton frère. (Il tendit le bras vers Damon et je sursautai, persuadé que c'était pour lui asséner un nouveau coup, mais il se contenta de lui offrir sa main.) Lève-toi.

Damon repoussa violemment la main et se releva seul, essuyant le sang sur sa tête du revers de la main.

— Damon, écoute-moi, reprit Père sans prêter attention au regard de haine que lui lançait mon frère. Tu t'es fait ensorceler par ce démon... cette Katherine. Mais son heure est venue, elle va disparaître et tu dois te ranger du côté des bons. Je fais preuve de mansuétude à ton égard, mais ces

gens...

D'un geste, il indiqua la fenêtre et la foule qui braillait de colère au-dessous.

— Plutôt mourir, siffla Damon juste avant de partir en trombe vers l'escalier.

En passant à côté de moi, il me donna un coup d'épaule. Dans la chambre, un cri d'agonie se fit entendre.

— Shérif ? appela Père.

Il ouvrit grand la porte de la chambre de Katherine et un hoquet de surprise m'échappa. On lui avait plaqué une muselière en cuir sur le visage et attaché les membres.

— Elle est prête, avertit le shérif d'un air menaçant. Nous allons la mettre dans le chariot et l'ajouter à la liste. Gilbert a la boussole ; il est en train de rassembler tous les vampires de la ville. Avant le lever du soleil, nous nous serons débarrassés de cette vermine.

Katherine m'implorait désespérément des yeux. Mais que pouvais-je faire ? Plus rien pour elle, maintenant.

Après un demi-tour sur moi-même, je dévalai les marches.

27.

Je déboulai sur la pelouse. Le feu se propageait un peu partout et je remarquai que les habitations des domestiques avaient déjà été réduites en cendres. Pour le moment, le bâtiment principal avait l'air en sécurité, mais comment savoir combien de temps cela durerait ? J'entraperçus des flammes dans les bois. Autour du chariot du shérif convergeaient un large groupe de personnes. Personnellement, tout ce qui m'importait était de trouver mon frère. Finalement, je repérai une silhouette vêtue d'un manteau bleu qui courait en direction de l'étang. Je partis à toute vitesse en traversant le champ de coton.

— Stefan ! (En entendant mon nom, je me figeai sur place, jetant des regards frénétiques autour de moi.) Par ici !

Je pivotai et reconnus Jonathan Gilbert, debout, à la lisière de la forêt, les yeux écarquillés, un arc et une flèche dans une main et sa boussole dans l'autre. Il baissa les yeux sur son invention avec une sorte d'incrédulité ou presque.

— Il y a un vampire dans les bois. Ma boussole me l'indique, mais j'ai besoin de quelqu'un pour me servir de guet.

— Jonathan ! m'écriai-je, haletant. Je ne peux pas... je dois retrouver...

Tout à coup, je vis un rai de lumière blanche dans la forêt. Jonathan se tourna et porta son arc à son épaule.

— Qui va là ?

Sa voix résonnait tel un clairon. Sans attendre, il décocha sa flèche et je pus suivre des yeux le début de sa course en arc de cercle alors qu'elle se dirigeait droit vers l'obscurité. Après, un cri retentit, suivi d'un bruit sourd.

Jonathan s'élança vers les bois. Une longue plainte grave s'éleva alors.

— Jonathan ! appelai-je rageusement.

Là, je m'arrêtai net, le voyant penché sur une forme étendue au sol. Il me fit face, les yeux baignés de larmes.

— C'est Pearl, dit-il d'une voix terne.

Une flèche était plantée sous son épaule. Elle poussa un gémissement et ses paupières se mirent à battre vivement.

— Pearl !

Jonathan prononça son nom avec colère cette fois. D'un geste vif, il retira la flèche. Je tournai les talons pour ne pas voir et me précipitai vers l'étang, espérant, contre toute attente, que mon frère y serait encore.

— Damon ? me risquai-je.

J'avançai prudemment entre les racines des arbres. Il me fallut un moment pour que mes yeux s'habituent à la pénombre et à l'apparente quiétude des bois. Je discernai une silhouette assise sur une

branche d'arbre tombée au sol.

— Damon ? demandai-je doucement.

La forme pivota et je laissai échapper un cri : son visage était livide et ses cheveux bruns collaient à son front. L'entaille, sur sa tempe, était cernée d'une croûte de sang et le blanc de ses yeux était trouble.

— Lâche ! me lança-t-il en sortant un couteau de sa poche.

— Non. (Je levai les mains devant moi et reculai d'un pas.) Ne me fais pas de mal.

— Ne me fais pas de mal ! se moqua-t-il d'une voix aiguë. Je savais qu'un jour ou l'autre tu raconterais tout à Père. Ce que je ne comprends pas, par contre, c'est pourquoi Katherine t'a fait confiance. Pourquoi elle a cru que tu ne la vendrais pas. Ni pourquoi elle t'aimait.

Sa voix se brisa sur ce dernier mot au moment où il laissait tomber le couteau. Son visage se crispa dans une grimace étrange exprimant non pas la menace ou la haine, mais la souffrance. Son chagrin le rongea.

— Damon, non. Non, non !

Je répétais ce mot, l'esprit subitement confronté à un tourbillon de questions. Katherine m'avait-elle aimé ? Je me souvins des moments où elle plongeait ses yeux dans les miens, ses mains sur mes épaules. « Il faut que vous m'aimiez, Stefan. Dites-moi que rien ne nous séparera. Je vous donne mon cœur. » Toujours, j'étais pris d'une sorte de vertige, enivré jusqu'au bout des ongles, prêt à n'importe quoi pour elle. Mais, à présent que je la voyais sous son véritable jour, chaque fois que je pensais à elle, je n'étais plus capable que d'une seule chose : frissonner.

— Elle ne m'aimait pas, finis-je par rectifier.

Elle me manipulait. Et elle m'avait contraint à blesser tous ceux que j'aimais. Je sentis la haine éclater en moi ; je voulais être le premier au rang de l'accusation contre Katherine.

Jusqu'à ce que je croise le regard de mon frère.

La tête entre les mains, il fixait le sol. À cet instant, la réalité me sauta aux yeux : Damon aimait Katherine. Il l'aimait malgré – à moins que ce ne soit en raison de – son côté obscur. En découvrant Katherine étendue par terre, attachée, de l'écume au bord des lèvres, j'avais ressenti un profond dégoût. Mais l'amour que mon frère portait à Katherine transcendait tout, même un pareil tableau. Damon l'aimait au point d'accepter qu'elle soit un vampire, plutôt que de faire semblant qu'il n'en était rien. Et, pour être pleinement heureux, mon frère avait besoin d'elle. D'être avec elle. Je comprenais maintenant. Pour sauver Damon, il fallait que je sauve Katherine.

Plus loin, plaintes et pleurs emplissaient l'air sombrement parfumé à la poudre à canon.

— Damon. Damon, ne cessai-je de l'appeler, avec un sentiment d'urgence qui allait en s'amplifiant.

Lorsqu'il leva les yeux, je vis qu'ils étaient mouillés de larmes prêtes à couler. Depuis la mort de Mère, je ne l'avais jamais vu pleurer.

— Je vais t'aider à la sauver. Je sais que tu l'aimes. Je vais t'aider.

Je répétais le mot « aider » comme s'il s'était agi d'une sorte de formule magique. *Pitié*, priai-je pour moi-même sans quitter mon frère du regard. Finalement, après un long moment de silence, Damon hocha la tête de manière quasi imperceptible.

— D'accord, consentit-il d'une voix fatiguée, m'agrippant par le poignet pour me traîner jusqu'à la lisière de la forêt.

28.

— Il faut agir maintenant, décréta Damon alors que nous atteignions la rangée d'arbres près du champ.

Un tapis de feuilles glissant recouvrait la forêt plongée dans un calme total. On n'entendait même pas les animaux.

J'avais passé les dernières minutes à me creuser en vain les méninges pour trouver un moyen de sauver Katherine. Rien à faire. Notre seul espoir consistait à nous jeter dans la mêlée, à dire une prière pour Pearl et Anna et à nous concentrer sur un moyen de libérer Katherine. Ce serait extrêmement dangereux. Mais je ne voyais pas d'alternative.

— Oui, répondis-je sur un ton autoritaire qui ne m'allait pas du tout. Tu es prêt ?

Avant que Damon ait le temps de répondre, je partis en direction des frontières de la forêt, guidé par les hurlements de colère étouffés. Je pouvais voir les contours du domaine. Près de moi, mon frère rampait. Tout à coup, un jet de flammes jaillit de l'annexe. J'eus le souffle coupé d'horreur, mais Damon, lui, m'adressa un simple regard noir.

Au même instant, la voix stridente de Jonathan Gilbert s'éleva :

— Trouvez-en un autre !

À pas de loup, je m'approchai de l'orée de la forêt jusqu'à jouir de la meilleure vue possible sur Jonathan en train de pousser violemment Henry, un des habitués de la taverne, contre l'arrière du chariot du shérif. Noah lui tenait un bras tandis qu'un garde que je ne connaissais pas immobilisait l'autre. Jonathan, sourcils froncés, pointa sa boussole vers lui.

— Qu'on lui enfonce un pieu dans le cœur !

Le garde prit son élan pour planter sa baïonnette au centre du torse d'Henry. Le sang gicla sur fond des hurlements de l'homme dans l'air de la nuit. Il s'affaissa lourdement, les yeux exorbités alors qu'il examinait la baïonnette logée dans son corps. Je pivotai vers Damon et, ensemble, nous nous rendîmes compte du peu de temps dont nous disposions. Il se mordit la lèvre. Je savais que nous pensions la même chose. Même si, la plupart du temps, nous agissions différemment, dans les situations importantes nous partageons la même vision des choses. Peut-être était-ce cela – cette communication qui se passait de mots – qui nous sauverait et qui sauverait Katherine par la même occasion.

— Vampires ! hurlai-je depuis les profondeurs de la forêt.

— On en a trouvé un ! Au secours ! ajouta Damon.

Noah et l'autre garde abandonnèrent immédiatement Henry pour s'élancer vers nous.

— Par ici ! souffla Damon en pointant du doigt le fin fond des bois tandis que les deux gardes s'approchaient. Il y avait un homme, enfin, une ombre ; il a essayé de s'en prendre à mon frère.

Pour illustrer ses propos, Damon indiqua le petit amas de sang qui s'était formé, en partant de mon cou, dans le creux de ma clavicule. Surpris, je plaquai ma main à l'endroit précis ; j'avais oublié

que Katherine m'avait mordu. Ça semblait remonter à si longtemps.

Les deux gardes échangèrent un regard et hochèrent brièvement la tête.

— Vous ne devriez pas être ici sans arme, les garçons. Nous en avons dans le chariot, annonça Noah au moment de pénétrer dans la forêt.

— Bien, fit Damon dans sa barbe. Allons-y. Si tu me laisses tomber, je te tue, menaça-t-il en se dirigeant vers le stock d'armes.

Je l'imitai, pris dans le feu de l'action.

Nous atteignîmes le chariot resté sans surveillance. Des plaintes sourdes s'en échappaient. Damon ouvrit l'arrière d'un grand coup de pied et sauta à l'intérieur. Je le suivis, pris de haut-le-cœur à mon entrée : le véhicule exhalait une odeur âcre – mélange de sang, de verveine et de fumée. Dans les coins gisaient des corps enroulés sur eux-mêmes, mais, comme il faisait nuit noire dans le chariot, on ne pouvait distinguer les formes et dire avec certitude si telle ou telle silhouette était celle d'un vampire, d'un homme ou bien des deux.

— Katherine ! siffla Damon, penché en avant afin d'effleurer de la main chacun des corps pour la trouver.

— Stefan ? répondit faiblement une voix dans un renforcement.

Je me retins d'asséner un coup de pied ou de cracher dans la direction d'où venait la voix, ou encore de fusiller du regard ces yeux infâmes pour signifier à leur propriétaire que j'estimais qu'elle avait eu ce qu'elle méritait.

— Damon ? reprit la voix en se brisant.

— Katherine, je suis là, murmura mon frère alors qu'il s'avancait vers l'extrémité du chariot.

Je ne bougeai pas d'un pouce, mes pieds restaient rivés au sol. Au fur et à mesure que ma rétine s'adaptait à la pénombre ambiante, j'eus des visions d'horreur qui dépassaient de loin mes pires cauchemars. Au sol gisaient une dizaine de corps, certains appartenant à des habitants de la ville que je reconnaissais – Henry, une poignée d'habités du saloon et même le docteur Janes. D'aucuns avaient été transpercés de pieux, d'autres avaient les mains et les pieds sanglés. Une muselière leur couvrait la bouche, mais on devinait qu'elle était figée dans un O qui exprimait l'horreur. D'autres encore, roulés en boule, paraissaient déjà morts.

Cette vision me bouleversa ; elle changeait tout. J'ôtai mon chapeau et m'agenouillai maladroitement pour prier Dieu ou toute autre oreille attentive d'avoir l'indulgence de les sauver. Les cris d'Anna, qui rappelaient ceux d'un chaton, me revinrent en mémoire en même temps que la peur dans le regard terne de Pearl. D'accord, ils ne pouvaient vivre parmi nous, mais pourquoi Père fermait-il les yeux sur la brutalité du traitement qu'on leur infligeait ? Personne ne méritait de mourir de cette façon, pas même des monstres. Pourquoi ne pouvions-nous pas simplement les expulser de la ville ?

Damon se mit à genoux et je m'empressai de le rejoindre. Katherine était couchée sur le dos, ses membres ligotés au moyen de cordes. Celles-ci avaient dû être enduites de verveine car, au contact de sa peau, elles avaient laissé des marques de brûlure terribles. Une muselière en cuir couvrait sa bouche et ses cheveux étaient maculés de sang séché.

Je reculai d'un pas, de peur de la toucher. Je ne voulais même pas la regarder tandis que Damon tentait de lui retirer son bâillon. Quand il eut terminé, je ne pus m'empêcher de fixer ses dents, disons plutôt ses crocs, que, pour la première fois, je voyais à la lumière de la véritable nature de leur propriétaire. Mon frère, lui, la couvrait du regard dans un état proche de la transe. Avec délicatesse, il dégagea les mèches de son visage et se pencha lentement pour embrasser ses lèvres.

— Merci, dit simplement Katherine.

Pas un mot de plus. À les regarder là debout, elle avec ses doigts dans les cheveux de Damon et lui qui sanglotait la tête enfouie dans son épaule, je reconnus immédiatement la preuve d'un amour

vrai. Alors qu'ils continuaient à se dévorer des yeux, je sortis mon couteau de ma poche et essayai de couper tout doucement les cordes qui la retenaient prisonnière. Je redoublai de prudence, sachant que le moindre frottement supplémentaire contre les cordes augmenterait encore ses souffrances.

— Dépêche-toi ! chuchota Damon, accroupi.

Je libérai un bras puis l'autre. Katherine laissa échapper un soupir en tremblant et haussa puis rabaissa les épaules à plusieurs reprises comme pour s'assurer qu'elles fonctionnaient toujours.

— À l'aide ! cria une femme menue et pâle dont le physique ne me disait rien.

Elle était blottie tout au fond du chariot.

— Nous allons revenir ! mentis-je.

Impossible de revenir. Damon et Katherine devaient s'enfuir, et moi, eh bien... je devais les y aider.

— Stefan ? m'appela faiblement Katherine, qui peinait à se relever.

Damon se précipita à ses côtés pour la soutenir.

Au même moment, j'entendis des bruits de pas près du chariot.

— Ils s'échappent ! s'écria un des gardes. Il nous faut du renfort. Ils quittent le chariot !

— Filez ! commandai-je en poussant Damon et Katherine dans la direction opposée.

— Personne ne s'échappe ! Tout est normal ! m'exclamai-je dans le noir avec l'espoir qu'on me croirait.

Je bondis hors du chariot et vis l'explosion de poudre à canon avant d'entendre le coup de feu. Une plainte retentissante déchira l'air de la nuit, suivie presque aussitôt par une nouvelle détonation. Le souffle court, je contournai le chariot au pas de course, devinant déjà ce que j'y verrais.

— Damon !

De la gorge de mon frère étendu au sol coulait un flot de sang. Je tirai sur ma chemise pour l'enlever et poser un garrot sur sa blessure. Je savais que c'était inutile, mais je continuai à presser le tissu malgré tout.

— Ne ferme pas les yeux, grand frère. Reste avec moi.

— Non... Katherine. Sauve-la... m'implora Damon d'une voix d'outre-tombe, et sa tête tomba sur la terre humide.

Les yeux remplis de terreur, je considérai un instant les bois : les deux gardes revenaient vers nous à toute allure, Jonathan Gilbert dans leur sillage.

Je me levai et sentis instantanément une balle me transpercer. Ma poitrine parut implorer, fouettée par l'air froid du soir alors que je m'écroulais en arrière sur mon frère. J'ouvris grands les yeux vers la lune puis les refermai sur une page totalement noire.

29.

Au moment de rouvrir les paupières, je sus que j'étais mort. Mais cette mort n'avait rien à voir avec mes cauchemars où le néant recouvrait tout. Je détectais au contraire une odeur lointaine de feu et le contact de la terre irrégulière sous mon corps, le long duquel mes mains reposaient. Je ne ressentais aucune douleur. Ni rien d'autre du tout d'ailleurs. La noirceur qui m'enveloppait me réconfortait presque. Était-ce ça, l'Enfer ? Dans ce cas, cela n'avait aucun rapport avec l'horreur et le chaos de la veille. Tout était paisible.

En bougeant le bras, je m'étonnai de toucher de la paille. Une fois redressé en position assise, je constatai avec la même surprise que non seulement mon corps était intact, mais qu'il ne me faisait pas souffrir. En regardant autour de moi, je découvris que je ne baignais pas dans le néant. Sur ma gauche, j'apercevais les lattes à peine dégrossies du pan de mur d'une cabane. En plissant les yeux, je pouvais voir le ciel par les fentes. J'en déduisis que je me trouvais quelque part, mais où ? Je portai subitement ma main à ma poitrine. Le souvenir du coup de feu dans la nuit me revint, puis le bruit sourd de mon corps heurtant le sol avant d'être roué de coups de botte et de bâton. L'impression que mon cœur s'arrêtait de battre ensuite, puis des acclamations, avant le calme absolu. Je venais de mourir. Mais alors...

— Il y a quelqu'un ? demandai-je d'une voix caverneuse.

— Stefan, répondit une voix féminine.

Je sentis une main dans mon dos et me rendis compte que je portais une simple chemise de coton bleu délavé et un pantalon en lin brun clair. Bien qu'usés, ils étaient parfaitement propres. Je luttais pour me relever, seulement la main, petite mais étonnamment forte, me retint par l'épaule.

— Vous avez besoin de repos.

Je clignai plusieurs fois des yeux et mis enfin un visage sur la voix : celui d'Emily.

— Vous êtes en vie, m'étonnai-je.

Elle laissa échapper un timide gloussement.

— C'est moi qui devrais dire ça. Comment vous sentez-vous ?

Elle approcha un gobelet en étain de mes lèvres. Je laissai le liquide frais couler goutte à goutte le long de ma gorge. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi pur, d'aussi bon. Je touchai mon cou à l'endroit de la morsure de Katherine et ne sentis rien d'autre que ma peau lisse. J'ouvris précipitamment ma chemise en faisant sauter plusieurs boutons. Mon torse était intact, lui aussi – aucune trace de blessure par balle.

— Continuez à bien vous hydrater, me commanda Emily sur le ton d'une mère aux petits soins avec son enfant.

— Damon ? demandai-je sur un ton sec.

— Il est là-bas. (Du menton, elle indiqua une porte. En suivant son regard à l'extérieur, je distinguai une silhouette dans l'ombre, assise au bord de l'eau.) Il se remet, comme vous.

— Mais comment...

— Regardez votre bague. (Emily tapa ma main du doigt. À mon annulaire brillait un lapis-lazuli sur une monture d'argent.) Elle sert de remède autant que de protection. Katherine m'a demandé de vous la faire la nuit où elle vous a marqué.

— Marqué ? répétai-je bêtement avant de toucher à nouveau mon cou, puis la douceur de la pierre à mon doigt.

— Marqué pour que vous soyez comme elle. Vous êtes presque un vampire, Stefan. Vous êtes à un stade avancé de la transformation, m'apprit-elle à l'instar d'un médecin s'adressant à son patient en phase terminale.

Je hochai la tête, faisant mine de comprendre en détail les propos d'Emily, mais en réalité elle aurait tout aussi bien pu parler une autre langue. Quelle transformation ?

— Qui m'a trouvé ?

Cette question, pour autant, figurait parmi celles qui m'importaient en vérité le moins.

— Moi. Après qu'on a tiré sur vous et votre frère, tout le monde s'est enfui. La maison a entièrement brûlé et il y a eu de nombreuses victimes, pas seulement parmi les vampires. (Emily secoua la tête, visiblement tourmentée.) Ils ont emmené tous les prisonniers à l'église et les ont brûlés vifs sur place, y compris Katherine, finit-elle sur un ton que je ne parvenais pas à interpréter.

— Alors, elle m'a déjà transformé en vampire ?

Une fois de plus, je touchai mon cou.

— Oui mais, pour que la transformation soit totale, il faut que vous buviez. Le choix vous appartient. Katherine avait le pouvoir de détruire et de donner la mort, mais elle devait quand même laisser cette liberté à ses victimes.

— Elle a tué Rosalyn.

J'en étais aussi convaincu que je l'étais de l'amour que Damon éprouvait pour Katherine. C'était comme un nuage qui venait de se dissiper, si ce n'est qu'il n'avait laissé place qu'à davantage d'obscurité.

— Oui. (Le visage d'Emily demeurait impénétrable.) Mais cela n'a rien à voir avec ce qui est arrivé. Selon ce que vous décidez, vous pouvez boire et achever votre transformation... ou vous laisser...

— ... mourir ?

Emily confirma d'un signe de tête.

Je n'avais aucune envie de boire du sang. Ni d'avoir celui de Katherine en moi. Tout ce que je voulais, c'était remonter plusieurs mois en arrière, bien avant que le nom de Katherine Pierce soit prononcé en ma présence. Mon cœur se serra et se durcit à l'idée de tout ce que j'avais perdu. Mais il y avait plus à plaindre que moi.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, Emily m'aida à me lever. Bien que petite, elle était très forte. Une fois debout, je sortis d'un pas chancelant.

— Grand frère ! appelai-je.

Damon se tourna ; ses yeux brillaient. Dans l'eau se reflétait le soleil levant tandis que, plus loin, des rubans de fumée se nouaient autour des arbres. La clairière, cependant, était d'une tranquillité si profonde qu'elle en devenait presque inquiétante.

Damon ne répondit pas à mon appel. Sans réfléchir, je le rejoignis et plongeai dans l'eau sans me donner la peine de me dévêtir. Une fois remonté à la surface, je pris une grande inspiration et vidai ensuite complètement mes poumons ; mon esprit, pourtant, ne sembla pas s'éclaircir ni se purifier.

Depuis la berge, Damon m'observait, le regard fixe.

— L'église a brûlé. Avec Katherine dedans, m'informa-t-il d'une voix neutre.

— Je sais.

Je ne ressentais ni satisfaction ni tristesse à l'égard de cette nouvelle. Rien qu'une peine sans fond pour moi, pour Damon, pour Rosalyn et tous les autres, tombés dans ce piège destructeur. Père avait raison. À ne pas combattre les démons qui foulaient notre terre, nous en devenions à notre tour.

— Tu sais ce que tu es ? m'interrogea mon frère avec amertume.

Nous nous fixâmes l'un l'autre, et je sus aussitôt que je ne voulais pas vivre de la même manière que Katherine. Je refusais de ne voir la lumière du soleil que par l'entremise d'une bague à mon doigt. Ou encore de regarder avec insistance chaque cou comme si je contempiais mon prochain repas. Quant à vivre pour l'éternité, je ne le souhaitais pas non plus.

Je disparus de nouveau sous l'eau, où j'ouvris les paupières. L'étang était sombre et frais, à l'instar de la cabane. Si la mort ressemblait à ça, je la jugeais supportable. Tranquille. Apaisante. La passion en était absente. Le danger aussi.

De retour à l'air libre, je dégageai mes cheveux de mon visage, mes vêtements d'emprunt tombant, trempés, le long de mon corps. Bien que parfaitement conscient du sort qui m'attendait, je me sentais très vivant.

— Alors, je mourrai.

Damon acquiesça d'un hochement de tête, de l'apathie dans les yeux.

— Sans Katherine, la vie n'a plus aucun sens.

Je sortis de l'eau pour aller prendre mon frère dans mes bras. Son corps chaud paraissait bien réel. Il me rendit brièvement mon étreinte, puis serra à nouveau ses genoux contre lui, le regard rivé vers un point de l'horizon, au-delà de l'eau.

— Je veux en finir.

Damon se leva et s'éloigna vers la carrière. Alors que je le suivais des yeux, je me rappelai l'époque de mes huit ou neuf ans, un jour où mon père et moi étions partis chasser le chevreuil. C'était juste après le décès de Mère et, tandis que mon frère s'était plongé dans des occupations de mauvais garçon telles que parier ou monter à cheval, j'avais choisi de passer tout mon temps avec Père. Un jour, pour me changer les idées, il m'avait emmené dans les bois avec nos fusils.

Nous avions passé plus d'une heure sur la trace d'un chevreuil. Nous nous enfoncions toujours plus profondément dans la forêt sans quitter des yeux l'animal. Finalement, il s'arrêta et se pencha pour manger des baies à même un buisson.

— Tire, me chuchota Père en orientant mon fusil sur mon épaule.

Les yeux fixés sur le chevreuil, je tremblai au moment d'appuyer sur la détente. Mais, juste comme je relâchais cette dernière, un faon émergea dans le champ en trotinant. Le chevreuil partit au galop et la balle alla se loger dans le ventre du petit. Il s'écroula, ses frêles jambes sous lui.

J'avais voulu me ruer vers lui pour le secourir, mais mon père m'en avait empêché me retenant par l'épaule.

— Les animaux savent quand l'heure est venue pour eux de mourir. Le moins que nous lui devions, c'est de le laisser faire ça en paix, décida Père en me forçant à faire marche arrière.

J'avais pleuré toutes les larmes de mon corps, mais il s'était montré impitoyable. Maintenant que j'observais Damon, je comprenais. Il était pareil.

— Au revoir, grand frère, lui murmurai-je.

30.

Bien que Damon ait voulu mourir seul, j'avais encore des choses à régler. Je quittai la carrière pour me diriger vers la plantation. Les bois embaumaient et les feuilles commençaient à changer de couleur. Elles crissaient sous les bottes abîmées que j'avais aux pieds, ce qui me rappela toutes mes parties de cache-cache avec Damon, quand nous étions petits. Je me demandais s'il éprouvait le moindre regret ou s'il se sentait aussi vide que moi. Je m'interrogeais sur la probabilité que nous montions au Paradis, tous les deux, connaissant notre récent changement de nature.

Je marchai vers la maison. L'annexe avait été noircie, en partie détruite par les flammes, et ses poutres étaient exposées tels les os d'un squelette. Plusieurs des statues qui entouraient le labyrinthe étaient cassées, tandis que des torches et des débris jonchaient la pelouse autrefois luxuriante. La lumière du porche de la maison principale, en revanche, était allumée et un cabriolet à deux roues se tenait prêt sous le portique.

En contournant le bâtiment, j'entendis des voix. Aussitôt, je me réfugiai sous une haie. Dissimulé derrière les feuilles, je rampais à quatre pattes le long du mur jusqu'à la baie vitrée qui donnait sur la véranda. À l'intérieur, je distinguai la silhouette de mon père. Une simple bougie projetait de discrets faisceaux lumineux dans la pièce. Je remarquai qu'Alfred n'était pas assis à sa place habituelle, près de la porte, prêt au cas où un visiteur se présenterait. Y avait-il eu des victimes parmi les domestiques ? me demandai-je.

Les paroles de mon père s'échappèrent sous la porte :

— Encore un peu de brandy, Jonathan ? Aromatisé à la verveine. Non pas que nous ayons encore du souci à nous faire, mais bon...

— Merci, Giuseppe. Et merci pour ton hospitalité. Je me rends bien compte que tu as beaucoup à penser, répondit sombrement Jonathan en prenant le verre.

Le tourment se lisait sur le visage de Jonathan et je compatissais en imaginant le moment où il avait appris la terrible nouvelle au sujet de Pearl.

— Oui, merci, dit Père en chassant cette pensée. Mais il est important que nous tournions cette triste page dans l'histoire de notre ville. Je me dois d'y veiller pour l'honneur de mes fils. Après tout, je ne souhaite pas que les Salvatore lèguent une réputation de sympathisants avec les démons. (Père s'éclaircit la voix.) Donc, la bataille de Willow Creek survint lorsqu'un groupe d'insurgés nordistes lança un assaut contre un camp de sudistes, commença-t-il de sa voix tonitruante, comme s'il racontait une histoire.

— Stefan et Damon se cachèrent dans les bois pour tenter de dénicher des traîtres et là... poursuivit Jonathan.

— Là, ils perdirent tragiquement la vie, de même que les vingt-trois civils qui périrent pour leur patrie et leurs idéaux. Les sudistes gagnèrent, mais au prix de nombreuses vies innocentes, reprit Père en haussant le ton comme pour se convaincre lui-même du récit qu'il était en train de broder.

— Oui. Je parlerai aussi aux Hagerty d'ériger un monument. Quelque chose qui rappelle l'époque de grands troubles que connut notre ville, déclara Jonathan.

Je me hissai sur les genoux et jetai un bref coup d'œil par un coin de la fenêtre. Père hochait la tête en signe de satisfaction ; une vague de frissons parcourut mes veines. Telle était l'histoire qui resterait après ma mort : que j'avais été tué par une bande de soldats dégénérés. Je savais à présent qu'il fallait absolument que je parle à Père. Il devait entendre la vérité, toute la vérité, savoir que Damon et moi n'étions pas des sympathisants et que le problème aurait pu être résolu sans un tel bain de sang et une telle effusion de violence.

— Mais, Giuseppe ? rétorqua l'homme après avoir bu une longue gorgée.

— Oui, Jonathan ?

— Il s'agit d'un moment de gloire pour notre ville. Nous avons éliminé les vampires, leurs corps se changeront en poussière. Mystic Falls est débarrassée de ce fléau et, grâce à la destruction de l'église, il ne reviendra jamais. Cela nous a coûté des décisions difficiles et beaucoup d'actes de bravoure, mais nous sommes sortis vainqueurs. Voilà l'héritage que nous laissons à cette ville, conclut Jonathan en refermant dans un grand bruit son livre de comptes.

Père hocha la tête et vida son verre. Ensuite, il se mit debout.

— Merci.

Il tendit un bras vers l'homme et j'observai leur poignée de main puis le départ de Jonathan alors qu'il disparaissait dans l'ombre de la maison. Quelques instants plus tard, j'entendis la calèche démarrer et le bruit décroissant des sabots sur le chemin. À quatre pattes, je rejoignis le bord de la haie puis, me relevant en faisant entendre un craquement de genoux, je passai la porte de la demeure qui avait jadis été la mienne.

31.

Je me glissai à l'intérieur, sursautant chaque fois que mon pied heurtait une latte du plancher mal fixée ou grinçante. Voyant la lumière à l'extrémité de la maison, je déduisis que Père avait quitté le salon pour son bureau où, je n'en doutais pas, il devait être en train de coucher dans son journal la version des faits que Jonathan et lui avaient concoctée. Je restai dans l'encadrement de la porte à l'observer pendant un moment. Ses cheveux étaient complètement blancs et ses mains marquées de taches de vieillesse. En dépit des mensonges que je venais d'entendre, je sentis mon cœur s'emplier de tendresse pour lui, cet homme dont la vie n'avait jamais été facile et qui, après avoir enterré sa femme, devait à présent faire de même avec ses deux fils.

J'avançai d'un pas vers lui ; il leva aussitôt la tête.

— Juste ciel... s'exclama-t-il en lâchant son crayon, qui tomba bruyamment par terre.

— Père !

Je lui tendis les bras. Il se leva, les yeux exorbités.

— Tout va bien, dis-je doucement. Je suis simplement venu vous parler.

— Tu es mort, Stefan, répondit lentement mon père, stupéfait.

Je secouai la tête.

— Quoi que vous pensiez au sujet de Damon et de moi, je tenais à ce que vous sachiez que nous ne vous avons pas trahi.

La peur, sur le visage de mon père, se changea instantanément en furie.

— Si, tu m'as trahi. Et pas seulement moi, mais toute cette ville. Tu devrais être mort, après le déshonneur que tu m'as causé.

Je le fixai et sentis la colère monter en moi.

— Même endeuillé de vos fils, tout ce que vous ressentez, c'est de la honte ?

C'est le genre de remarque qu'aurait formulée Damon et, d'une certaine façon, je sentais sa présence à mes côtés. Je faisais ça pour lui ; je le faisais pour nous deux afin qu'au moins nous mourions dans la vérité.

Mais Père n'écoutait que d'une oreille, préférant me sonder, les yeux dans les yeux.

— Tu es un des leurs, n'est-ce pas, Stefan ? demanda-t-il alors qu'il reculait comme s'il craignait que je ne lui saute à la gorge.

— Non. Non ! Je ne serai jamais un des leurs, niai-je en secouant la tête, avec l'espoir vain de le convaincre.

— Et pourtant si. J'étais là quand tu t'es vidé de ton sang et que tu as rendu ton dernier souffle. Tu es mort sous mes yeux. Et maintenant, te voilà. Tu es un des leurs, insista-t-il, le dos plaqué au mur de brique à cet instant.

— Vous étiez là quand on m'a abattu ? relevai-je, perplexe.

Je me souvins des voix. Du chaos. Des gens qui criaient au vampire sans pouvoir s'arrêter, dans la

nuit. De Noah qui me soulevait alors que je gisais, allongé sur Damon. Du noir absolu juste après.

— C'est moi qui ai tiré. Pour toi et pour Damon. Mais visiblement ça n'a pas suffi puisqu'il faut que je termine le travail, acheva-t-il d'un ton glacial.

— Vous avez tué vos propres fils ? lui lançai-je, gagné moi aussi par la rage.

Père fit un pas vers moi d'un air menaçant et, bien qu'il me prît pour un monstre, c'était moi qui avais peur.

— Vous êtes morts tous les deux à la seconde où vous vous êtes rangés du côté des vampires. Et aujourd'hui tu oses venir ici implorer mon pardon, comme si ce que tu as fait pouvait être effacé par de simples excuses. Non. Hors de question.

Père continuait d'avancer vers moi et à jeter des regards frénétiques en tous sens, si ce n'est qu'à présent c'étaient des regards de chasseur et non plus de bête traquée.

— Tu sais, c'est une bénédiction que ta mère soit morte avant d'avoir été témoin de ta disgrâce.

— Je n'ai pas encore subi de transformation. Je ne veux pas. Je suis venu vous faire mes adieux. Je vais mourir, Père. Vous avez accompli la tâche que vous vous étiez fixée. Vous m'avez tué. (Des larmes jaillirent de mes yeux.) Les choses auraient pu se passer autrement, Père. Voilà ce que Jonathan Gilbert et vous devriez écrire dans votre scénario fallacieux : que les choses auraient pu être différentes.

— Il ne peut *pas* en être autrement, corrigea Père en saisissant la canne qu'il gardait dans une grande jarre, dans un coin de la pièce.

Sans attendre, il la cassa en deux par terre et me menaça de l'une des extrémités brisées.

Automatiquement, j'esquivai l'offensive de mon père et le saisis par le bras pour le lui tordre dans le dos avant de l'envoyer heurter le mur de brique sur le côté.

Père poussa un cri de douleur au moment de s'écrouler par terre. C'est alors que je le vis – le pieu qui ressortait de son ventre, entre des jets de sang désordonnés. Je blêmis ; mon cœur se souleva et de la bile me brûla la gorge.

— Père ! (Je me précipitai au-dessus de lui.) Je ne voulais pas... Père... haletai-je.

Je tirai sur le morceau de bois pour l'extraire. Mon père poussa un terrible hurlement et aussitôt le sang se mit à gicler plus abondamment de la blessure. J'observai la scène, à la fois horrifié et fasciné. Le sang était si rouge, si riche, si beau. J'avais la sensation qu'il m'appelait. La sensation que je mourrais dans l'instant si je n'en buvais pas. Spontanément, j'approchai ma main de la blessure et la portai en coupe à mes lèvres pour savourer le liquide, qui tapissa mes gencives, ma langue, mon œsophage.

— Fiche le camp ! Laisse-moi tranquille ! dit Père avec une voix qui n'était plus qu'un murmure enroué.

Il glissa vers l'arrière jusqu'à s'adosser complètement au mur. Il me griffa la main alors qu'il tentait de la repousser d'une tape, puis s'écroula contre la cloison, paupières closes.

— Je... commençai-je, mais alors une douleur insoutenable se déclara dans ma bouche. C'était pire que ce que j'avais ressenti lorsqu'on m'avait tiré dessus. Un sentiment d'oppression, suivi de l'impression qu'un million d'aiguilles s'enfonçaient dans ma chair.

— Va-t'en, souffla Père, ses mains couvrant son visage pendant qu'il essayait de reprendre sa respiration.

Je touchai mes dents du doigt : elles étaient pointues et coupantes. À cet instant, je compris que j'étais devenu l'un d'eux.

— Père, buvez mon sang. Je peux vous sauver la vie ! l'implorai-je sur un ton d'urgence tandis que je le relevais pour l'asseoir.

Je plaquai mon poignet contre ma bouche et, de mes dents tout juste aiguisées comme des couteaux, j'entaillai ma peau avec facilité. Je tressaillis puis présentai la coupure à Père, qui eut un

mouvement de recul. Le sang continuait à jaillir de sa blessure.

— Je peux vous aider. Si vous buvez ce sang, vos blessures guériront. Je vous en prie...

Je plongeai mes yeux dans les siens.

— Plutôt mourir, rétorqua-t-il.

Un instant plus tard, ses paupières battirent et ses yeux se fermèrent. Alors il s'effondra sur le sol, dans une mare de sang. Je posai ma main sur son cœur pour le sentir battre une dernière fois.

32.

Le dos tourné à la maison, je commençai à courir sur le chemin de terre qui menait à la ville. On aurait dit que mes pieds ne touchaient pas le sol. Et, lorsque j'accélérais, mon pouls restait inchangé. J'aurais pu continuer ainsi indéfiniment ; j'aurais même préféré, sachant que chaque pas m'éloignait des atrocités dont je venais d'être témoin.

J'essayai de ne pas penser, barrant la porte aux souvenirs dans mon esprit. Je me concentrai sur la caresse de la terre sous mes pieds. Je remarquai que, malgré l'obscurité ambiante, je parvenais à distinguer le brouillard et la manière qu'il avait de s'enrouler aux quelques feuilles restées suspendues aux branches. J'entendais les écureuils respirer et les lapins trotter dans les bois. Je percevais la moindre odeur de fer.

La terre laissa place aux pavés sur la route au moment où je pénétrais dans le bourg. M'y rendre avait paru aussi bref qu'un battement de cils alors qu'en général il me fallait une heure au moins pour parcourir le même trajet. Je ralentis puis m'arrêtai pour étudier les environs sous tous les angles. Mes yeux me piquèrent. La ville me semblait soudain différente. Des insectes rampaient sur la terre, entre les pavés. La peinture s'écaillait des murs de la demeure des Lockwood, bien que sa construction ne remontât pas à plus de quelques années. Les signes de manque d'entretien et de délabrement me sautaient à présent aux yeux.

Une odeur envahissante de verveine régnait. Impossible de ne pas la sentir. Mais, au lieu d'être un tantinet agréable, l'odeur écrasait toutes les autres et me donnait le vertige et la nausée. La seule chose qui la contrecarrait était l'odeur entêtante du fer.

J'inspirai profondément, me rendant compte que le seul remède contre la façon qu'avait la verveine d'amenuiser les forces était contenu dans cette odeur de fer. La moindre parcelle de mon corps m'intimait dans un cri d'en trouver la source pour m'en nourrir. Je jetai des regards affamés autour de moi, passant à la vitesse de l'éclair du saloon, au bas de la rue, au marché, au bout de l'enfilade de commerces. Rien.

J'emplis à nouveau mes narines d'air et me rendis compte que l'odeur – délicieuse et pourtant rebutante et coupable – se rapprochait. Après un demi-tour sur moi-même, j'aperçus Alice, la jolie serveuse de la taverne, et retins mon souffle. Elle descendait la rue en fredonnant, d'une démarche irrégulière qui trahissait la consommation d'une partie du whisky qu'elle avait servi toute la nuit. Le roux de sa chevelure tranchait avec la pâleur de sa peau. Elle dégageait une odeur sucrée et chaude, sorte de mélange entre le fer, la fumée d'un feu de bois et le tabac.

Je tenais mon remède. Elle !

D'un bond, je me réfugiai derrière les arbres qui bordaient la rue. L'intensité des sons qu'elle produisait m'impressionnaient : l'air qu'elle chantonnait, sa respiration, le moindre de ses pas malaisés faisaient battre mon tympan avec une force telle que je m'étonnais qu'elle n'ait pas déjà réveillé toute la ville.

Finalement, elle passa à côté de moi, si près que les boucles de ses cheveux me frôlèrent. Je l'attrapai par les hanches. Elle poussa un cri de surprise.

— Alice, dis-je, l'écho de ma voix caverneuse battant mes oreilles. C'est Stefan.

— Stefan *Salvatore* ? répondit-elle, sa stupéfaction rapidement détrônée par la peur. (Elle se mit à trembler.) Mais... vous... vous êtes mort.

Son haleine empestait le whisky et, sous la peau de son cou pâle, ses veines bleues saillantes faillirent me faire m'évanouir d'extase. Mes dents ne la touchèrent pas. Pas encore. Je savourai le plaisir de la sentir dans mes bras et l'heureux soulagement d'avoir trouvé ce que j'avais cherché insatiablement au cours des dernières minutes.

— Chh... lui chuchotai-je. Tout ira bien.

Je laissai mes dents effleurer sa peau blanche, si parfumée et si douce. L'attente avant le moment fatidique était divine. Ensuite, lorsque je ne pus résister davantage, je découvris mes crocs pour les planter dans son cou. Son sang jaillit sur mes mâchoires, mes dents et mes gencives avant de gicler dans mon corps, apportant avec lui chaleur, force et vie. J'aspirai avec avidité, ne m'arrêtant que lorsque les membres d'Alice devinrent tout mous entre mes bras et que son pouls ralentit jusqu'à un ultime bruit sourd. Je m'essuyai la bouche et considérai son corps inanimé, contemplant avec fierté mon œuvre : deux petits trous dans son cou, de quelques centimètres de diamètre seulement.

Elle n'était pas encore morte, mais ça ne tarderait plus, je le savais.

Je jetai Alice par-dessus mon épaule, à peine conscient de son poids ou même du contact de mes pieds sur le sol tandis que je courais à travers la ville puis les bois, en direction de la carrière.

33.

Le clair de lune embrasait la chevelure claire d'Alice tandis que j'approchais à toute allure de la cabane. Je passai ma langue sur mes dents toujours aussi effilées, ravivant le souvenir du moment où je les avais plantées dans le cou qui s'était offert à moi en toute souplesse.

« Tu es un monstre », murmura une voix quelque part dans mon esprit.

Seulement, à la faveur de l'obscurité, avec le sang d'Alice qui coulait dans mes veines, les mots ne témoignaient d'aucun sens, n'étaient accompagnés d'aucun sentiment de culpabilité.

Je m'engouffrai dans la cabane, où régnait le calme et où le feu, bien entretenu, flambait. Je regardai les flammes, subjugué un moment par leurs reflets violets, noirs, bleus et même verts. Puis j'entendis un léger souffle dans un coin.

— Damon ? appelai-je, l'écho de ma voix renvoyé avec une telle puissance contre les poutres mal dégrossies que je grimaçai.

Je n'avais pas quitté cet état de « chasseur en alerte », où tous les sons, notamment, ressortaient amplifiés.

— Grand frère ?

Je distinguai une forme voûtée sous une couverture et observai Damon de loin, comme l'aurait fait un inconnu. Ses cheveux noirs emmêlés collaient à sa nuque et son visage était marqué par des traînées sales. Ses lèvres étaient gercées, ses yeux injectés de sang. L'air qui l'entourait, âcre, sentait la mort.

— Debout ! le bousculai-je, en laissant tomber Alice par terre.

Son corps presque sans vie s'écrasa lourdement. Sa chevelure rousse était imprégnée de sang séché et ses paupières, mi-closes. Une auréole de sang s'était formée autour des deux trous où je l'avais mordue. Je m'humectai les lèvres mais me commandai mentalement de la laisser pour Damon.

— Quoi ? Qu... ? (Le regard de mon frère passa d'Alice à moi puis à Alice.) Tu as bu du sang humain ?

En demandant cela, il rétrécit plus encore, ses mains sur les yeux comme s'il pouvait, d'une manière ou d'une autre, effacer cette image.

— C'est pour toi que je l'ai ramenée. Damon, il faut que tu boives, le pressai-je, agenouillé à ses côtés.

Il refusa d'un mouvement de tête.

— Non ! Non !

Il parlait d'une voix rauque, avec difficulté, tant sa fin était proche.

— Pose juste tes lèvres sur sa gorge. C'est facile, tentai-je de le persuader.

— Inutile. C'est non, petit frère. Emmène-la !

Il s'adossa au mur et ferma les paupières. Je secouai la tête, une faim tenaillante au ventre.

— Damon, écoute-moi. Katherine est morte, mais toi tu es vivant. Regarde-moi. Tu vas voir, c'est

simple, lui assurai-je alors que je cherchais les deux incisions que j'avais faites à Alice.

J'alignai mes canines sur les deux trous et bus à nouveau. Le sang était froid, mais il n'en éteignait pas moins ma soif. Je levai la tête vers Damon sans prendre la peine de m'essuyer la bouche.

— Bois, commandai-je en tirant sur le corps d'Alice pour l'approcher de Damon.

J'agrippai mon frère et le menai près du corps d'Alice. D'abord il se débattit, puis il se figea, les yeux rivés aux marques de mes crocs. Je souris en imaginant à quel point son envie devait être forte, rehaussée par l'odeur envoûtante, irrésistible.

— À quoi ça sert de lutter ?

Je le poussai dans le dos, de sorte que ses lèvres ne soient plus qu'à quelques centimètres du sang, et le maintins en place en exerçant une pression. Je sentis qu'il prenait une grande inspiration et devinai que, déjà, il retrouvait des forces rien qu'à voir la richesse du grenat, rien qu'à cette proximité du sang, soudain à portée de bouche.

— C'est toi et moi, grand frère, maintenant. À la vie, à la mort. Il y aura d'autres Katherine. Pour l'éternité. Dorénavant, le monde nous appartient.

Ensuite, je me tus et suivis le regard de Damon qui couvrait le cou d'Alice. Pour finir, il fit un mouvement brusque vers l'avant et but à longs traits.

34.

Je me délectai de la vue – Damon buvant avec avidité ses premières gorgées, d’abord hésitantes puis goulues, son visage enfoui au creux du cou d’Alice. Plus le corps inerte de celle-ci pâlisait, plus le rose aux joues de Damon revenait, signe de bonne santé.

Comme il vidait le corps de son sang, je sortis marcher un peu, jetant des regards émerveillés de tous côtés. La veille au soir, l’endroit m’avait paru désolé ; désormais, je trouvais au contraire qu’il grouillait de vie, entre l’odeur des animaux dans les bois, les battements d’ailes des oiseaux dans le ciel, le pouls de Damon et le mien. Ce coin du monde – le monde tout entier – regorgeait soudain de nouvelles possibilités.

Ma bague étincelait au clair de lune. Je la portai à ma bouche. Katherine m’avait fait don de la vie éternelle. Père nous avait enseigné qu’il fallait découvrir notre propre pouvoir et notre place sur terre. Personnellement, j’y étais parvenu, même si Père n’avait pu l’accepter.

Je pris une profonde inspiration. L’odeur cuivrée du sang emplît mes narines. Je fis demi-tour en entendant Damon sortir de la cabane. Il semblait plus grand et plus fort que quelques instants seulement auparavant. Je m’aperçus qu’il avait au majeur une bague similaire à la mienne.

— Comment te sens-tu ? m’enquis-je en attendant qu’il se rende compte de tout ce que, moi, je voyais.

Damon me tourna le dos et se dirigea vers l’eau. Accroupi, il mit ses mains en coupe et porta le liquide à ses lèvres pour y nettoyer les traces de sang.

Je m’agenouillai près de lui au bord de l’étang.

— Tu ne trouves pas ça incroyable ? On redécouvre le monde sous un tout nouveau jour et celui-ci nous appartient. À jamais !

Cette perspective me donnait le vertige. Damon et moi ne vieillirions jamais. Ne mourrions jamais.

— C’est vrai, approuva-t-il sur un ton très lent, comme s’il parlait une langue qu’il maîtrisait mal.

— Nous l’explorerons ensemble. Imagine. Nous pouvons aller en Europe, parcourir la terre entière, quitter la Virginie et tous les mauvais souvenirs...

Je lui touchai l’épaule.

Damon pivota pour me regarder droit dans les yeux, les siens écarquillés et subitement craintifs. Quelque chose avait changé en lui, et une sorte d’étrangeté habitait à présent son regard sombre.

— Tu es content comme ça, petit frère ? lança-t-il sur un ton à la fois bougon et méprisant.

— Tu préférerais être mort plutôt que d’avoir le monde entier à portée de main ? Tu devrais me remercier !

La rage enflamma ses pupilles.

— Te remercier ? Je ne t’ai jamais demandé de faire de ma vie un enfer dont je ne pourrai m’échapper, cracha-t-il. (Tout à coup, il m’agrippa avec une violence telle que j’en eus le souffle

coupé.) Mais écoute bien ça, petit frère, siffla-t-il à mon oreille : bien que nous soyons condamnés à passer l'éternité ensemble, je veillerai à ce qu'elle te paraisse la plus atroce possible.

Sur ces paroles, il me relâcha et détala en direction de la forêt.

Alors que sa silhouette se fondait dans l'ombre noire des arbres, un corbeau survola les bois. Il laissa échapper un cri plaintif puis disparut.

Soudain, dans un monde qui, quelques instants plus tôt, paraissait abonder en possibilités, je me retrouvai complètement perdu et seul.

Épilogue

Lorsque j’essaie de me remémorer le moment où je succombai à mon pouvoir et détruisis ma relation avec mon frère, c’est le silence, le temps d’une fraction de seconde, qui me vient à l’esprit. Pendant cet intervalle infiniment court, Damon se tourne vers moi, nos regards se croisent et nous nous réconcilions.

Sauf qu’il n’y eut pas de silence et qu’il n’y en aurait plus jamais. Désormais, j’entends sans cesse le bruissement des animaux dans la forêt, la respiration malaisée de tout être qui se sait en danger imminent, les battements saccadés de son cœur jusqu’à son arrêt. J’entends aussi mes pensées se heurter les unes aux autres et battre les parois de mon cerveau, telles les vagues de l’océan sur un rivage.

Si seulement j’avais fait preuve de force au moment où Katherine avait plongé ses yeux dans les miens. Si seulement je n’étais pas retourné voir Père. Et si je n’avais pas forcé Damon à boire.

Mais il est trop tard. Les répercussions de toutes ces décisions ont pris la forme d’une couverture qui ne fait que s’assombrir et se nuancer à mesure que le temps passe. Et me voici condamné à vivre avec les conséquences de mes erreurs pour l’éternité.

Fin du tome 1

[1] Habitants des États non sécessionnistes de l’Union (également appelés nordistes) pendant la guerre de Sécession américaine. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

[2] Drapeau bleu avec une étoile blanche de la république de Floride-Occidentale (État qui n’eut qu’une courte durée de vie) qui devint un des emblèmes officiels des États confédérés.

[3] Chanson pro-sudiste, contre la Constitution américaine et les Yankees.